

L'ÉCOLE DU CHASSEUR,

SUIVIE D'UN TRAITÉ
SUR L'OISELLERIE, LA PÊCHE;

ET

LES NOUVEAUX FUSILS DE CHASSE A PISTON,

SANS PIERRE, A FOUDRE, A SYSTÈME, A FOUDRE FULMINANTE; AVEC
LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR, ETC.

MANUEL aussi instructif qu'amusant; très-nécessaire premièrement à MM. les Employés de l'Administration forestière, aux Gardes-chasse, aux chasseurs, aux Pêcheurs, aux Oiseleurs de profession, aux ARMURIERS; ensuite, aux riches Propriétaires, aux gens du monde qui ont la passion de ces divers exercices; offrant à la fois un Abrégé de FAUCONNERIE, un Code de VÉNERIE, et enfin l'explication de tous les pièges et ruses du Chasseur, ainsi que celle des qualités qui constituent un bon fusil de chasse.

PAR M. M. V. L.

*Les plaisirs de la chasse sont les
délassemens des héros.*

PARIS.

Chez LÉCRIVAIN, Libraire, quai des Augustins, n° 17,
et au Pont-Neuf, même n°.

—
1822.

INTRODUCTION.

Sous tel rapport qu'on envisage l'ART DE LA CHASSE, il présente les sujets les plus intéressans. L'histoire primitive du monde s'y rattache essentiellement, et le premier peuple nomade fut un peuple chasseur.

En effet, que pouvait entreprendre l'homme dans son état entièrement sauvage, tout-à-fait étranger aux ressources lentes de l'agriculture qui, d'ailleurs, n'est le résultat que d'une longue civilisation?... Armer son bras d'un arc et d'une flèche, et

RIE, à la FAUCONNERIE, de longs articles ; et enfin, la chasse a son dictionnaire particulier d'expressions et de mots techniques. Quel arsenal immense ! quelle application puérile, dira-t-on, pour tuer de tous les animaux le plus timide, un lièvre !!! . . . pour immoler à ses cruels plaisirs un innocent chevreuil, l'ornement des forêts ! . . Certes, la cruauté est grande ! et qui pourra lire, sans être vivement attendri, la chasse, la mort du cerf, qui succombe à la fatigue, se rend, semble demander grâce à ses ardents persécuteurs, et, les yeux remplis de larmes, cherche dans ses derniers momens

à désarmer la rage injuste de ses ennemis !! . . . Pour moi, je n'ai jamais pu lire cette touchante pièce de vers de M. DELILLE, sans être fortement ému ; et si un jour , j'ai une meute et des forêts , certes , le cor n'y sonnera pas l'alarme pour ces sanglans délassemens. Mais tout le monde n'a pas ma sensibilité, que beaucoup de personnes traiteront peut-être de *niaise* et déplacée : la plupart des hommes de la campagne, des riches propriétaires, des princes, des rois même sont passionnés pour la chasse ! . Le grand Henri l'aimait à la fureur ; ce goût imprudent manqua parfois de lui faire

perdre la vie, et la *Partie de chasse de Henri IV*, pièce fort ingénieuse, en fournit la preuve.

La chasse est donc et a été, comme je l'ai fait entendre plus haut, dans le premier âge du monde, l'aliment principal, la ressource première de l'homme, pour pourvoir à ses besoins. Combien de peuplades d'Afrique et d'Amérique n'ont encore que ces uniques moyens d'existence et de commerce ! Tel voyageur célèbre dont vous parcouriez les ouvrages, il vous montre le Nègre, le Siamois, l'Asiatique, le Huron, le Samoïède, le Lapon, flèches, arc et carquois sur l'épaule, attaquant l'ours, l'ani-

mal amphibie , le tigre , la panthère , le léopard ; le Basque , le Kamtschadale au nord , prenant des martres , des hermines , des zibelines au piège ; et partout l'homme , sur la côte d'Angola , au fond de la Sibérie , dans les glaces de la Norwége , trafiquant de riches pelleteries , produits de sa glorieuse chasse. -- Ainsi , l'homme serait donc chasseur , pour ainsi dire , dès le berceau ; à peine ses petites mains auraient-elles pu s'armer de traits mortels , qu'il se serait élancé dans les forêts à la poursuite des animaux les plus dangereux?... Au surplus , beaucoup de ces animaux sont eux - mêmes chas-

seurs, et se font une guerre éternelle. « *Il n'y en a pas un* , dit le » grand Buffon, *dans la mer, sur* » *la terre, dans les airs, qui n'ait* » *son ennemi particulier* » . . . Le lion, le tigre, le loup, le renard, la fouine, la cicogne, le requin, la baleine, tout *chasse* sans cesse; et comme l'a dit encore le bon La Fontaine, « *le sort des petits* » *sera toujours d'être dévoré par les* » *gros* ». *Chassons* donc, nous qui sommes les souverains du règne animal.

Sous un autre rapport, la chasse a eu ses divinités, ses héros et ses martyrs dans la Grèce. Dans la mythologie, Diane en fut la chaste déesse; et même la chro-

nique scandaleuse dit qu'elle brûla en secret , à un beau clair de lune, pour le charmant Endymion, tant y a qu'elle métamorphosa en cerf l'imprudent Actéon pour avoir osé la contempler d'un regard sacrilège dans ses bains. Des nymphes , pudibondes comme elle , formaient sa cour, et les satyres, les dryades célébraient des fêtes en son honneur. Tous le monde sait qu'elle avait dans Ephèse un temple superbe ; et qu'on immolait une biche sur ses autels. Après elle vient Apollon , qui , habile tireur , tua d'un coup de flèche le serpent Pithon. Méléagre fait tomber à ses pieds le san-

glier monstrueux qui ravageait le pays de Calydon. Là, dans certaine contrée de l'Afrique, la victoire remportée sur un lion à la chasse, donne le diadème, et sa peau devient le manteau de pourpre... La chasse ne fut-elle pas aussi très-souvent le rendez-vous ou plutôt le *prétexte* des amours?... Combien de fois Louis XIV y rencontra la superbe Montespan, la tendre Laval-lière?....

Il n'est donc pas étonnant que dans nos siècles modernes, la CHASSE soit devenue, sur les traces et l'exemple de l'antiquité grecque et romaine, une source de grades, de dignités, de rangs

et d'honneurs : les premiers de l'état furent nommés les premiers de la vénerie royale , et la fauconnerie ne voulut s'associer qu'à des titres de noblesse. Malheureusement, pour l'honneur de l'espèce humaine, des *privileges*, des *exceptions*, des abus féodaux, se glissèrent parmi les statuts de la chasse , et tyrannisèrent long-temps les infortunés cultivateurs à qui il n'était pas permis de détruire l'animal qui détruisait ses moissons et ses jardins. Mais cette cruelle absurdité n'existe plus, et le prince philosophe et éclairé qui nous gouverne, répand à cet égard sur tout son royaume ses lumières et sa justice tutélaire.

Maintenant , avant de parler des moyens auxiliaires que l'homme imagina pour la CHASSE , la PÊCHE, l'OISELLERIE, passons rapidement en revue les auteurs un peu renommés qui écrivirent soit en prose, soit en vers , sur cet art si cultivé par les grands.

Il existe une quantité d'ouvrages sur ce fécond sujet. Grattius, contemporain d'Ovide , fut le premier des poètes latins , qui traita en vers les préceptes de l'art de chasser. Était-il possible de choisir un sujet plus riche en citations, en images? Toute la mythologie l'écoutait, et Diane , attentive , laissait languir ses chiens dans l'oi-

siveté pour l'entendre ; on sait que dans la fable , Faune et le vieux Sylvain furent les premiers chasseurs. Grätius , épuisant donc la richesse de son imagination , composa une œuvre vraiment remarquable dans les poésies latines ; d'autant plus qu'il ne dédaigne rien et parle même de la manière la plus sûre pour faire des rêts et des embûches bien perfides. Après lui, *Némésien* de Carthage fit un poëme sur la chasse, très-estimé pour les beautés qu'il renferme ; puis, Albert-le-Grand écrivit sur la fauconnerie ; Charles IX composa un code de chasse ; de nos jours, *Delille*, *Voltaire*, *Desma-*

Ils ont consacré les plus beaux vers alexandrins à cet art meurtrier ; mais, abstraction faite du mérite littéraire, scientifique, qui a porté le zèle de ces auteurs à rechercher dans la nuit de l'antiquité l'origine de la chasse, ses cérémonies nationales, ses rites et ses usages pompeux, on peut considérer comme un des traités les plus remarquables et les mieux faits, celui de M. *Leverrier de la Couterie*, puis la *Chasse au fusil*, l'*Essai sur la vénerie*, par Monsieur le comte Desgravières. C'est dans ces ouvrages que l'éducation des chiens, les mœurs des animaux, la manœuvre du fusil, les convenances des

saisons, l'instinct et le caractère des bêtes fauves et des oiseaux de proie, sont savamment analysés ou enseignés; il était impossible d'indiquer mieux toutes les puissances du salpêtre renfermé dans un tube de trente-deux pouces, et la manière certaine de se servir des chiens nés chasseurs. La PÊCHE, l'OISELLERIE et toutes leurs ruses sont également traitées par chapitres, dans les auteurs que nous venons de citer, et c'est à ces sources que nous avons puisé pour composer un ABRÉGÉ sûr, dont nous puissions garantir l'exactitude.

L'ÉCOLE DU CHASSEUR, y com-

pris les autres sujets , est donc une analyse succincte qui nous semble pouvoir satisfaire amplement la curiosité des amateurs de la chasse , ainsi que des chasseurs de profession ; et dans cette matière quelquefois fort aride , nous croyons pouvoir nous flatter d'avoir semé toutes les fleurs d'agrément que comportait un semblable sujet. D'un autre côté , nous avons eu grand soin d'y ajouter tout ce que le siècle nous fournit de nouveau en perfectionnemens sur ce savant exercice , tels que les fusils de chasse *sans pierre et à piston* , qui s'amorcent avec de l'argent fulminant , fabriqués chez plu-

sieurs célèbres armuriers de la capitale , et qui coûtent jusqu'à 6,000 fr. le fusil ainsi que d'autres armes dont nous offrons le dessin dans une de nos planches , et qui sont des chefs-d'œuvre d'armurerie.

Qu'on soit bien persuadé d'ailleurs , qu'on n'a rien négligé pour répandre sur cet Ouvrage tout l'agrément dont il peut être susceptible ; les gens du monde y trouveront un certain nombre de poésies analogues, et d'autres narrations épisodiques qui, en citant les parties de chasse de quelques héros de l'antiquité , ou des derniers siècles, offriront des traits d'histoire fort intéres-

x

sans, soit sous le rapport de quelques amours célèbres de certains princes, soit sous celui d'un intérêt plus grave; et enfin nous ferons tous nos efforts pour que L'ÉCOLE DU CHASSEUR justifie l'accueil dont le public voudrait bien l'honorer.



L'ÉCOLE DU CHASSEUR;

SUIVIE D'UN TRAITÉ.

SUR

LA PÊCHE ET L'OISELLERIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Instruction pour parvenir à tirer juste le
coup de fusil, soit au vol des oiseaux,
soit à la course des animaux.*

L'INSTRUMENT principal dont est muni tout chasseur, étant son fusil, arme avec laquelle il entre en scène sur son théâtre favori, il est de toute nécessité de commencer ce PREMIER CHAPITRE par d'amples instructions sur le choix des fusils,

et les règles ainsi que les moyens les plus sûrs pour les bien charger, sans s'exposer soi-même ou ses compagnons de chasse, à quelque événement funeste. On ne pourra douter de l'exactitude de ces mêmes instructions, puisque nous les avons puisées dans l'ouvrage de M. MAGNÉ DE MAROLLES, ayant pour titre : LA CHASSE AU FUSIL. Ce manuel, parfaitement composé, offre sans doute beaucoup plus de détails que ce que nous allons en extraire ; mais du moins pouvons-nous en offrir ici les leçons les plus essentielles.

1° Un chasseur ne doit jamais tirer plus de vingt-cinq à trente coups, sans laver son fusil avec un petit goupillon en crins, ensuite le frotter en dedans et en dehors à sec, avec un morceau de drap ou de laine. De plus, il doit, à chaque coup qu'il a tiré, essuyer soigneusement la pierre, le bassinet et la batterie. Avec ces précautions, le chasseur sera certain que le coup

partira avec plus de promptitude et de rapidité; car plus son arme sera nette et brillante de propreté, plus la poudre s'enflammera vivement, et plus encore l'étincelle, qui de l'amorce pénètre à la poudre de l'intérieur du canon, aura une course rapide; car on conçoit facilement que si quelque corps spongieux ou humide encrasse la batterie, la lumière du fusil et principalement le bassinet, l'action du salpêtre, atténuée et paralysée en quelque sorte par l'humidité, en deviendra lente, amortie, et coupant trop les deux feux de l'amorce et du fusil, en plusieurs petits à-coups d'explosion, rendra la principale d'un effet tardif et nullement en harmonie avec le coup d'œil et l'intention du chasseur.

2° On ne doit jamais tirer avec une amorce de la veille, et même il est assez imprudent de décharger un fusil chargé seulement depuis quelques jours; car les

vicissitudes du tems changent tout-à-fait la situation d'un fusil frais chargé : ensuite , qui peut vous faire deviner tout ce qu'on aura pu faire avec votre fusil pendant votre absence ? N'a-t-on pas pu le charger une seconde fois , comme il est souvent arrivé ? D'ailleurs , on a vu très-souvent la culasse d'un fusil , chargé même depuis peu de jours , éclater aux yeux du chasseur , et quelquefois l'étendre roide-mort sur la place. Nous saisirons cette occasion pour recommander avec chaleur aux amateurs de la chasse , de bien se garder de badiner avec leurs armes à feu , de les laisser à la portée des enfans : d'ajuster. Quelqu'un , ce qui est pour le moins très-impoli : il est arrivé tant de malheurs épouvantables , que le lecteur sentira de suite la justesse de nos recommandations. Combien de ces imprudens ont eu à regretter la perte d'une sœur , d'un frère , d'une épouse , en s'amusant à les viser , à les

menacer avec des armes qu'ils ne croyaient pas chargées!!! Il faut encore que le chasseur fasse très-attention quand, son fusil étant toujours armé, il poursuit le gibier, de buisson en buisson, de broussailles en broussailles, et franchit les fossés, aveuglé par sa passion pour la chasse : dans ses mouvemens précipités, la détente peut être touchée par quelque accident malencontreux, et un homme périt loin de tout secours, par le plus funeste des hasards, ce qui est arrivé à l'infortuné fils de S. E. M. le maréchal Moncey.

3° Lorsque vous venez à décharger un fusil avec le tire-balle, ayez bien soin encore de placer votre main le plus de côté possible afin que si, par l'effet de quelque étincelle produite par le frottement du fer, comme c'est arrivé, le fusil partait, vous n'en soyez nullement blessé.

4° Pour se garantir de l'eau et de l'humidité à la chasse, sur-tout à celle de

canards sauvages, il faut que le chasseur se munisse d'une paire de bottes molles bien conditionnées, bien fortes, et frottées d'un enduit tel que nous allons le décrire.

Savoir :

Pour la composition de cet enduit,
Une demi-livre de suif;
Quatre onces de graisse de porc;
Deux onces de térébenthine;
Deux onces de cire jaune nouvelle;
Deux onces d'huile d'olive.

On fera fondre le tout ensemble et on le mêlera bien; la veille de la chasse, on frottera ses bottes près du feu, avec force, de sorte qu'elles soient bien imprégnées de cette graisse. Au moyen de cet enduit suiffeux, le chasseur pourra marcher hardiment dans les endroits les plus humides, à plein marais même, sans craindre de se rendre malade par le passage subit du

chaud au froid, ou l'action d'un froid de dix à douze degrés.

Il est vrai que l'homme passionné pour cet exercice fait peu de cas des rigueurs des saisons et des intempéries de l'air ; mais il est vrai aussi que maint chasseur a attrapé soudain une violente et mortelle fluxion de poitrine, pour n'avoir pris aucune précaution ; et avoir bravé tout ce qui pouvait porter atteinte à sa santé. Revenons à la théorie du fusil.

Chaque chasseur, dira-t-on, a sa manière de *mettre en joue*, et pose son fusil à sa convenance, suivant la force de sa vue et sa corpulence : il aura toujours raison, ajoutera-t-on, s'il fait tomber la pièce ajustée. Fort bien ; cependant il y a des principes généraux basés sur la physique, et qu'on ne peut révoquer en doute ; ainsi, sans avoir égaré à tel chasseur qui veut que son armurier lui fasse une *couche courte*, celui-ci, *droite*, l'autre, *courbe* ; voyons

les meilleures méthodes qu'on doit suivre.

On est convenu, en général, que chez un homme d'une grande taille, dont les bras sont fort longs, la *couche* du fusil devra être plus longue, que pour un homme d'une taille médiocre. Une couche droite convient à celui qui a les épaules hautes et le col court; par cette raison que si la couche est trop courbée, il sera difficile que la crosse, sur-tout dans le mouvement précipité qu'il fait pour tirer au vol, ou même en courant, vienne s'asseoir et s'emboîter en plein sur son épaule; elle n'y portera que de sa partie supérieure, ce qui non-seulement fera relever le bout du fusil, et par conséquent tirer haut, mais aussi rendra le recul plus sensible, que lorsqu'elle se porte en entier sur l'épaule, et s'y emboîte comme il faut.

D'ailleurs, dans le premier cas, le tireur, en supposant qu'il ait la faculté de

bien épauler (ou mettre en joue), pourra difficilement découvrir le canon. Si c'est, au contraire, un tireur qui ait les épaules basses et le cou long, il faut que la couche du fusil ait beaucoup de courbure; si elle était droite, il éprouverait, en baissant la tête pour atteindre l'endroit de la crosse où sa joue doit poser, une gêne qui n'existera point lorsque, par l'effet de la courbure, la crosse s'y prête d'elle-même, et fait, en quelque sorte, la moitié du chemin.

On conseille donc toujours une *couche longue*, plutôt qu'une *couche courte*, *courbe* plutôt que *droite*; parce qu'une couche longue est plus ferme à l'épaule qu'une couche courte, sur-tout lorsqu'on a pris l'habitude de placer la main qui soutient le fusil tout près du dernier porte-baguettes; car c'est une fort mauvaise habitude que de la placer seulement un peu au-dessus du *pont et de la sous-garde*,

ainsi que le pratiquent plusieurs tireurs.

A l'égard de la *courbure* de la couche, on la regarde en général comme plus avantageuse pour tirer juste, qu'une courbe trop droite qui, en découvrant tout le canon à l'œil, peut avoir l'inconvénient de faire tirer haut.

On conseillera donc au chasseur d'avoir un fusil qui relève imperceptiblement du bout, et dont le guidon soit fort petit et très-ras. Quiconque connaît la chasse, sait qu'on ne manque jamais pour tirer trop haut, mais pour avoir tiré dessous; il faut conséquemment qu'un fusil porte tant soit peu haut. Et d'un autre côté, plus le guidon est ras, plus la ligne de *mire* se trouve coïncider avec la ligne de *tir*, et par conséquent moins le coup doit baisser.

Le vrai moyen, pour ne pas manquer le gibier en travers, ou lorsqu'il barre, soit au vol, soit en courant, n'est pas seulement d'ajuster devant, mais encore de ne

pas s'arrêter involontairement au moment où on lâche la détente, comme le font plusieurs tireurs inhabiles; car pendant l'instant presque insensible où la main *s'arrête* pour donner le feu, l'oiseau qui ne s'arrête point, dépasse la ligne de *mire*, et le coup part derrière.

Si c'est lièvre ou lapin qu'on tire en courant, sur-tout en tirant d'un peu loin, il ne reçoit tout au plus que quelques dragées dans la croupe, et c'est un hasard si on l'arrête. Lorsque l'oiseau file en ligne droite, alors ce défaut ne peut nuire. Il est donc très-essentiel d'accoutumer sa main à suivre toujours le gibier sans s'arrêter. C'est un point capital pour bien tirer.

Il n'est pas moins essentiel de devancer le gibier, lorsqu'on tire en travers, et toujours en proportion de la distance.

Si une perdrix, par exemple, traverse à la distance de trente ou trente-cinq pas, il suffit de la prendre en tête, ou tout au

plus à quelques doigts devant. Il en est de même de la *caille*, de la *bécasse*, du *faisan*, du *canard sauvage*, quoique ces animaux aient l'œil moins vif que la perdrix; mais si l'on tire à cinquante, soixante, soixante-dix pas, il est nécessaire de devancer alors d'un demi-pied. On doit pareillement tirer en avant d'un lièvre, d'un renard, lorsqu'ils traversent, suivant l'éloignement où ils sont, et suivant leur allure, qui n'est pas toujours la même.

Il convient aussi, lorsqu'on tire à une grande distance, d'ajuster un peu au-dessus de la pièce de gibier, parce que la dragée, ainsi que la balle, n'a qu'une certaine portée de but en blanc, au-delà de laquelle elle commence à décrire une ligne parabolique.

Lorsqu'un lièvre file, le guidon doit toujours être pointé entre les deux oreilles.

L'usage apprend bientôt à connaître les distances où il convient de tirer. La

bonne portée, celle où l'on doit tirer, avec la dragée n° 4, une pièce de gibier quelconque, est depuis vingt-cinq jusqu'à trente cinq pas, pour le poil, et jusqu'à quarante ou quarante-cinq pas pour la plume.



BALLES RAMÉES.

Je donnerai ici, d'après *Leuttmann*, une manière de ramer deux balles, qui peut être fort avantageuse pour la chasse de la bête fauve. Prenez un fil de laiton un peu gros, de la longueur de quatre à cinq pouces, et après l'avoir bien recuit, roulez-le en tire-bourre, de la hauteur de cinq à six lignes, sur un petit cylindre de fer, de la grosseur au moins d'une plume d'oie; retirez le cylindre, détachez une extrémité du laiton de la spirale et la courbez un peu tout au bout; introduisez le moule, et l'y maintenez en l'air d'une

main, de façon qu'en coulant la balle, de l'autre, elle se trouve enveloppée par le plomb; retirez la balle et répétez la même opération pour l'autre extrémité du laiton; alors vous aurez deux balles fortement accouplées ensemble. Il ne s'agira plus que de rajuster et resserrer la spirale en tournant les balles avec les doigts.

Voici, d'après le même auteur, une autre balle assez bien imaginée, et qui doit faire beaucoup de ravages lorsque la bête en est frappée; mais elle est d'une exécution un peu compliquée. Le moule dans lequel elle se fond est partagé en quatre, au moyen de deux petites lames rondes, de tôle ou de cuivre, se croisant à angles droits, et soudés l'un sur l'autre, qui s'y adaptent exactement. A l'endroit où elles se joignent par le bas, est soudé un petit pied d'environ un ponce de long, destiné à faciliter leur séparation d'avec la balle,

lorsqu'elle est fondue, et sortant du moule par un trou qu'on y a pratiqué exprès. La balle étant fondue dans le moule ainsi disposé, on retire cette cloison de tôle qui la partage en quatre, en s'aidant de la pointe du couteau pour faciliter sa sortie. On a soin, en coupant le jet de la balle, de lui laisser un peu d'excédant, afin que les parties ne se séparent pas, et en la mettant dans le canon, de la tourner de façon que le jet soit en haut. Cette espèce de balle s'ouvre et se déploie en frappant la bête, et fait, à ce moyen, une plaie bien plus large qu'une balle ordinaire. Le mémoire de *Leuttmann*, d'où j'ai emprunté ces particularités, est intitulé : *Observations curieuses et singulières concernant les fusils*, et se trouve dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Pétersbourg, année 1792.

Je ne connais point de charge moins sûre pour le bois, que la chevrotine dont se

servent quelques chasseurs, sur-tout pour le chevreuil. C'est un diminutif de la balle, de la grosseur d'un pois moyen, dont on met sur la poudre quinze ou dix-huit tout au plus. J'ai éprouvé plusieurs fois que dix-huit chevrotines, à la distance de quarante à cinquante pas, couvraient un espace de plus de six à sept pieds en carré. Si, à cette distance, la bête en reçoit une ou deux, c'est tout ce qu'on peut attendre; et à moins que le hasard ne les adresse en quelque endroit mortel, elle ne reste jamais. On voit par là combien il y a peu à compter sur une parcille chasse, lorsque l'on ne tire pas à la distance de vingt-cinq ou trente pas; et alors une charge de plomb à lièvre aurait suffi. Ce n'est pas tout; la chevrotine est dangereuse pour les chasseurs, surtout dans les battues où il y a beaucoup de monde dispersé çà et là; comme elle s'écarte prodigieusement, il arrive qu'à une grande distance, elle va

blessé un chasseur, quoique fort éloigné de la ligne sur laquelle on a tiré.



OBSERVATIONS SUR LA CHARGE DU FUSIL.

Quoique en général tous les vieux proverbes soient assez véritables ; rien de plus faux et de moins fondé en raison, que cet adage ; connu de tous les chasseurs : *Chiche de poudre et large de plomb*, cité par *Espinar*, comme existant aussi en Espagne, où il se dit de même : *Polvora poca, y perdigones hasta la bócca*. Qu'arrive-t-il lorsqu'on charge de plomb outre mesure ? la poudre n'a plus assez de force pour le chasser à la distance où il doit aller ; si l'on tire d'un peu loin, une partie des grains de plomb qui, d'ailleurs, par leur trop grande quantité, se nuisent et se heurtent les uns les autres, tombe en chemin, et ceux qui arrivent au but, sont amortis, et font peu d'effet. C'est la

manie des braconniers ; ils croiraient ne rien tenir, s'ils ne mettaient deux onces de gros plomb dans leur fusil. Ils détruisent beaucoup de gibier, il est vrai ; mais c'est à l'affût, au pied d'un arbre, où ils l'attendent pour l'assassiner, lorsqu'il se trouve à la distance de 25 ou 30 pas. J'ai vu de ces gens-là à la chasse au bois, ou dans une battue de loups, mettre jusqu'à trois balles par-dessus une charge de plomb : Dieu sait aussi quel soufflet ils reçoivent à la partie du coup ! Au bois, où l'on tire de près, de pareils coups tuent quelquefois, mais, le plus souvent, ils ne font que blesser ; la bête emporte le coup, et va mourir au loin. Les balles, en pareil cas, s'arrêtent dans le cuir d'un vieux sanglier, sur-tout vers les épaules, où il est extrêmement épais, ou s'aplatissent sur les os, si elles en rencontrent : c'est pourquoi il est si ordinaire d'en tuer qui ont déjà reçu d'anciens

coups de fusil, dont on retrouve les balles sous leur cuir. Car, qu'on ne croie pas que une ou deux balles, chassées par de bonne poudre, s'arrêtent dans le cuir, ou s'aplatissent sur les os d'un sanglier, quel qu'il soit; elles perceront ou briseront à coup sûr. Enfin la meilleure charge pour le bois est de deux balles de calibre, ou d'une balle et d'un petit lingot.

Beaucoup de chasseurs expérimentés diront que l'usage seul apprend à connaître les distances où il convient de tirer : sans doute; mais la bonne portée, celle à laquelle on doit tuer infailliblement avec la dragée n° 4, une pièce de gibier quelconque, pourvu qu'elle soit bien ajustée, est depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq pas, pour le poil, et jusqu'à quarante ou quarante-cinq, pour la plume. Passé cette distance, jusqu'à cinquante ou cinquante-cinq pas, on ne laisse pas encore de tuer quelques lièvres et quelques per-

drix. Pour ce qui est du lièvre, la plupart ne sont que blessés, et emportent le coup; et quant aux perdrix, quelque bien tirées qu'elles soient, leur corps présente si peu de surface, qu'à cette distance, elles passent souvent dans les vides du coup. Ce n'est pas qu'on ne puisse encore tuer des perdrix, avec le n° 4, au-delà de soixante, et même soixante-dix pas; mais ces coups sont fort rares. Tous ceux qui ont cherché à connaître la vraie portée des armes à feu, haussent les épaules aux forfanteries de certains chasseurs, qui, à les en croire, tuent journellement avec leurs fusils merveilleux, et avec le n° 4* ou 4, à quatre-vingt-dix et cent pas. Un, entre autres, m'a assuré avoir tué, avec ce plomb, un lièvre à cent dix, et un faisan à cent trente pas. Je ne prétends pas nier pourtant, qu'avec le n° 3* ou 3, on n'ait jamais tué, par cas fortuit, une perdrix ou un lièvre à cent dix et même à cent vingt pas;

mais ce sont de ces coups si extraordinaires et si rares, que la vie entière d'un chasseur de profession suffit à peine pour en citer deux ou trois. Ce sera un grain de plomb qui, par le plus grand hasard, est adressé à l'œil ou à la tête d'une perdrix, qui frappe un lièvre à la tête et l'étourdit, ou au défaut de l'épaule, où il n'y a, pour le blesser mortellement, qu'une peau très-mince à percer, et d'autant plus aisée à franchir, qu'elle se trouve tendue lorsque l'animal court.

Autre recommandation. Un chasseur ne doit jamais tirer plus de vingt à vingt-cinq coups sans laver son fusil; un fusil gras part moins bien, et porte moins loin que lorsqu'il est lavé. Il doit avoir soin de bien essuyer, à chaque coup, la pierre, le bassinet et la batterie, ce qui contribue beaucoup à le faire partir vivement; et sur-tout de renouveler fréquemment la pierre, sans attendre pour cela qu'elle ait

manqué, comme je le vois faire à la plupart des chasseurs. J'ai toujours eu la coutume de ne tirer que quinze à dix-huit coups, au plus, avec la même pierre ; la dépense est trop mince pour y regarder, et à ce moyen, on s'épargne bien des regrets. On ne doit jamais tirer avec une amorce de la veille. Il peut arriver qu'elle prenne bien feu, mais le plus souvent l'humidité l'a gagnée, elle fuse, et l'on manque son coup, faute d'avoir amorcé de frais.

Afin de rendre plus sensible la différence qui se trouve, quant à garnir plus ou moins, entre les différentes sortes de dragées, je joindrai ici une petite table qui indique le nombre de grains de plomb qui, à quelques variétés près, composent une once de chaque sorte, depuis le *six*, jusqu'au *trois*, inclusivement, soit plomb ordinaire, soit plomb *façon anglaise* ; car ce dernier est plus petit dans toutes les

sortes. Je dis à quelques variétés près, non-seulement parce que tous les grains ne peuvent être d'un volume égal, mais aussi parce que les cribles des différens fabricans, n'ont pas des trous exactement du même diamètre. Le plomb de chasse dont je me suis servi pour dresser cette table, est celui de *la Levrette*, à Paris, rue Saint-Antoine.

TABLE.

	Plomb ordin.	Plomb italien
N ^o 6. Une once.	375.	405 grains.
N ^o 5. <i>Idem.</i>	250.	300.
N ^o 4* <i>Idem.</i>	190.	220.
N ^o 4. <i>Idem.</i>	110.	180.
N ^o 3* <i>Idem.</i>	85.	140.
N ^o 3. <i>Idem.</i>	72.	110.

~~~~~

*De la quantité de poudre et de plomb  
convenable pour charger un fusil.*

Un gros, ou tout au plus un gros un  
★

quart de bonne poudre, telle que celle d'Essone, du Ripault et de Maromme ; et une once ou une once un quart de plomb, suffisent pour les fusils de calibre ordinaire ; c'est-à-dire, depuis vingt-quatre jusqu'à trente. Cependant, lorsqu'on veut se servir de grosse dragée comme le n° 3\* ou 3, il est bon alors d'augmenter la charge de plomb d'un quart en sus, et d'avoir à cet effet, une mesure particulière et jaugée en conséquence.



### BOURRES OU TAMPONS.

*Art. 1<sup>er</sup>.* Beaucoup de chasseurs se persuadent que le *tampon*, quel qu'il soit, lâche ou pressé dans le canon, et de quelque matière qu'on le fasse, est chose indifférente pour la portée du coup. Que celui qui se met sur le plomb, et qui ne sert qu'à le contenir, importe peu ; à la

bonne heure ; mais il n'en est pas de même de celui de la poudre.

1° Il doit être à plein dans le canon, sans cependant y être trop serré.

2° D'une matière molle et maniable, mais assez consistante pour chasser la dragée, et la conduire jusqu'à une certaine distance du canon. Si le tampon serre trop, s'il est d'une matière dure et roide, telle, par exemple, que du papier trop fort, le fusil repousse, et la dragée s'écarte davantage ; s'il ne serre pas assez, s'il est d'une matière très-légère, comme laine, coton, feuilles sèches, etc., il n'a pas assez de consistance pour chasser et conduire la dragée, et le coup perd de sa force. L'expérience m'a appris que rien n'était meilleur et plus commode pour faire des tampons, que le papier brouillard dont on se sert pour faire des papillottes ; il réunit la souplesse avec la consistance, se roule

et s'arrondit aisément sous les doigts , et se moule parfaitement dans le canon ; j'ai toujours remarqué qu'une pareille bourre ne tombait guère qu'à douze ou quinze pas. Dans les pays où il y a des pommiers , on trouve sur ces arbres une mousse très-fine , d'un gris verdâtre , qui est encore excellente pour bourrer , et qui même a l'avantage d'encrasser moins le canon que le papier , qui contient beaucoup d'huile. L'étope est aussi très-bonne pour cet usage. On peut encore , au moyen d'un emporte-pièce , assorti au calibre du fusil , faire des tampons d'un vieux chapeau ou avec des rognures de buffe , de deux ou trois lignes d'épaisseur , qui se vendent chez les ceinturonniers. Cette dernière sorte de tampons dont je me suis beaucoup servi , est la plus prompte et la plus expéditive. Le linge ne vaut rien pour bourrer ; très - souvent le plomb s'y enveloppe et fait balle. On peut encore bourrer la pou-

dic avec un bouchon de liége, épais de plus de trois lignes.

(Voyez CHARGE et EPAULER, extrait du Traité de la Chasse au fusil).

~~~~~

ACTION DE CHARGER UN FUSIL.

Art. 2. La poudre ne doit être battue que très-légèrement; il suffit d'appuyer deux ou trois fois la baguette sur le tampon; et il ne faut pas, comme font certains chasseurs, la battre à plusieurs reprises, en lâchant la baguette, et la faisant renvoyer par le tampon. En comprimant trop la poudre, partie des grains s'écrase, et l'explosion est moins prompte; d'ailleurs la dragée en écarte davantage. Il est utile, en versant la poudre dans le canon, de le tenir le plus qu'on peut dans la ligne perpendiculaire, afin qu'elle tombe plus aisément au fond, et qu'elle n'y forme pas le sifflet. Il est bon même de frapper

un peu de la crosse du fusil contre terre, afin de détacher les grains de poudre qui s'attachent en tombant aux parois du canon. On ne doit jamais battre le plomb qu'après avoir donné un coup de crosse en terre, comme pour la poudre, afin qu'il se tasse et s'arrange mieux. On pose seulement dessus le tampon, qui doit être moins fort que celui de la poudre. Bourrer trop le plomb, fait écarter et repousser le fusil. Lorsqu'on a tiré, on doit recharger aussitôt, pendant que le canon est échauffé; pour peu qu'on attende, il s'y forme une certaine huile qui retient une partie de la poudre, et l'empêche de tomber au fond. Quelques chasseurs amorcent avant que de charger. Cela peut être bon lorsque la lumière est agrandie, et que le canon a peu d'épaisseur à la culasse; attendu que si on ne commence pas par amorcer, le fusil s'amorce de lui-même, ce qui diminue d'autant la charge; mais lorsque

la lumière est telle qu'elle doit être, je conseillerai toujours de n'amorcer qu'après avoir chargé; parce qu'alors on s'assure par deux ou trois grains de poudre qui pénètrent dans le bassinet, que la lumière a jour; sinon, lorsque la poudre ne pénètre point, on frappe sur le canon et on épingle la lumière, pour la faire sortir. Mais, soit qu'on amorce avant ou après, il est bon, à chaque coup, de passer l'épinglette dans la lumière, et ce qui est encore meilleur, pour se garantir sur-tout de ce qu'on appelle *fusée* ou *long feu*, c'est d'y passer une plume d'aile de perdrix, dont les barbes la nettoient, et emportent l'humidité.

(Ce passage est encore extrait de l'excellent ouvrage de M. MAGNÉ DE MAROLLES, intitulé: LA CHASSE AU FUSIL).



DRAGÉE OU PLOMB DE CHASSE.

Le choix de la *dragée* n'est pas chose

indifférente ; un chasseur doit y faire attention. En fait de plomb de *chasse à l'eau*, le meilleur est le plus égal, le plus rond et le plus plein, c'est-à-dire, le moins mêlé de grains creux.

Depuis quelques années il se fabrique à Paris une sorte de plomb, dit *plomb italien* ou *plomb blanc*, qui n'a pas l'avantage de porter plus loin que le plomb ordinaire, comme on l'avait annoncé, mais seulement de moins noircir les mains, au moyen d'un apprêt particulier qui lui donne une couleur argentée fort agréable. Peu de chasseurs se servent de plomb moulé, qui, lorsqu'on tire de près, peut faire plus d'effet et de déchirement que le plomb à l'eau, à raison des protubérances angulaires et tranchantes qui lui restent, lorsqu'on en coupe le jet; mais qui, par cette même raison, étant moins rond que le plomb à l'eau, porte moins ensemble et moins loin. Il ne s'en fait pas au-dessous du n° 4. (Aver-

- *tissement donné par M. Mersan dans son MANUEL DU CHASSEUR, ouvrage parfaitement composé.*)



INSTRUCTION PARTICULIÈRE *sur l'article du Fusil, extraite de l'Encyclopédie.*

Le fusil pour la chasse ordinaire doit avoir trente à trente-deux pouces de longueur. La poudre doit être faite en été, et conservée dans des barils de bois.

On doit proportionner la charge au fusil qu'on porte, et se servir du plomb convenable au gibier qu'on veut chasser. On emploie quelquefois des dragées ; il y en a de trois sortes : celle qui entre trois à trois de calibre dans un canon de *fusil* ; celle qui entre quatre à quatre, et celle qui entre cinq à cinq : cette dernière est très-menue.

Quand on tire aux oies, on se sert de

la première : on emploie la seconde pour les canards , et la troisième pour les sarcelles , les pluviers , les ramiers , les bisets , et tous les oiseaux de moyenne taille.

Il y a une charge particulière pour les grues , les cygnes et les outardes : quand on est à cheval et qu'on peut approcher le gibier , on se sert de la larme mêlée.

Quand on tire aux lièvres , aux lapins et aux renards , on se sert de la dragée qui entre trois à trois ; pour les bêtes fauves , on charge son *fusil* de deux balles égales , jointes avec un fil d'archal ; c'est ce qu'on nomme *balle ramée* , comme nous l'avons déjà dit.

Quand on aperçoit le gibier en monceau , on charge à deux *lits* ; on remarque que quand on prend le gibier en travers , l'abattis est toujours très-médiocre.

La bourre la meilleure , surtout pour mettre sur la poudre , est celle de papier brouillard fin et collé , ainsi que nous en

avons détaillé les causes ; mais on ne bourre pas toujours le *fusil* à l'ordinaire : voici la composition qu'on y met , quand on tire aux oies, aux cygnes, et aux grues : on fait fondre du suif et de la cire , de façon qu'il y ait trois quarts du premier et un quart de l'autre ; trempez ensuite dans ce mélange du vieux drap ; quand il sera roide comme de la toile cirée , vous le couperez par morceaux ; de tels tampons portent infiniment plus loin que les bourres ordinaires.

Quand on tire aux canards et à d'autres oiseaux plus petits , on met dans le *fusil* un poids de poudre égal à celui de quatre dragées, de celles qui entrent trois à trois. On remarque que lorsqu'il ne gèle pas , les canards se lèvent de beaucoup plus loin que lorsqu'il fait un froid vif ; ainsi , pour y mieux atteindre, on met quinze dragées après la poudre, on bourre ; on en ajoute deux autres , et on bourre encore ; cette précaution est inutile, quand la saison est

rigoureuse. Si on n'a que des dragées qui entrent quatre à quatre, on en met vingt-quatre au premier lit, et environ vingt sur l'autre. Si on tire aux bisets, on met la même charge de poudre, et on ajoute sur un lit le poids de trois balles de larmes : pour ne point se tromper, on fait faire exprès une mesure de fer-blanc qui tient exactement cette charge, et cette mesure sert aussi quand on veut tirer aux sarcelles et aux pluviers.

Pour la grue, l'oie et l'outarde, on met huit dragées qui entrent deux à deux : ce sont deux balles qu'on fait entrer dans le *fusil*, quand on chasse aux grosses bêtes.

On doit remarquer que la poudre est plus sèche, et par conséquent, a plus de force en été qu'en hiver : ainsi, dans cette première saison, on rend la charge un peu moins forte.

Quand on a tiré, il faut avoir soin de recharger aussitôt, afin d'empêcher le canon

du *fusil* de devenir trop humide , et de nuire par ce moyen à l'activité de la poudre.

Un tireur doit toujours gagner le vent , ne point aller en droiture contre son gibier , mais passer à côté , faire semblant d'aller outre , et s'en rapprocher en tournoyant, jusqu'à ce qu'il soit à portée de le tirer à coup sûr.

Il est bon d'avoir un fusil à deux coups, quand on chasse aux mauviettes ou aux vaneaux ; car dès qu'on a tué un de ces oiseaux , les autres s'en approchent, et viennent voler autour de la tête même du chasseur.

~~~~~

#### SUR LA PORTÉE DU FUSIL.

Parmi plusieurs excellens traités sur la *chasse et la vénerie*, on en distingue un, comme nous nous plaçons à le répéter , qui mérite incontestablement les honneurs de la réimpression , c'est celui de M. *Leverrier de la Couterie* : ne pouvant en ci

ter que des fragmens , nous allons le faire , sans toutefois changer l'ordre qu'il a établi lui-même dans son ouvrage, divisé en deux classes.

La première , très-scientifique , pleine d'une profonde et brillante érudition , est plutôt l'œuvre d'un poète , que celle d'une plume simplement descriptive : le coloris en est brillant , la teinte en est philosophique , et le lecteur , charmé du style , finit peut-être par oublier la chasse qui , cependant , est le texte principal de l'auteur. Nous passerons sous silence toutes les citations savantes de M. Leverrier de la Couterie , ainsi que les causes auxquelles il fait remonter *la première idée* de la chasse dans l'homme sauvage ; car malgré que nous écrivions également pour les personnes de goût et pour les gens du monde , nous voulons nous appliquer constamment à écarter le plus possible de nos chapitres , des digressions qui s'éloi-

gneraient visiblement de notre thème. On sent bien que dans un semblable sujet, si on se laissait aller aussi au plaisir de citer tous les beaux vers de M. Delille, on cumulerait des volumes, et ces mêmes volumes, en totalité, ne feraient que récréer l'esprit sans donner de véritables instructions.

Parlons d'abord des opinions vulgaires sur la portée des fusils en général : c'est une chose risible, par exemple, pour quiconque est un peu instruit sur l'arquebuserie, que les propos que l'on entend tenir journellement à ce sujet, à quelques chasseurs. Combien en rencontre-t-on qui vous disent froidement posséder ou avoir vu un fusil portant tout son coup à 40 ou 50 pas dans la forme d'un chapeau ? Ceux d'entre eux qui n'ont pas le bonheur d'en avoir un de cette espèce, sont si persuadés qu'il en existe, et qu'un habile canonnier peut atteindre par ses soins à ce point de perfection, que plus d'une personne est en-

irée chez un armurier , et lui a commandé un fusil qui, à 50 pas, portât tout son coup dans la forme d'un chapeau , et à 80 , au moins 15 grains dans une feuille de papier à lettre : pour moi , dit un des célèbres écrivains sur la chasse , M. Robins, qui , avec un goût très-vif pour la chasse, ai toujours eu une curiosité particulière pour m'instruire de tous les détails de l'arquebuserie , et plus encore de tout ce qu'on peut apprendre par l'expérience sur la portée des fusils , j'avoue qu'après avoir tiré de milliers de coups au blanc , et de cent fusils différens , il ne m'est point encore arrivé d'en rencontrer un qui portât tout son coup à la distance de 50 pas , je ne dirai pas dans la forme d'un chapeau , mais dans un blanc de 3 pieds en carré. Quiconque voudra se convaincre par ses yeux de ce que j'avance ici , peut former un blanc de cette dimension , en collant ensemble plusieurs feuilles de papier , et y

tirer à main posée , après avoir préalablement compté les grains d'une charge de plomb , comme je l'ai fait plusieurs fois ; il verra qu'au moins un quart de la charge aura donné hors de la feuille.



---

## CHAPITRE II.

### DES ANIMAUX DE CHASSE A POILS.

---

Ce serait commettre l'erreur la plus étrange, l'omission la plus impardonnable, que, tout en s'étendant minutieusement sur tous les détails de l'ÉCOLE DU CHASSEUR, du *Tir*, de la *Vénerie*, de l'*Oisellerie*, de la *Fauconnerie*, de ne pas parler des animaux à poils ou à plumes, qui sont en quelque sorte les premiers agens de notre livre. Détaillons donc leurs mœurs, leurs espèces, et pour offrir des leçons certaines et précises, tirons-les de l'*Encyclopédie* même.



## ARTICLE PREMIER.

## LE LIÈVRE.

Le lièvre est un quadrupède dont la tête est plus grosse que celle du lapin, et qui est en même tems le plus timide et le plus fécond des animaux. Il a la tête longue et étroite, le corps allongé et à peu près de la même grosseur sur toute sa longueur; sa queue, quoique fort courte, se replie en haut. Le mâle s'appelle *bouquin*, la femelle *hase*, et le petit, *levraut*.

Ces animaux engendrent en tout tems, et même dès la première année de leur vie : les femelles portent environ trente jours, produisent trois ou quatre petits, et dès qu'elles ont mis bas, reçoivent le mâle pour produire de nouveau.

Il est assez difficile de distinguer le *bouquin* de la *hase*; ce qui a fait croire à

quelques naturalistes que le lièvre était hermaphrodite, ou qu'il changeait de sexe en vieillissant ; mais tous ceux que des observateurs intelligens ont disséqués, avaient les parties de la génération bien conformées , et les organes du sexe bien distincts ; en général, la physique moderne n'a guère de foi aux hermaphrodites.

Les *levrauts* ont les yeux ouverts en naissant. La mère les allaite pendant vingt jours ; ensuite chacun va chercher sa nourriture ; cependant, ils ne s'écartent guère du lieu où ils sont nés que de la distance de quatre-vingts pas. Ils prennent leurs repas pendant la nuit ; car pendant le jour ils occupent tout leur instinct à se préserver des embûches des oiseaux de proie et des chasseurs ; ils se nourrissent d'herbes, de racines , de fruits ; et ordinairement de plantes dont la sève est laiteuse. On élève quelquefois des *levrauts*, et alors on les nourrit de laitues et de lé-

gumes ; mais la chair de ces animaux , en domesticité , est toujours de mauvais goût.

## INSTINCT DU LIÈVRE.

Cet animal est très-fin et très-malicieux , et quand on le chasse , il déploie toutes les ressources de son instinct. Lorsqu'il est lancé et poursuivi par les chiens , il court d'abord rapidement , ensuite tourne et finit par revenir sur ses pas. Il nage d'ailleurs très-bien. Il ne dirige pas sa course contre le vent , mais du côté opposé ; les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles , et tournoient davantage.

On le chasse , outre la chasse au fusil , au *lévrier* , qui le poursuit , et lui mettant le museau qu'il a très-allongé , sous le train de derrière , le lance et lui fait faire une culbute en l'air , puis l'étrangle. Le lièvre blessé ou pris se met à crier comme un enfant.

En général, tous les lièvres qui sont nés dans le lieu même où on les chasse, ne s'en écartent guère; ils reviennent au gîte, et si on les chasse deux jours de suite, ils font le lendemain les mêmes tours et détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un lièvre va droit et s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'est une preuve qu'il est étranger, et qu'il n'était en ce lieu qu'en passant. Il vient en effet, sur-tout dans le tems le plus marqué du rut, qui est aux mois de janvier, de février et de mars, des mâles qui, manquant de femelles en leurs pays, font plusieurs lieues pour en trouver, et s'arrêtent auprès d'elles; mais dès qu'ils sont lancés par les chiens *courans* ou *bassets*, ils regagnent leur pays natal, et ne reviennent pas. Les femelles ne sortent jamais; elles sont plus grosses que les mâles, cependant elles ont moins de force et d'agilité, et plus de timidité, car elles n'attendent pas, au gîte.

les chiens, de si près que les mâles, et elles multiplient davantage leurs ruses et leurs détours. Elles sont aussi, plus délicates et plus susceptibles des impressions de l'air; elles craignent l'eau et la rosées; au lieu que parmi les mâles, il s'en trouve plusieurs qu'on appelle *lièvres ladres*, qui cherchent les eaux, et se font chasser dans les étangs, les marais et autres lieux fangeux.

(BUFFON.)



## ARTICLE II.

### LE LAPIN.

Le lapin a sa ruse, inspiré par la crainte;  
Il se creuse avec art un savant labyrinthe.

(LES TROIS RÈGNES.)

Le *lapin* est un petit quadrupède sauvage, qui se trouve dans les garennes, dans les haies et quelquefois en pleine campagne. Il a dans la conformation du

corps, autant de rapports avec le lièvre, que l'âne avec le cheval. Cependant ces deux animaux ont l'un pour l'autre une antipathie singulière. Dans le tems du rut, les *lapins* ne se mêlent point avec les *lases*, et les lièvres ne courent point les lapines; et si on enferme ensemble un individu de chaque espèce et de chaque sexe, le mâle fera mourir la femelle, à force de caresses trop dures et de blessures.

Il y a des *lapins de garenne* et des *lapins de clapier*. Le lapin de garenne a ordinairement le poil gris et plus épais; il se nourrit de plantes aromatiques, comme le thim, le serpolet et le genièvre; sa chair est infiniment plus délicate.

Le lapin de clapier est plus grand que le lapin de garenne, et cette supériorité de taille vient, sans doute, de ce qu'il fait moins d'exercice, et qu'il prend des aliments plus succulents. L'état de domesticité qui le rend plus gros que le lapin sau-

vage, change aussi la couleur de ses poils, car il y en a de blancs, de noirs, et d'autres qui sont mélangés de ces deux couleurs. On remarque que ces derniers peuplent beaucoup, et que les femelles portent jusqu'à dix ou douze petits par mois.



## ARTICLE III.

## LE CERF.

Le cerf, ingénieux dans ses frayeurs extrêmes,  
Varie en cent façons ses adroits stratagèmes,  
Et des chiens égarés, déconcertant l'ardeur,  
De ses pas, en sautant, leur dérobe l'odeur.

DELILLE.

Voici l'un de ces animaux innocens,  
doux et tranquilles, qui ne semblent être  
faits que pour embellir, animer la solitude  
des forêts, et peupler, loin de nous, les  
retraites paisibles de ces grands jardins de  
la nature. Sa forme élégante et légère, sa

taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée, plutôt qu'armée, d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle, le distingue assez des autres habitans des bois; et comme il est le plus noble d'entre eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes : il a, dans tous les tems, occupé les loisirs des héros. Pour ennoblir encore l'exercice de la chasse, on en a fait un art. La chasse du cerf, par exemple, demande des connaissances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience : elle suppose un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens, tous exercés, stylés, dressés. Le veneur doit juger l'âge et le sexe; si le cerf est un *daguet* (jeune cerf, les *dagues* sont les premiers bois du cerf), ou un cerf de dix cors (un cerf dans sa sixième année), ou un vieux cerf; et les principaux indices qui peuvent don-

ner cette connaissance, sont le pied et les *fumées* (fiente de cerf).

Le cerf, chassé au son du cor par les meutes, a l'instinct très-fécond en ruses; il passe et repasse deux ou trois fois sur la voie, afin de rompre les chiens. Cependant les instrumens le charment à un point, qu'il s'arrête souvent pour jouir du son de ceux mêmes qui sonnent l'heure de sa mort. Habile à faire prendre le change, il se fait accompagner par d'autres cerfs, pour s'éloigner de suite, se couche et reste sur le ventre. Éperdu, exténué de fatigue, après avoir épuisé toutes ses ruses, le malheureux animal n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit, et de se jeter à l'eau, pour dérober son sentiment aux chiens; mais bientôt il est aux *aboïs*. Dans ses derniers efforts, il blessa encore avec ses *andouillers* (rameaux), quelques chiens, quelques chasseurs, jusqu'à ce qu'un piqueur lui coupant le jarret, le fasse

tomber, et l'achève ensuite, en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre la mort du cerf par des fanfares; on le laisse fouler aux chiens, et on les fait jouir pleinement de leur victoire, en leur faisant un sanglant repas de leur victime, ce qu'on nomme en termes de chasse, *curée*.

Le *rut*, pour les vieux cerfs, commence au 1<sup>er</sup> de septembre, et finit vers le 20; pour les cerfs de dix cors, il commence vers le 10 de septembre, et finit dans les premiers jours d'octobre. A l'époque de leurs amours, ils sont furieux, jaloux, jettent des cris terribles en cherchant les biches qui peuvent calmer leurs fougueux désirs. Plus d'un combat s'engage près des femelles, et plus d'un cerf paie de sa vie le danger d'avoir combattu.

Les biches portent huit mois et quelques jours; elles ne produisent ordinairement qu'un faon. Si ce faon vient à être

poursuivi par les chiens, elle prend sa place, assure sa fuite, et se sacrifie pour lui. L'amour maternel est, dans tous les animaux, presque au même degré de force.



## ARTICLE IV.

## LE BLAIREAU.

Il faut employer les ruses du braconnier, se résigner à ses veilles, à ses fatigues, pour tuer le *blaireau*, qui est un animal très-carnassier à peu près semblable au renard, ayant son instinct destructeur, et pourvu par la nature d'ongles tranchans, aigus, acérés, avec lesquels il déchire sa proie avec une cruauté inexprimable. Il dévore également les fruits ; et on peut ajouter que le blaireau est *omnivore*. Guettez-le donc pendant la nuit, à la sortie de son terrier ; et prenez garde à ses morsures, si vous n'avez fait que le blesser, car

elles sont terribles. Le blaireau, dit M. de Buffon, est mis au nombre de ces animaux maraudeurs, qui sans foi, sans loi, pillent, massacrent, et n'ont d'autre code que leur adresse, leur perfidie et leurs dents implacables. Il y a beaucoup de conquérans qui leur ont ressemblé sous ce rapport. On ne saurait donc trop recommander aux chasseurs de poursuivre, de faire une guerre à mort au blaireau qui cause souvent de grands dégâts dans les basses-cours et les jardins potagers. On le prend *au collet, à l'assommoir du Mexique*; au piège, encore, qui consiste à choisir dans une haie une forte branche qui forme la fourche; quand on l'a trouvée, on y passe une corde, au bout de laquelle pend une pierre très-lourde, puis on enfonce en terre deux forts bâtons précisément au lieu où l'on soupçonne que passera l'animal: on fait au haut, à l'extrémité des deux bâtons, un trou dans lequel passe la corde,

et au bout de cette corde s'adapte le collet. Aussitôt que le blaireau a passé sa tête, il fait faire une espèce de bascule, fait tomber la pierre derrière ce poids, serre le collet, et l'animal s'étrangle. On chasse aussi le blaireau avec de gros mâtons, quand on a su l'éloigner de son terrier. *La belette, la fouine, la loutre*, cette dernière, amphibie, sont de la même cathégorie, sous le rapport du dégât qu'elles font dans la volaille : poules, dindons, pigeons, poussins, gibier, poissons, elles détruisent tout. Prenez la belette avec un *traquenard*, piège en fer pour le loup ; la loutre, en lui tendant des pièges près des peupliers et des saules, où elle fait son gîte ; la fouine, pareillement avec les pièges reconnus à la campagne ; et comme elle est très-gourmande d'œufs, présentez-lui cette amorce.



## ARTICLE V.

## LE CHEVREUIL.

An brin't le plus léger, voyez-vous le chevreuil  
Fuir plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil ?

La quantité des chevreuils est si grande en Espagne , dans les parcs immenses, dits *chasses royales*, aux environs de Madrid et d'Aranjuez, qu'on le chasse à coups de canon et à mitraille : il se présente par sept ou huit cents. Les chasseurs se trouvent culbutés par l'impulsion seule de leur nombre. La chair de cet animal est très-délicate , et on la sale pour la conserver. On le chasse avec des chiens courans, on le tire avec la balle *ramée*. Plus loin, nous entrerons dans de plus grands détails sur les mœurs de cet animal, la manière de le chasser, etc., etc.



## ARTICLE VI.

## LE SANGLIER.

L'horrible sanglier se prépare à la guerre ;  
Il aiguise sa dent , il tourmente la terre ,  
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts ,  
Hérisse tous ses crins , et fond sur ses rivaux.

GÉORGIQUES.

Le *Sanglier* est un cochon sauvage qui ressemble beaucoup au porc privé , avec la différence, néanmoins, que le *sanglier* a les oreilles droites , plus petites et pointues , qu'il est noir, et qu'il a les défenses plus grandes , le boutoir plus fort , et la hure plus longue , les pieds plus gros , et le dos plus arrondi ; au lieu que les cochons domestiques l'ont plus uni.

( ENCYCLOPÉDIE )



## ARTICLE VII.

## LA LAYE.

C'est la femelle du sanglier ; elle a les pinces moins grosses que celles du mâle , mais les allures plus longues et plus assurées ; dans le tems du rut on a remarqué que les allures de ces deux animaux étaient les mêmes pour la longueur , mais que celles du sanglier avaient la face plus ronde.

On distingue la *laye* par les âges différens ; elle est jeune, ou grande, ou vieille ; elle met bas au commencement du printemps , et ses petits s'appellent *marcassins*. Il est rare que des chasseurs prudents poursuivent une *laye* ; on la ménage à cause de ses petits.

(ENCYCLOPÉDIE).



## ARTICLE VIII.

## CHASSE DU SANGLIER.

On chasse le sanglier, en lui déclarant comme au loup une guerre ouverte; c'est-à-dire en se réunissant dans un grand nombre de chasseurs, et en faisant des battues. Le nom de cet animal très-féroce change suivant son âge; jusqu'à six mois, il est *marcassin*; *ragot* à 3 ans, *grand sanglier* à six ans, alors il est terrible: il pousse la fureur, quand il n'est que légèrement blessé, jusqu'à chercher à déraciner avec ses défenses, l'arbre où le chasseur se sera vivement réfugié. Commencez cette chasse avec de vigoureux mâtons, et ajustez-le bien, ayant soin d'être entouré d'autres chasseurs qui suppléeront à votre défaut d'adresse, si vous le manquez, car il se précipite sur les personnes: il éventre également une quantité de chiens,

ainsi , ayez encore soin de modérer leur ardeur , surtout lorsque le sanglier est acculé à un gros chêne. Pendant l'hiver , vous suivrez facilement ses traces sur la neige , d'autant plus qu'il répand une odeur très-forte. Lorsqu'il est tué , on lui tranche *la hure* ; c'est le morceau d'honneur , qu'on présente au roi , aux princesses , dans les chasses royales. La retraite d'un sanglier est une espèce de fort qu'il se pratique dans les charmillles ou les haies les plus épaisses ; il aime beaucoup le gland , le faîne et les noisettes. Son crin , sa peau sont si durs , que la balle , dans certaines directions , ne peut la percer ; il est bon encore de se munir d'un large couteau de chasse , et si , après avoir épuisé vos armes à feu inutilement , l'animal vient à vous atteindre , tâchez de conserver votre sang froid , et de lui plonger la lame dans le flanc , au défaut de l'épaule. Le plus prudent est de faire cette chasse à cheval ,

pour être en état de manœuvrer et de fuir  
avec plus de rapidité.



## ART. IX.

## LE LOUP.

Le *loup* n'a guère que deux pieds de long, depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, et à peu près autant de hauteur; son museau est allongé et obtus, ses oreilles sont courtes et droites, sa queue est grosse et couverte de longs poils grisâtres, ses yeux sont bleus et étincelans, ses dents sont rondes, aiguës et serrées; l'ouverture de sa gueule est fort grande, et son col si court, qu'il est obligé de remuer tout son corps pour regarder de côté.

Le *loup* est naturellement grossier et poltron; il ne devient ingénieux que par le besoin, et hardi que par la nécessité; mais bientôt l'habitude réforme son natu-

rel, et il en vient au point de nuire pour le plaisir de nuire, et non pour subsister.

C'est d'abord pendant le jour que ce quadrupède emploie son industrie, sa force et son agilité à attaquer, vaincre, saisir et déchirer sa proie : pressé par la faim, il vient attaquer les animaux même qui sont sous la garde de l'homme ; mais se voyant trop souvent harcelé par les chiens et par les bergers, il se recèle pendant le jour dans son fort, et n'ose plus exercer que pendant la nuit ses pirateries.

Ce sont d'abord les animaux domestiques que le *loup* s'empresse d'attaquer, parce qu'il leur est impossible de lui résister ; il se mesure ensuite avec les animaux sauvages, et finit par se jeter sur les hommes.

(ENCYCLOPÉDIE).

Voyons encore ce que dit le grand naturaliste sur cet affreux destructeur des troupeaux : « Il n'y a rien de bon dans cet

» animal , dit l'immortel Buffon , que sa  
» peau ; il est désagréable en tout ; sa mine  
» est basse , son aspect sauvage , sa voix  
» effrayante , son odeur insupportable ,  
» son naturel féroce , et ses mœurs per-  
» verses ». Delille a donc bien raison de  
dire, dans ses superbes Géorgiques :

- « Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
- » Présente à notre bras une digne conquête ,
- » L'ennemi des troupeaux , l'ennemi des moissons » !

On ne saurait donc former des ligues assez puissantes pour diminuer le nombre de cette horrible race , puisque le loup , comme la hyène , dévore les petits enfans à l'entrée des villages , et une fois introduit dans une bergerie , est capable d'étrangler presque tous les moutons. Dans les Alpes , dans les Pyrénées , les Landes , des voyageurs ont été attaqués par des bandes de deux cents loups. Quand il sent une proie , ses hurlemens sont effrayans ; tant qu'il n'est pas très-affamé , il respecte

l'homme. Il faut lui faire la chasse pendant l'été, de préférence, par le motif que c'est la saison où les louves mettent bas, et qu'alors elles seront plus faibles, plus embarrassées du soin de leurs louveteaux. Plus loin, nous esquissons la chasse du lion, du tigre, de l'éléphant; celle du loup est presque aussi périlleuse. Aussi le gouvernement récompense-t-il les hommes généreux qui, se dévouant pour le bien public, risquent quelquefois leur vie avec intrépidité dans cette lutte dangereuse. Le mâtin, le lévrier, le chien courant vous seconderont parfaitement dans cette chasse. Si vous la faite ouverte, soignez bien vos armes auparavant et ne ménagez pas le plomb. Le traquenard en fer, placé près la tanière du loup, la fosse au loup, l'hameçon au loup (*Voyez les PLANCHES II et IX.*), pièges tous connus des fermiers, sont encore des moyens de détruire cet animal : ils sont si anciens, que

les Grecs les employaient. Une autre imagination fort ingénieuse est d'accrocher une charogne bien puante , ou un quartier de poule à un arbre voisin de votre maison , si vous savez des loups dans la forêt qui n'est pas éloignée de votre habitation : à ce quartier de poule est une corde qui aboutit à une sonnette placée dans votre chambre : pendant l'hiver , au clair de lune , le loup viendra dévorer l'amorce ; la sonnette agitée vous avertit , et vous le tirez de vos croisées. Le feu , le bruit des instrumens , un violon fortement râclé met en fuite cet animal. Plus d'un ménestrier de village s'est tiré d'un mauvais pas de cette manière.



## ART. X.

## LE FURET.

Le furet , petit quadrupède d'un poil fin , au museau effilé , est un des animaux

les plus sanguinaires , les plus cruels ; il mord son maître, s'apprivoise difficilement, et a cela de commun avec le tigre , qu'il fait des victimes sans faim , sans nécessité, et pour le seul plaisir de détruire. Il est l'ennemi mortel du lapin terrier, il le poursuit à outrance , et si l'animal fugitif n'a pas d'issue , il le dévore à la nuque, suce son sang , s'en enivre et s'endort dessus sa proie ; c'est pourquoi il faut avoir soin de lui faire porter une petite sonnette qui vous avertisse de sa marche et de ses mouvemens souterrains. La chasse du furet au lapin terrier , se fait en plaçant des bourses aux issue du terrier , puis vous lancez votre furet dans les trous ; les lapins qui sentent leur ennemi, se mettent à fuir, et se pelottent eux-mêmes dans les blouses. L'usage des chasseurs est de tenir leur furet renfermé dans un sac , et de lui lier les dents , afin qu'il ne dévore pas si facilement le gibier. S'il vient à s'endor-

mir sur sa proie, remuez la terre avec un bâton, tirez des coups de fusil pour le réveiller, et il reparaitra.

Cette nature de chasse est défendue à certaines époques par les ordonnances, attendu qu'elle est trop destructrice du gibier.



## ART. XI.

## LE RENARD.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation : il emploie plus d'esprit que de mouvement. Fin autant que circonspect, il varie sa conduite; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos; il se pratique un asile où il se retire dans les dangers pressans : il se loge au bord des bois, à portée des haumeaux; il écoute le chant du coq et le cri des volailles; il les savoure de loin : il franchit hardiment les clôtures, enlève sa

proie, la cache sous la mousse ou dans son terrier, revient jusqu'à quatre fois consécutives dans la basse-cour qu'il a dévastée, toujours avec prudence, jusqu'à ce que le bruit l'avertisse de quelque péril. Il fait la même manœuvre, le même ravage dans les *pipées*, les *gluaux* et dans les *hoquetaux* où l'on prend les grives et les bécasses au lacet; il devance le *pipeur*. Il saisit le lièvre au gîte, déterre les lapcreaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan; le renard nuit plus au gentilhomme.

#### MANIÈRE DE CHASSER LE RENARD.

Les chiens préfèrent la chasse de ce quadrupède, quoiqu'il ait l'odeur très-forte. On peut employer des bassets, des chiens courans, des briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier, les

bassets à jambes tortues sont ceux qui s'y glissent le plus aisément. Cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits ; pendant qu'elle se défend, on tâche de découvrir le terrier pardessus, et on la tue, ou on la saisit vivante avec des pinces.

La façon la plus agréable et à-la-fois la plus sûre de chasser le renard, est deoucher les terriers. On place les tireurs à portée ; on *quête* alors avec les briquets ; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge ; s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vitesse, fait un grand tour et revient encore à son terrier, c'est alors qu'on le tire une seconde fois. — Son odeur étant, comme nous l'avons dit, extrêmement forte et désagréable, on prétend qu'il imbibe sa queue touffue de ses urines, pour en asperger les yeux des chiens. Est-il blessé, à ne plus

pouvoir bouger ? alors il contrefait le mort , jusqu'à ce que le chasseur venant pour le prendre , il lui saute au visage , le déchire de ses dents, pour assouvir, par un dernier acte sa malice et de sa vengeance, et faire payer cher sa vie à celui qui vient de la lui ôter. Est-ce ici le cas de citer ce jeune athénien qui ayant volé un petit renard , et l'ayant caché dans son sein , préféra se laisser déchirer les entrailles , plutôt que de se trahir ? . . On sait que Lycurgue avait en quelque sorte érigé l'esprit de maraudage en honneur , pourvu toutefois que le vol fût commis avec adresse : aussi le dieu Mercure avait-il à Athènes des autels et des statues très-révérées.

CE QU'ON APPELLE FUMER UN RENARD.

Malgré toutes ses finesses , il y a beaucoup de moyens , selon le grand Buffon , de prendre le renard. D'abord on peut le *fumer*. Voici comme on s'y prend. On se

procure des mèches de coton assez grosses, que l'on imbibe d'huile de soufre, où l'on répand du verre pilé, puis, pendant qu'elles sont chaudes, on les saupoudre d'arsenic jaune : après ce premier préparatif, on compose une pâte molle et bien délayée de grosse poudre et de vinaigre, dans laquelle pâte on roulera bien les mèches, puis, enfin, on met tremper pendant un jour des morceaux de linge grossier dans de l'urine, avec lesquels on enveloppe chaque mèche. Quand on est muni de cet appareil, on va au terrier du renard, et on en ferme bien toutes les *gueules* avec des panneaux ou bourses, à l'exception d'une seule ouverture du terrier par laquelle on introduit plusieurs mèches qu'on allume de manière à ce que le vent jète l'épaisse fumée qui s'en exhale, dans le fond de la retraite du renard. De cette manière, l'animal se trouvant suffoqué, se met à fuir, et se jète de lui-même dans un

panneau. — On empoisonne encore le renard avec des gobes composées de noix-vomique, de verre pilé; le tout introduit dans des morceaux de boyaux de mouton. Placez ces gobes dans la forêt, elles éveillent singulièrement l'odorat du renard; au bout de 24 heures, vous le trouverez indubitablement mort, à quelques pas de vos amorces.



### DIGRESSION INTÉRESSANTE.

#### LE CHAMEAU.

Le chameau voyageur traverse l'Arabie,  
Et ses cinq estomacs, réservoirs abondans,  
Bravent l'aridité de ces sables brûlans.

Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni commercer, ni voyager; ils l'appellent le *navire du désert*. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordi-

naire, ils en mangent aussi la chair , surtout celle des jeunes, qui est très-bonne à leur goût. Le poil de ces animaux , qui est fin et moëlleux , et qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent et se meublent ; avec leurs chameaux , non-seulement ils ne manquent de rien , mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre en un jour *cinquante lieues de désert* entre eux et leurs ennemis : toutes les armées du monde périraient à la suite d'une troupe d'Arabes ; aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau , un soleil brûlant , un ciel toujours sec , des plaines sabloneuses , des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte , et pour ainsi-dire *écorchée* par les vents , laquelle

★

ne présente que des ossemens , des cailloux jonchés , des rochers debout ou renversés , un désert entièrement découvert , où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage , où rien ne l'accompagne , rien ne lui rappelle la nature vivante ; solitude absolue , mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul : plus isolé , plus dénué , plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes , il voit partout l'espace comme un tombeau . . . .

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir ces lacunes de la nature. Des caravanes ont fait jusqu'à *trois cents lieues* en huit jours ! . . Le chameau qui est un animal ruminant a cet avantage , qu'il peut boire pour quinze jours : les chameliers sont-ils dévorés par la soif , ils tuent un chameau , et trouvent dans un de leurs réservoirs de quoi l'appaiser. Lorsque cet animal prodigieux est exténué de fatigue,

le chamelier use encore d'un moyen infailible pour réveiller ses forces, c'est de jouer des cymballes et de chanter; le chameau est très-sensible, ainsi que l'éléphant, aux charmes de la musique.

AUTRE PARTICULARITÉ CURIEUSE SUR LE  
CASTOR.

*Sonnini*, fameux naturaliste, assure que le *castor*, chassé, s'arrache, avec ses dents, ses testicules, et les abandonne aux chasseurs, persuadé qu'après ce grand sacrifice, ses ennemis ne pousseront pas plus loin leurs cruelles poursuites.



---

## CHAPITRE III.

SURLA CHASSE DU CERF. — INSTRUCTIONS  
SUPPLÉMENTAIRES SUR LE FUSIL. — OB-  
JETS DIVERS.

---

APRÈS avoir successivement décrit rapide-  
ment la majeure partie des animaux qui  
sont du domaine de la chasse, *comme ani-  
maux à poil*, reprenons-les en sous-œuvre,  
et expliquons la méthode de les chasser,  
soit au fusil, soit au piège, d'après les des-  
sins que nous présentons et auxquels nous  
renverrons par ordre numérique : le *cerf*  
étant du ressort des *chasses royales*, aura  
nos premiers soins.

~~~~~  
RENSEIGNEMENS PRÉPARATOIRES POUR LA
CHASSE DU CERF.

Sa vie est en quelque sorte celle d'un

peuple nomade ; l'hiver , il s'enfonce dans le fond des bois , près des fontaines , pour y brouter le cresson , ensuite les buissons pour y *viander* , ou encore sur le bord des meilleures terres , à cause des légumes ou des blés qu'il recherche. En juillet , août et septembre , c'est alors au bois qu'il faut surprendre , épier les allures du cerf . A cette époque , un piqueur rusé est sûr de l'y découvrir. Pour les trois derniers mois de l'année , tems du *rut* , vous devez guetter le cerf dans les forêts , puisque , dans cette saison , il recherche les biches avec ardeur. Il se nourrit de glands et d'autres fruits sauvages à cette époque ; et comme il fait froid , il se blotit dans les forts , les fourrés épais. Voilà pour ses mœurs.



EXPLICATION DE LA MARCHE ET DU PIED DU CERF.

Son allure , sa marche sont bien différentes de celles de la biche ; il porte le pied

de derrière dans celui de devant, tandis que la biche, dans son pas irrégulier, ne fait pas poser positivement ses pieds comme le cerf dans chacun de ses pas. Les cerfs de dix cors sont très-faciles à reconnaître; ils ont le pied de devant plus gros que celui de derrière; et quand ils ont une certaine vieillesse, alors les côtés des pieds sont gros et usés: aussi, l'empreinte qu'ils laissent sur la terre est très-aisée à distinguer de celle des jeunes cerfs.



LES FUMÉES DU CERF, DIVISÉES EN TROIS SORTES.

FUMÉES. C'est ainsi qu'on appelle, en termes techniques de vénerie, les fientes des bêtes sauvages. Il y en a de trois façons: les fumées *formées en troche* et en *plateaux*. Les *formées* sont volumineuses, longues et comme enduites d'un vernis couleur d'or; le cerf fiente ainsi depuis

juillet jusqu'à la fin d'août ; les *troches* n'ont point de consistance : c'est alors en juin et juillet ; et enfin , les fumées en *plateaux* sont très-grosses, occupant un large diamètre : c'est par cette nature de fientes que les piqueurs expérimentés jugent que le cerf aura dix cors.



DÉTAILS SUR LES PORTÉES.

En mars, avril, mai et juin, tems de la mue des cerfs , on ne pourrait connaître les traces des portées , parce qu'alors l'animal craint pour la délicatesse de son bois ; mais, pendant les huit autres mois de l'année , qu'il porte avec fierté la tête haute, ses rameaux heurtant l'écorce des arbres, froissant les taillis, laissent des traces qui trahissent sa marche. Ces écorchures d'écorce contribuent donc beaucoup à suivre les détours du cerf, qui, en brisant à droite et à gauche des branches sur son

rapide passage, laisse derrière lui les moyens de le poursuivre. Telles sont, en général, les habitudes de cet animal. En hiver, vous verrez les cerfs en troupes sur la lisière des bois; à la mue, ils se séparent pour aller chercher leur nourriture dans les champs, au mois d'avril, quand le blé est vert; mais, à l'époque du rut, leur marche vagabonde se ressent de la fureur qui les anime; car alors ils sont très-dangereux, et l'amour leur donne beaucoup de méchanceté.



TABLEAU D'UNE CHASSE DU CERF.

Dans la forêt indiquée, où il a été reconnu des cerfs, le veneur, la veille même du rendez-vous de chasse, choisit l'arbre le plus élevé, y monte pour découvrir au loin le terrain, les étangs, les bêtes qui sont dans les taillis; et le lendemain, après avoir tracé le théâtre dans lequel la chasse sera circonscrite, en quelque sorte, comme

un général d'armée qui assigne laplace du champ de bataille, il dispose et place ses relais de chiens. Alors les valets des piqueurs sont dans l'usage de frotter avec du vinaigre les naseaux du limier pour augmenter la finesse de son odorat. Les chiens lancés pour aller sur les voies, le cerf effrayé, animé par les sonneries du cor, fuit à toute course, et dans ses sauts prodigieux, il franchira quelquefois une distance de vingt pieds. Dans sa course rapide comme l'éclair, il sortira de l'enceinte tracée par le veneur, y rentrera : c'est alors au veneur à agrandir ses enceintes, tandis que son limier est dans toute son ardeur, et que son chien poursuit le cerf par le couvert.

Les chiens ayant été découplés, c'est au veneur à les animer de la voix et du cor; le piqueur, de son côté, presque toujours à côté des chiens, en les guidant, en les aidant à ne pas prendre le change sur les ruses du cerf qui se fait remplacer par un

autre cerf. Souvent encore ces mêmes stratagèmes sont qu'on ne peut pas attraper le cerf pendant trois à quatre jours, le cerf s'étant dérobé au milieu des taillis épais où il se cachera sans bouger ; mais alors, un matin, de bonne heure ; quand on s'est convaincu de la retraite du cerf, qu'on a revu le *pied* et ses fumées, on fait le plus grand silence ; et le veneur, montant de nouveau sur un arbre, se met à retracer une nouvelle enceinte.

Le cri des piqueurs pour les chiens, quand le cerf a été vu, est *tayaut* ; la meute arrivée, on la laisse passer, puis on se met à crier : *passé le cerf*, *passé*, *ha har*. Le grand point aussi est de faire courre toute la meute assemblée, quand surtout on veut forcer le cerf. S'il part de la reposée, le veneur ne doit point sonner pour chiens, mais crier *gare, gare, approche les chiens*. L'art de cette superbe chasse, dans laquelle les veneurs et les piqueurs sont en nage,

ou le prince qui chasse à cheval et préside à tous les mouvemens, est lui-même très-fatigué; l'art, dis-je, exige de bien ménager les chiens, de ne point trop les mettre hors d'haleine; et dans ce cas, les faire rafraîchir avec du pain et de l'eau au hameau le plus voisin. Bref, l'expérience et le talent consistent à ne pas confondre un nouveau cerf; car, dans ce cas, il faudrait que le veneur allât à la brisée de nouveau, avec tous les piqueurs et les valets de la meute. Enfin, le superbe animal ayant épuisé toutes ses forces, gagne ordinairement l'eau: c'est dans cet élément que ses jambes se roidissent et qu'il est perdu. Alors la mort du cerf est célébrée par des fanfares; on fend son cadavre depuis la gorge jusqu'aux *dantiers*, la meute présente; le limier doit avoir la tête; tous les autres chiens dévorent le cou qui leur est réservé; on leur donne aussi des morceaux de pain mêlés avec du lait chaud, pour les récom-

penser de toutes leurs fatigues, et des dangers qu'ils ont courus. Si c'est un prince qui chasse, on lui ménagera quelquefois le plaisir périlleux de couper le jarret au cerf, quand il commence à être exténué, tandis que le piqueur lui plonge un coup de couteau au défaut de l'épaule.



ANECDOTE ET POÉSIE SUR LE CERF.

On lit, dans le Dictionnaire raisonné d'histoire naturelle de *Valmont Bomare*, que le duc de Cumberland, voulant connaître comment un tigre chassait sa proie, en fit lâcher un dans une partie de la forêt de Windsor, où l'on avait formé une enceinte avec des toiles. On y fit entrer un cerf que le tigre attaqua aussitôt avec une furie indicible; mais le cerf se défendit si bien, qu'il l'obligea à la retraite. Le tigre ne se découragea pas, attaqua de nouveau

le cerf en cherchant à le saisir au cou ,
 mais il fut encore repoussé et battu ; à la
 troisième attaque, le cerf le jeta fort loin
 avec son bois , et se mit à le charger à son
 tour : le tigre alors se sauva dans la forêt.
 Le duc de Cumberland fit donner la liberté
 au cerf, après lui avoir fait attacher au cou
 un collier d'argent , sur lequel était gravée
 l'aventure de ce combat singulier.

Nous terminerons ces réflexions sur le
 cerf, en donnant à nos lecteurs une copie
 de la description de la chasse au cerf, ti-
 rée du poëme *des Mois, de Roucher*.

Le cor , pour éveiller les châteaux d'alentour ,
 Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares ;
 L'ardent coursier hennit, et vingt mentes barbares ,
 Près de porter la guerre au monarque des bois ,
 En rapide aboiement font éclater leurs voix.
 Ennemis affamés que les veneurs devancent ;
 Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent ;
 Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier ,
 Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier ,
 Non loin de la retraite où l'ennemi repose ,
 Arrive. L'assaillant en ordre se dispose ;
 Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés ;

Se forment en deux corps sur les ailes rangés ;
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence ,
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie , on s'élance ;
Et soudain , comme un trait , meute , coursier , chasseur ,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur .
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête ,
La terreur dans les yeux , le cerf dresse la tête ,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair .
Il déserte son gîte , il court , vole et fend l'air ,
Et sa course déjà de l'aquilon rivale ,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle .
Mais les chiens plus ardents vers la terre inclinés ,
Dévorant les esprits de son corps émanés ,
Demeurent sans repos attachés à sa trace ;
Ils courent ; l'animal , ô nouvelle disgrâce ,
L'animal est surpris en un fort écarté .
Moins confiant alors en son agilité ,
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse :
Sur lui-même , trois fois , il tourne avec souplesse ;
Ou cherche un jeune cerf , de sa vicillesse ami ,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi ;
Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie ,
Conductrice des chiens , les ramène à sa voie .
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs .
Sa trace est reconnue ; enfin , dans ces déserts ,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile ,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile ;
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux , vaincus en un seul jour ,
Laisaient à ses plaisirs une vaste carrière .
Il franchit , n'osant plus regarder en arrière ,
Vra nchit les fossés , les palis et les ponts ,

Et les murs et les champs, et les bois et les monts,
Tout fumant de sueur près d'un fleuve il arrive
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier, dans les flots, il s'élance à leurs yeux;
Avec des hurlemens, les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve et l'ouvrent à la nage.
Cependant un nocher devance leur abord,
Et tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, et de l'onde sorti
Fuit encore de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête;
Il tombe, le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur. L'animal aux abois
Se montre digne encore de l'empire des bois,
Il combat de la tête, et couvre de blessures
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures;
Mais il résiste en vain, hélas! trop convaincu
Que faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes.
Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur,
Il détourne les yeux, se cache, et le piqueur
Impitoyable, et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire, et les cors célèbrent son trépas.

Ce qui plaît, ce qui charme dans ces vers,
c'est la justesse des expressions, et la vé-

rité du tableau, où tout chasseur reconnaîtra avec plaisir un exact exposé de la chasse du cerf.



SAISONS DE LA CHASSE EN GÉNÉRAL ,
POUR LE POIL ET LA PLUME.

(*Article extrait de l'Encyclopédie.*)

Le chasseur doit savoir quelles sont les *saisons* favorables à certaines chasses.

Pendant le printemps , les animaux se cachent pour travailler au grand ouvrage de la génération : on trouve cependant, le matin , des ramiers et des tourterelles ; et le soir , des lièvres et des lapins. C'est aussi dans cette *saison* qu'on va à la chasse du chevreuil et des bêtes fauves qui commencent à brouter le bourgeon ; c'est dans les taillis qu'il faut les aller surprendre. Pendant l'été, on chasse les bêtes fauves , mais peu commodément ; on ne réussit

guère dans cette *saison* que dans la chasse des cailles. L'automne est le tems le plus favorable pour la chasse, soit sur la terre, soit dans les airs : les animaux ont alors tout l'embonpoint que la nature peut leur donner.

Presque tous les oiseaux deviennent dans l'automne la proie des chasseurs : on trouve alors le ramier et la tourterelle dans les grains coupés ; on tire les perdreaux dans les chaumes , et les oiseaux aquatiques , sur le bord des rivières ; les grues , les oies sauvages , les poules d'eau , les bécassines et les outardes ne peuvent échapper à notre poursuite : on va aussi avec succès à la chasse des bêtes noires et à celle des bêtes fauves. Les chasseurs trouvent dans l'hiver , non seulement le gibier ordinaire , mais encore les oiseaux de passage , qui viennent du nord se réfugier dans les marais et le long des rivières.

Quand la gelée est forte , on fait un

grand abattis d'oiseaux marécageux. Dans les pays abondans en poiriers, on trouve beaucoup de bisets et de ramiers; vers le dégel, on chasse aux pluviers et aux sarcelles; quelquefois on poursuit sur la neige les perdrix.



AUTRE GENRE DE CHASSE AUX PIÈGES ET
AUX FILETS, POUR LE RENARD.

On les prend d'abord à la trappe; cette trappe, quand on est certain que l'animal passera sur ce point, est une fosse de dix pieds de longueur sur sept à huit de profondeur, s'élargissant vers le fond; on la recouvre d'un châssis de bois dont les extrémités s'étendent un peu au-delà; sur un des petits côtés du châssis sont deux entailles, également éloignées l'une de l'autre, et des deux bouts du châssis. Sur ce châssis on pose une planche qui tient sur deux pivots, et qui d'un côté est un peu plus

courte ; de l'autre côté, on attache une corde qui empêche la planche de tourner tout-à-fait. On couvre la trappe de branches, et on se sert d'un mouton ou d'un oiseau, qui, bêlant ou criant toujours, attire les animaux carnassiers. On se sert aussi du traquenard, de l'assommoir et du hausse-pie ; on prend surtout les renards aux pièges à planchette tombante, et on se sert pour appât de petits oiseaux grillés ou de cous de canard. (*Voyez la PLANCHE II, n° 3.*)

Le lièvre et le lapin se prennent aux panneaux. Le panneau est un filet que l'on tend dans un chemin ou dans la passée d'un bois ; on chasse le gibier dans le filet qui tombe aussitôt après que l'animal y est entré.

NOUVELLES INSTRUCTIONS ET OBSERVATIONS SUR LE FUSIL DE CHASSE, LE LAPIN, etc.

Nota. Ces instructions, très-judicieuses, nous ayant été communiquées par une personne très-expérimentée sur la chasse, nous nous empressons de les placer ici, pensant que tout chasseur y attachera un grand prix, quoiqu'il nous ait été impossible de leur faire suivre immédiatement leurs articles respectifs.

Il'y a des fusils qui pelottent et ne couvriront, avec des chevrotines, qu'un pied carré, à cinquante pas. Cela dépend souvent des culasses; et d'autres qui, avec la même charge, couvriront six à sept pieds. Les vrais chasseurs expérimentés n'achètent point de fusils qu'ils ne les aient essayés à diverses distances, *au blanc*, tant pour le port du plomb que de la balle, pour leur propre gouverne. J'ai tiré des lièvres à plus de quatre-vingts pas, avec le plomb à lièvre au petit 4; mais cela dé-

pend souvent de la bonté de la poudre, et, pour la connaître, j'avais une éprouvette à ressorts; et, suivant sa force, ma charge de poudre et de plomb était relative. Toute poudre qui ne blanchit point le bassinet est, grasse et encrasse le canon; son amalgame est trop fort en soufre et en charbon, et manque de salpêtre: elle ne pousse pas, et ne tuerait pas un lièvre à quinze pas. Les meilleures bourres sont en chapeau à l'emporte-pièce; elles ne mettent point le feu, et ont une consistance égale pour porter la charge de plomb. Après avoir tiré, il faut mettre le canon perpendiculaire avant de verser la poudre, pour qu'elle tombe au fond du canon. La bourre en chapeau conduit celle qui serait arrêtée par la crasse: un seul coup de baguette suffit pour l'assujétir, et afin qu'il n'y ait point de vide; car, on s'exposerait à faire crever le meilleur fusil et à s'estropier. Un chasseur expérimenté, avec un fusil à deux coups,

ne manque jamais, s'il n'a tiré qu'un coup, à appuyer sa baguette dans le canon non tiré, afin d'en raffermir la charge dont les bourres pourraient avoir été déplacées par l'explosion de la poudre dans le tonnerre du canon voisin. On ne peut trop recommander la prudence aux jeunes gens sur ce chapitre : et encore, lorsqu'ils sautent des fossés, etc., il peut s'introduire de la terre ou autres corps étrangers qui bouchent les canons ; s'ils tirent dans cet état, ils sont tout étonnés que leur fusil crève auprès du vide.



NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE LAPIN.

Le lapin est, des quadrupèdes, le plus fécond ; il se multiplie sur le point de soixante pour un, dans le courant d'une année. Il y en a de deux espèces ; les lapins de bois et de garenne sont plus petits que ceux domestiques, nommés clapiers ; ils sont plus délicats et d'un fumet bien

supérieur aux lapins domestiques ; mais , si l'on fait manger du son , de l'avoine et des herbes odoriférantes à ceux-ci pendant quinze jours à trois semaines , ils seront aussi délicats que ceux de garenne ; ils deviendront plus gros.

La lapine des bois et de garenne ne fait pas ses petits dans son terrier , elle se choisit un endroit écarté ; elle y perce un trou suffisant pour y mettre bas ses petits au nombre de six à neuf ; elle les y allaite , elle sort , rebouche l'ouverture du trou , de manière qu'on serait dessus qu'on ne se douterait pas qu'il y a des petits sous ses pieds. Quand ils sont assez forts , elle laisse le trou ouvert , et ses petits la suivent , apprennent à pâturer. Cette lapine , comme celle clapierre , fait sept à huit portées par an. Cette dernière est plus féconde lorsqu'elle est bien nourrie : on lui donne le mâle , quelques jours après qu'elle a fait ses petits.

Si l'on ne détruisait point les lapins de

bois et de garenne, ils deviendraient très-nuisible à la société ; ils détruiraient , dans l'hiver, les bois, en mangeant leurs écorces; feraient périr les souches productives , et détruiraient les grains en verd des rive-rains. Heureusement qu'ils ont des en-nemis; tels que les renards, les blaireaux, les putois, les fouines, les belettes, qui les attaquent dans leurs terriers, en détruisent beaucoup; les chiens, les chats sauvage, leur font aussi la guerre, sans compter les braconniers et les chasseurs. Le moyen le plus certain pour les détruire est le fure-tage. Après avoir chassé avec les chiens, les lapins se *terrent*. Alors, on tend des filets, nommés poches, à l'ouverture des trous du terrier; quand elles sont tendues, on met un furet dans le terrier, qui les at-taque vivement; ils sortent avec prompti-tude, et ils se prennent dans ces poches. Cette manière de chasser est la plus ins-ructive. Nous en parlerons plus haut d'une manière plus étendue.



NATURE ET CHASSE DU CHEVREUIL.

Nous avons dit, après avoir parlé rapidement du chevreuil, que nous reviendrions sur cet animal : ne reculons pas davantage cet article.

Peut-être, il n'y a point de pays plus riche en chevreuils que les environs de Madrid : on les voit se promener dans les parcs royaux en troupes innombrables ; leur grand nombre forme des masses mobiles que le canon seul pourrait entr'ouvrir : ils sont si familiers, qu'ils entrent dans les jardins de l'*Escorial* et de la *Granja*. Ce quadrupède ressemble beaucoup au cerf ; s'il n'a pas tant de noblesse, il a plus de grâce et de vivacité. Son rut a lieu vers la fin d'octobre : les loups leur font une guerre au moins aussi terrible que les hommes. La mère se sacrifie presque toujours pour



ses faons , et son amour maternel lui fait, la plupart du tems , perdre la vie , sans que ce sacrifice sauve celle de ses petits . Agé d'un an , on voit poindre sur la tête du jeune faon deux *dagues* ; elles tombent en automne , et se reproduisent à la fin de l'hiver . Quand elles sont reproduites , il touche au bois comme le cerf , pour faire tomber la peau dont elles sont couvertes ; aux secondes dagues , ou *tête* , le chevreuil voit déjà son front orgueilleux orné de deux andouillers sur chaque côté ; à la troisième tête , il y en a trois ou quatre ; à la quatrième , quatre ou cinq : c'est généralement le dernier nombre des andouillers qui forme le bois d'un chevreuil . On cite comme une rareté ceux auxquels on en verrait une plus grande quantité .

On a remarqué que cet animal est très-capricieux , et en général , difficile à apprivoiser : la durée de sa vie est de quinze ans ; cependant , si vous le tenez renfermé

dans la clôture d'un parc, tel vaste qu'il soit, il n'ira pas au-delà de six ans. Il est dangereux d'approcher les mâles qui, au moment où vous y pensez le moins, s'élançeront sur vous et pourraient vous blesser grièvement, au moyen des pointes aiguës de leurs andouillers. La nourriture du chevreuil, en hiver, saison pendant laquelle il se tient dans les taillis les plus épais, est de ronces et de bruyères; mais au printemps, il gagne les terrains à clair-voie, et broute les boutons et les premières feuilles tendres qu'il recherche alors avec avidité. On n'ignore pas que la chair de chevreuil est un manger fort délicat, et qu'on en sert sur la table même des rois; mais il faut pour cela qu'il n'ait pas dépassé l'âge de deux ans.

Quand on n'a pas assez de fortune pour entretenir une meute, afin de chasser le chevreuil, on peut y suppléer par un petit stratagème fort simple, c'est, comme

Indique M. *Le Verrier de la Conterie*, de contrefaire le cri d'un faon, quand il veut témoigner à sa mère qu'il a faim : ce cri est *mi, mi*. La chevrette prenant le change sur cette ruse, accourt, et se place même pour tâcher de découvrir son petit, jusque sous la portée du fusil. Il est une autre manière de chasser le chevreuil avec des chiens courans, bien vigoureux et bien rablés; mais, ne prenez ni mâtins, ni clabauds, qui ont l'inconvenance de rabattre à plusieurs reprises sur les voies, ni les demi-mâtins, parce qu'ils tournent toujours hors de la voie.

Quant à la chasse de cet animal au moyen d'une meute, elle a beaucoup de rapport avec celle du cerf que nous avons décrite. Elle présente, il est vrai, plus de difficulté, de tumulte, de confusion; mais elle procure aussi beaucoup plus d'agrément : peut-être plus ingénieux encore que le cerf dans ses moyens de défense,

dans ses ruses à tromper les poursuites de ses ennemis , il a l'instinct prodigieux de revenir vingt fois sur sa course , de briser ainsi tous les corpuscules , toutes les émanations qui s'échappent de son corps , de manière à en confondre les traces délatrices pour l'odorat le plus fin , et dans ce manège habile , il n'attend pas , comme le cerf , que ses forces soient épuisées ; mais , c'est dans toute la vigueur de sa première course qu'il a recours à ces stratagèmes , et lorsqu'il croit avoir bien dérouté son ennemi , il fait un bond rapide de côté , d'un certain espace , et de même que le cerf , se tenant à plat-ventre , sans faire le moindre mouvement , il regarde courir près de lui une partie de la meute des chiens qui , ayant perdu ses traces , le laisse respirer du moins quelques instans.

Les jeunes chevreuils se distinguent des vieux , par la tête et par les pieds : ce à quoi il faut faire attention , c'est de remar-

quer si les *meules* sont près du *têt* ; si la pierrure en est grosse, les gouttières creuses, et les perlures détachées : on doit aussi considérer la grosseur du marain, et la quantité d'andouillers qui y sont fixés : ces diverses marques indiquent d'abord un vieux chevreuil : quant aux jeunes, ils ont les *meules* hautes et éloignées du *têt* de deux doigts ; leurs pierrures sont petites et peu détachées, ils ont peu de gouttières, et seulement un ou deux andouillers.

Quand vous vous mettez à chasser le chevreuil, chassez toujours l'été, et ne lancez que les mâles ; vous les reconnaîtrez facilement des chevrettes, parce qu'ils ont plus de devant qu'elles ; le tour des pinces est plus rond, et le pied plus plein.

Dans la chasse avec une meute, comme le chevreuil fait beaucoup de tours dans les taillis, il faut aussitôt mettre le limier à sa poursuite, frapper sur les brisées, et donner le chevreuil aux chiens de la meu-

te, qu'on découple sur les voies pour le lancer. Une fois le découplement des chiens fait, on leur crie : *bellement, mes bellots, bellement* ; on les appelle ensuite par leurs noms, et on leur crie encore : *velci, allé, velci, allé*. Ce second cri est pour les forcer à donner dans la voie, et enfin si le chevreuil vient à s'élancer dans l'eau, vous suivrez la même marche que celle donnée dans la chasse du cerf.



CHASSE DU LIÈVRE.

Cet animal est si peureux que le seul bruit d'une feuille lui cause de l'épouvante; aussi la nature, pour lui donner en quelque sorte une sauve-garde qui l'avertisse de tous les périls qu'il peut courir, lui a accordé en revanche une ouïe extrêmement fine. En effet, combien d'ennemis, sans compter les hommes, sont prêts à

fondre sur lui ! les oiseaux de proie surtout, pendant le jour, épient tous ses mouvemens, et saisissent l'occasion favorable de le déchirer de leurs ongles et de leur becs meurtriers. Ainsi, très-prudent et même poltron, car le lièvre n'a aucune arme défensive, il dort les yeux ouverts, et consacre entièrement la nuit à ses voluptés, à ses délassemens, à sa nourriture et à ses plaisirs ; esclave pendant toute la journée, il recouvre alors sa liberté, respire et se repose des fatigues et des veilles que lui imposent sa faiblesse et sa timidité. Ces animaux engendrent en tout tems, et dès que la femelle a mis bas, elle reçoit le mâle pour produire de nouveau, ce qui, à cet égard, assure aux chasseurs, des plaisirs qui ne souffrent aucune interruption. — La durée de la vie du lièvre est de sept à huit ans. On serait porté à croire que le lièvre a encore plus d'instinct pour se sauver, que le chien n'en a pour le

poursuivre. Est-il vieux, et a-t-il été chassé plusieurs fois par les chiens cou-rans, c'est alors qu'il déploie toute sa finesse. Rarement il sort de son gîte, à moins qu'on ne le fasse lever. Aussitôt qu'il entend la voix des chiens, il cherche les terrains sablonneux et secs, afin d'en faire voler la poussière, et de faire perdre aux chiens l'odeur de ses émanations. Il em-porte aussi le plus de terre qu'il peut ses pieds, quand il a plu, afin que le flair du chien ne puisse retrouver la piste, l'empreinte de ses pieds n'existant plus. De même que le cerf, il fera partir de son gîte, à sa place, un jeune lièvre qu'il a battu; il se cachera parmi des vaches, dans un troupeau de moutons; ces derniers, poursuivis par les chiens qui le cherchent, venant à fuir, les traces du lièvre se trouvent confondues et méconnaissables. Il va, dans son effroi, jusqu'à monter sur le toit de quelque chaumière, et ainsi que le

chevreuil il fera un saut considérable de la place qu'il quitte à celle qu'il a atteinte, afin de ne laisser aucun vestige, aucune vapeur de ses corpuscules. Le lièvre est encore excellent nageur, dans ses ruses multipliées il ira jusqu'à traverser vingt fois de suite la même rivière ; cependant avec tous ces détours, qu'au bout de trois à quatre ans d'expérience le chasseur a bientôt connus, il finit toujours par tomber victime de l'adresse et de la patience de l'homme, dont le génie n'a point de bornes, tandis que l'instinct des animaux en a de très-étroites, qui sont toujours uniformes.

Le printemps est la saison la plus favorable à la chasse du lièvre ; dans l'hiver, il faut choisir des terrains secs, sablonneux, et vers midi, heure à laquelle le soleil les aura un peu échauffés de ses rayons ; mais il faut s'en abstenir dans un dégel ou des pluies abondantes, parce que

alors les chiens courent, s'exténuent presque toujours sans vous rien faire prendre. D'un autre côté, cet animal se tient en été dans les champs, en automne dans les vignes, et en hiver dans les buissons ; l'on peut, en ce tems, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans.

~~~~~

#### CHASSE DU LIÈVRE AUX CHIENS COURANS.

Du moment qu'on est parvenu à faire lever le lièvre de son gîte, les chasseurs doivent battre avec une petite baguette toutes les haies et buissons dans lesquels il a pu se blottir ; si vous avez des chiens jeunes, novices à la chasse, et de vieux chiens expérimentés, vous devez d'abord lancer ces derniers après le gibier, ils serviront alors de guides aux jeunes. Si vous avez à les rappeler, vous criez alors : *à moi, chiens, Tiébaut !*—Le cor seconde

cet appel par mots entrecoupés, et le premier du son grêle. Le soin d'un chasseur est encore d'empêcher qu'un chien trop ardent ne dépasse les autres, dans cette supposition, il crie, *derrière* ; le lièvre a-t-il cherché à faire prendre le change, c'est-à-dire à faire partir un autre lièvre à sa place, c'est-là le cas de donner du cor pour rassembler toute la meute, et relever *le défaut* ; ce qui consiste à faire reprendre à tous les chiens les voies du lièvre déjà poursuivi, sans se fatiguer et s'égarer sur les traces d'un autre. Évitez surtout d'entrer en chasse dans des terres boueuses ou trop sèches ; car le lièvre alors, comme je l'ai déjà dit, s'attache aux pieds de la terre grasse, ou fait voler exprès la poussière, afin de dérober les vapeurs de sa course et sa propre odeur à ses ennemis ; mais pour que vos chiens aient un flair plus prompt, plus subtil, et que le lièvre chassé sème davantage

d'émanations qui le trahissent, faites le courir le plus possible sur un terrain de gazons, parmi des herbages, des arbustes fleuris, où son passage se fera bien plus sentir des chiens dont le flair est alors abondamment fourni de beaucoup plus d'exhalaisons du lièvre.

S'il arrivait, par exemple, que le lièvre, comme on l'a vu souvent, se fût réfugié dans un trou de renard ou de blaireau, ce dont les chiens ne manqueront pas de vous avertir, coupez, dans ce cas, une branche d'églantier, faites-la entrer à rebours dans le trou du renard ou du blaireau, et agitez-là, les épines de cet arbrisseau s'embarrassent bientôt dans le poil de l'animal, s'y fixent, entrent même dans sa peau, et on parvient aisément à le sortir de sa retraite.

Une fois le lièvre forcé et pris, l'usage est d'en faire faire la curée aux chiens, comme cela se pratique pour le cerf, à

peu-près. On leur jette donc le corps , après avoir levé les cuisses et les épaules ; on leur donne du pain trempé dans le sang de l'animal , le tout en sonnant le grêle et le gros ton. Telle est la curée du lièvre.



### CHASSE DU LIÈVRE , AU FUSIL.

Peu de personnes ayant les moyens d'entretenir une meute , il faut recourir seul à son fusil : un chien *basset* alors vous en fait tout l'office. Habile à connaître les voies , à sentir toutes les émanations du lièvre , vous le laissez quêter devant vous , en observant soigneusement ses moindres mouvemens : sitôt que son œil , son regard , sa lenteur à marcher , vous avertit qu'il a senti quelque chose , vous vous disposez à ajuster , et vous faites feu aussitôt que l'animal s'élance pour se sauver. Il est d'ailleurs facile de reconnaître qu'un lièvre est gité , surtout quand il fait

froid , car son haleine trahit son immobilité : vous voyez sur la surface de l'endroit où il s'est blotti , une légère fumée qui provient de son haleine. Il arrivera quelquefois encore que le lièvre , qui voit à droite et à gauche plus qu'à un horizon droit , viendra à vous dans un sillon à l'extrémité duquel vous serez ; c'est alors de faire beaucoup de silence , et de bien ajuster à une bonne portée , sans se précipiter. L'animal s'approchera encore de vous de très-près , si vous êtes embusqué derrière un arbre ; il se lève sur ses pieds de derrière , interroge les lieux , surtout quand on fait des battues derrière lui avec de grandes baguettes ; il vous est alors très - facile de le tirer , presque à coup sûr. Quant au lièvre que vous apercevez au gîte , ne marchez jamais droit dessus , mais approchez-le en le tournant obliquement , et tout en marchant , vous pouvez le mettre en joue et le tirer. Cette chasse est la plus géné-

rale ; elle exige peu de frais , amuse l'esprit , exerce le corps , et plus flatteuse pour le chasseur que le procédé des pièges , des collets , des panneaux , elle lui laisse tout entier l'honneur de son adresse.



#### MANIÈRE DE CHASSER LE LIÈVRE A L'AFFÛT.

On appelle *affût* l'endroit où le chasseur ou le braconnier s'embusque pour guetter pendant le jour ou la nuit ; mais il faut être doué d'un vigoureux tempérament pour faire ce rude métier , et surtout partagé d'une forte dose de patience ; car le gibier n'est pas toujours aussi exact au rendez-vous qu'un amant auprès de sa maîtresse : il faut donc se résigner d'avance à souffrir le chaud , le froid , la neige ou la pluie , et pour être à l'abri des incursions des bêtes féroces , choisir un

arbre où il soit facile de grimper en cas de danger pressant. C'est sur la lisière d'un bois ou d'une forêt que l'affût est en général assez avantageux. Vous y allez après le soleil couché, vous y restez jusqu'à la nuit tombante, et le matin, au crépuscule du jour, ou l'hiver sur la neige, vous voyez folâtrer, accourir les *lièvres* et d'autres animaux qui s'échappent du bois pour aller chercher leur nourriture dans les champs. Le gibier qui n'est épouvanté par aucun objet, sautille, se joue sur la pelouse; ainsi le chasseur peut le laisser approcher sans craindre de manquer sa proie, et le mettre tranquillement en joue à belle portée, en ayant soin pourtant de faire un petit bruit avec la voix, pour que le gibier inquiet, venant à se fixer, à interroger les lieux de ses regards, il ait tout le tems de le tirer à son aise; c'est ce que les braconniers appellent *piper un lièvre*. l'affût n'est praticable que depuis

avril jusqu'en septembre. On peut de même aller à l'affût pour d'autres animaux, tels que le *renard*, le *sanglier*, le *lapin*, le *loup*; mais alors, comme il y a quelque péril, il faut se munir d'un couteau de chasse, d'un fusil à deux coups, et s'assurer surtout d'un bon refuge sur un arbre.



#### PROCÉDÉ-EMPLOYÉ POUR CHASSER LE LIÈVRE AU COLLET.

Cette ruse est bien ancienne, car Plutarque en attribue l'invention à Aristée, qui, dit-il, prenait le gibier à ce genre de piège; ainsi, transmise d'âge en âge, tous les gens de la campagne, surtout, la connaissent et s'en servent. Voici comment il faut s'y prendre: vous remarquez d'abord, en parcourant les haies, ce qu'on appelle les *passées*, c'est-à-dire les endroits où le lièvre en passant a laissé de son poil, et où

il est dans l'habitude de passer souvent. Quand vous en êtes bien sûr, vous prenez du blé vert ou du serpolet, afin de teindre en vert vos collets, dont la couleur se mêlant à celle des haies, ne donne plus de soupçons à l'animal : ces collets (*V. la PLANCHE VIII, n° 1<sup>er</sup>.*) sont ordinairement de fer ou de laiton, on bien de filet de cordes avec un nœud coulant. Placés à la hauteur des jambes du lièvre, il ne peut passer sans y mettre la tête, et se prend davantage à mesure qu'il se débat. L'artifice peut encore avoir lieu en plaçant le collet sur deux petits bâtons fourchus, en supposant toutefois que le passage n'est point à la hauteur qu'on désire.



#### MANIÈRE DE FAIRE LA CHASSE DU LAPIN.

La supériorité que le lapin a incontestablement sur le lièvre, c'est qu'il le sur-

passé en ruses, en finesse, en sagacité. D'abord, comme dit le plus élégant de nos poètes, M. Delille, il se creuse un savant labyrinthe ; et l'homme n'aurait su l'y atteindre, s'il ne s'était servi de la haine sanguinaire de son plus cruel ennemi, le *fu-ret*, qui sait le joindre dans ses plus tortueux détours. Ainsi, se dérochant aux regards de l'homme, il vit dans une habitation souterraine, sans craindre le renard, le loup vorace, ou l'oiseau de proie au bec meurtrier. Plus fécond encore que le lièvre, il produit, à l'âge de cinq à six mois ; fidèle comme la tourterelle, quand il s'est choisi une femelle il ne la quitte plus. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le lapin a pour le lièvre une très-forte antipathie, et que dans le tems même du rut, il se gardera bien de se mêler avec les *hases* ; par la même raison, les lièvres ne s'accouplent point avec les *lapines*.



## DIFFÉRENCE DES POILS.

Le lapin de garenne a le poil ordinairement gris, et plus épais que celui du clavier. Sa nourriture est de plantes aromatiques, telles que le thym, le serpolet, le genièvre.

La lapine a comme la hase deux matrices; en conséquence, elle peut mettre bas en deux tems : toutefois, ce cas est rare. La lapine, quand elle se sent près de mettre bas son fardeau, prépare un nouveau terrier qu'elle tapisse du duvet le plus fin de son poil qu'elle s'est arraché au ventre, afin d'y déposer mollement ses petits. Elle les allaite avec une tendresse extraordinaire pendant plus de six semaines; le mâle n'approche jamais de cette nouvelle demeure; ce n'est que lorsque les petits sortent du trou avec leur mère qu'il joint ses soins

paternels aux siens, lèche leurs yeux, donne un brun brillant à leur poil, et les habitue à manger des herbes. D'après l'opinion générale des chasseurs, il court avec une rapidité extrême, et bien plus vite que le lièvre. Le poursuit-on ? Il se terre. Sa marche est par petits sauts et par petits bonds : une de ses ruses est de fermer son terrier avec du sable.



#### CHASSE DU LAPIN AU FUSIL.

Le premier soin du chasseur dans ce cas est, dans un bois ou une garenne où il sait qu'il y a des lapins, de boucher d'abord les ouvertures de tous les terriers qu'il apercevra ; puis lui-même se plaçant sur un terrain favorable à ses desseins, il fait partir un chien basset, bien dressé, qui met d'abord le gibier aux abois. Le premier mouvement du lapin est de chercher son

terrier ; mais le trouvant bouché, il reste à la disposition du chasseur et sous son coup de fusil. Il peut donc avec un fusil à deux coups faire une chasse très-heureuse. Quant à la manière de tuer des lapins à l'affût, c'est le même procédé que celui que nous avons longuement expliqué pour le lièvre et autres animaux.

Une particularité que M. Desgraviers avance, c'est que si un lapin seulement blessé vient à pénétrer dans son terrier, il empoisonne tous les lapins qui sont avec lui. Cette chasse aurait donc un grand inconvénient.



#### NOUVELLES INSTRUCTIONS POUR LE LAPIN CHASSÉ AU FURET.

En France, en Espagne, en Allemagne, on chasse le lapin au furet, depuis un grand nombre d'années : ce petit ani-

mal est un quadrupède qui a la taille d'une bellette, et qui est l'ennemi né du lapin. On parvient à l'apprivoiser, à le dresser parfaitement : on lui lime les dents, afin qu'il fasse moins de mal au lapin dont il a la passion de sucer le sang à la nuque, et même jusqu'à l'ivresse ; ce qui arrive souvent : dans ce cas, tirez des coups de fusil pour le réveiller, creusez avec un pieu, découvrez le terrier jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvé. L'usage des chasseurs est de le porter dans un sac avec de la paille pour le coucher, et de lui attacher une petite sonnette au cou, afin de pouvoir l'entendre dans toutes ses démarches souterraines. Il est sans doute, au premier coup d'œil, affreux en philosophie, d'ajouter à son habileté à régner sur tous les animaux, la haine d'un ennemi tel que le furet, et Jean-Jacques n'a pas manqué de se récrier contre cette cruelle perfidie, mais il est convenu depuis long-

tems que la loi du plus fort est toujours la meilleure ; ainsi laissons-là les récriminations oiseuses.

A cette chasse, vous mettez avant tout, un basset en campagne qui, effrayant les lapins, les porte à se *terr*er de suite ; aussitôt après, vous attachez votre chien, vous fixez, avec des petits piquets, des bourses ou poches à chaque trou du terrier ; les lapins poursuivis par le furet, s'y précipitent, s'y pelottent, et vous en prendrez un grand nombre. On passe des momens fort agréables dans cette exercice, d'autant plus que le succès est prompt, et que votre proie succombe en peu d'instans, et sans vous causer la moindre fatigue.



#### CHASSE DU LAPIN, A L'ÉCREVISSE.

Le lecteur qui n'a aucune connaissance de la chasse, ne pourra s'empêcher de rire

★

au premier abord : *prendre un lapin avec une écrevisse ! dira-t-il : cela est vraiment comique !* — C'est pourtant l'exacte vérité ; et quand l'homme veut à toute force atteindre sa proie, il sait coaliser entre eux les élémens les plus contraires , les règnes les plus opposés de la nature. Voici la manière dont il faut s'y prendre : vous placerez d'abord des bourses tendues aux extrémités ainsi qu'aux diverses ouvertures du terrier ; puis vous introduisez , par une de ces ouvertures , l'écrevisse qui se glisse lentement , à reculons, au fond de la retraite du lapin , le pique et s'y attache avec tant de force et de ténacité, que l'animal craintif , toujours disposé à fuir au moindre événement , va se précipiter dans les bourses , où il tombe à votre entière discrétion.



CHASSE DU LAPIN, A L'APPEAU, AU COL-  
LET, A LA FUMÉE.

1°. *A l'appeau* : les Espagnols, dans la Vieille et la Neuve-Castille, sont très-partisans de cette chasse, qu'ils pratiquent avec beaucoup d'intelligence : d'abord disons comment se fait cet appeau. On prend un petit tuyau de paille que l'on arrange en forme de sifflet, ou bien une feuille de chiendent, de chêne vert, ou encore une pellicule d'ail qui se pose entre les lèvres, et qui en soufflant, et en pinçant les lèvres, produit un ton vif, aigu, parfaitement semblable à celui du lapin, lorsqu'il folâtre dans le bois. C'est ce qu'on peut appeler *piper* le lapin. Tel est le premier manège que doit suivre le chasseur ; ensuite, il s'engage dans une forêt où il suppose du gibier, par un tems gris et chargé

de nuages ; il faut qu'il choisisse pour ce genre de chasse , les mois de mars , avril , mai et juin , et depuis 10 heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi ; c'est une heure assez favorable : quand le chasseur se trouve au fort du bois , il tient caché le plus possible son fusil sous le bras , puis , s'arrêtant de tems en tems , il se met à piper , en se couchant lui-même de son mieux derrière le tronc d'un arbre , de manière à n'être nullement aperçu , et cependant à pouvoir observer tout ce qui se passe autour de lui. La place d'un terrain un peu large , telles que celle où plusieurs routes viennent se croiser dans le bois , est naturellement plus avantageuse qu'aucune autre , attendu que sur ce théâtre on peut découvrir à plusieurs horizons. Il faut que le premier coup d'appeau se prolonge au moins pendant deux minutes , puis faire silence si le gibier approche : s'il ne vient rien , après une pause , on recom-

menge à piper , jusqu'à ce qu'il paraisse des *lapins* qu'on puisse mettre en joue.

Cette chasse procure beaucoup d'agrément , attendu que la ruse qu'on emploie a l'air d'un enchantement, de quelque puissance magique , qui fait accourir vers vous comme par un charme irrésistible , lapins , lapreaux , mâles et femelles , et même les petits qui viennent en gambadant au son de votre instrument enchanteur.

2°. *Au collet*. C'est à peu-près le même procédé que pour le lièvre , procédé que nous avons déjà expliqué. Le collet pour le *lapin*, se fait de fil-de-fer ou de laiton, avec un nœud coulant ; on aura soin de le frotter avec du genêt ou du serpolet ; puis on le tendra à l'entour des haies et des fortes charmillles.

3°. Et enfin , à *la fumée*. A défaut de furet , genre de chasse que tout le monde n'est pas en état de pratiquer , vous vous procurerez du soufre et de la poudre d'or-

pin que vous brûlerez dans du parchemin ou du drap , et que vous placerez ensuite à l'entour du trou du lapin , de manière surtout à ce que le coup de vent fasse plonger la fumée dans le trou du terrier : l'animal effrayé , suffoqué , se précipite aussitôt à l'autre extrémité de son terrier ; mais comme vous devez avoir eu soin , avant tout , d'y fixer des bourses ou poches ; il s'y trouve pris et roulé par la violence de sa course , et vous n'avez vraiment qu'à vous baisser pour saisir votre proie.



### NOUVELLES NOTIONS SUR LA CHASSE DU SANGLIER.

N'ayant donné que des instructions très-concises, très-rapides sur ce terrible quadrupède et la manière de le chasser , nous allons y revenir comme nous venons de le faire pour d'autres espèces de gibier.

Quoique l'on dise généralement que le sanglier n'est que le cochon *sauvage*, il en diffère cependant beaucoup par ses goûts moins immondes; car loin d'être *carnivore* ou plutôt *omnivore* comme le cochon, il ne vit que de grains, de glands, de fruits, et de racines surtout, qu'il déterre avec son boutoir et ses défenses; sa hure étant longue, il fouille avec infiniment de force et de promptitude. Solitaire du fond silencieux des vastes forêts, il a toute la rudesse, toute l'âpreté que doit naturellement lui imprimer cette vie sauvage. Le sanglier aime la solitude, et ce n'est que pour sa sûreté qu'il se réunit à d'autres, afin de se défendre des loups; mais passé deux ans, âge auquel il est déjà *ragot*, ses forces alors lui suffisent: les femelles, en cas de pareille attaque, placent leurs marcassins au centre, et formant tous le ceintre autour, ils repoussent avec succès leurs ennemis.

Depuis le premier jusqu'au dernier degré de l'échelle des êtres, l'animal, au tems de ses amours, est jaloux de conquérir et de posséder seul sa femelle ; aussi le sanglier, à l'époque de son *rut* qui dure trente jours, et qui est en décembre, devient-il furieux, terrible, si quelqu'autre sanglier cherche à lui ravir sa laye. Il s'enfonce alors dans l'épaisseur des forêts ; car, en général, la nature, au moment du grand œuvre de la génération, qui est communément pour tous les animaux, le printems, cherche le mystère et l'abri d'une voûte épaisse de feuillage.

Le sanglier vit jusqu'à trente ans. A trois ans, on le nomme *tiercan* ; à quatre, il prend le nom de *quartan* ; c'est alors que les chasseurs instruits prétendent qu'il est extrêmement à craindre ; à six ans, *grand sanglier* : le sanglier *miré* est celui dont les défenses cessent d'être dangereuses.

Le *tiercan* a la sole moins pleine, les côtés de la trace plus tranchans, et les pinces moins grosses. Le second a ses gardes plus larges, plus usées et plus près du talon; les allures en sont plus longues, et le pied de derrière demeure plus éloigné que celui de devant. Le sanglier *miré* a les gardes plus larges, plus grosses et plus usées que les autres, elles approchent aussi davantage du talon, et sont plus bas jointées; il marche encore les pieds plus serrés.

Il y a deux manières de chasser le sanglier : la première en lui déclarant une guerre franche et ouverte, en plein jour; la seconde par surprise et au clair de lune, en investissant le fort ou les broussailles où il s'est réfugié. Il faut pour cette chasse se réunir prudemment en un certain nombre, être bien armé, avoir ses fusils chargés à balle et à deux coups, ne pas s'éloigner les uns des autres, car le sanglier

seulement blessé, court sur le chasseur ; il faut aussi n'employer que de vigoureux mâtins , les chiens courans ne suffiraient pas : ayez soin encore de ne vous attaquer qu'à un vieux sanglier ; un jeune vous donnerait trop de tablature, par la raison qu'aux premières poursuites il court d'abord très-loin sans s'arrêter, au lieu qu'un vieux sanglier s'effraie bien moins, ne s'éloigne que très-peu, tient tête aux chiens en s'acculant à un chêne. L'hiver est favorable à cet exercice, attendu que sur la neige on peut suivre l'animal à la piste : l'usage, quand le sanglier est expirant, est de lui couper les *suites*, c'est-à-dire les testicules; autrement leur odeur est si forte que dans peu d'heures tout le corps de l'animal se trouverait infecté.

Dans la Prusse, dans l'Autriche, dans le pays de Cologne et de Juliers, on fait un genre de chasse, dit *aux toiles*, qui consiste à circonvenir un vaste terrain de

toiles, de tentes, de rêts, et d'y enfermer du gibier de toute espèce ; on en prend alors une quantité immense .



### NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE LOUP.

Ajoutons quelques instructions utiles sur cette bête fauve.

Cet animal farouche, le tyran sanguinaire des campagnes, et dont la rage semblable à celle du tigre, verse le sang pour le plaisir seul de le répandre, et non pour rassasier son appétit vorace.

Le loup n'a guère que deux pieds de long, depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, et sa hauteur est à peu près égale à sa longueur ; ses yeux sont comme verts, et lancent des étincelles dans l'ombre ; son regard est sinistre, menaçant et louche ; sa gueule, secondant sa cruauté, est d'une grandeur énorme ; mais son cou

est extrêmement court, de manière que pour regarder ce qui se passe sur sa gauche ou sur sa droite, il se tourne difficilement tout d'une pièce ; ce qui a fait dire vulgairement qu'il avait les côtes en long. Le loup n'a point de véritable courage, mais de la férocité ; il fuit devant un ennemi audacieux : pendant le jour, il vient attaquer sa proie, et a la force d'emporter un mouton dans sa gueule, sous les yeux même de l'homme. Il ressemble entièrement au chien, si ce n'est que son poil est fauve, hérissé, et surtout qu'il a un caractère dévastateur. Une antipathie singulière existe entre le loup, le chien et le cheval ; mettez un jeune louveteau dans une écurie de vingt chevaux, aussitôt tous hérissent leur crinière, dressent l'oreille, hennissent d'inquiétude et de haine, et ont de suite senti l'odeur de l'ennemi commun. Le chien fera de même : la seule odeur du loup cause sur lui les mêmes effets.

L'opinion vulgaire et le proverbe disent que « *les loups ne se mangent pas entre eux.* » Le proverbe a fait une erreur à cet égard : les loups , quand ils sont affamés , et qu'ils ne trouvent ni gibier, ni moutons, ni cadavres , ni volailles , se dévorent entre eux. Ayant l'odorat très-fin , ils suivent les armées, s'approchent, pendant la nuit, des champs de bataille, et font une curée épouvantable de chair humaine. En Espagne , où nos dernières guerres ont jonché la terre de tant de glorieuses victimes , les loups , luttant de carnage avec les corbeaux , assouvissaient facilement leur voracité. Dans les Alpes, dans les Pyrénées , ils vont quelquefois , pendant l'hiver , par bandes de trois cents , attaquent le voyageur isolé , le dévorent lui et son cheval , et vont ensuite faire retentir les monts de leurs hurlémens affreux. Sa peau seule est bonne ; on en fait des fourrures.



### DE LA MULTIPLICATION DU LOUP.

Le tems de la gestation dure environ trois mois et demi, et l'on trouve des *louveteaux* nouveaux-nés depuis avril jusqu'à la fin de juillet. Mâles et femelles engendrent dès l'âge de deux ans : le loup vit près de vingt ans. Son odorat est si subtil, qu'à une lieue de distance il sentira les émanations cadavéreuses d'un champ de bataille. C'est dans les trois derniers mois de l'année qu'il faut aller à la chasse du loup, et le quêter d'abord avec de bons limiers, puis le poursuivre avec de vigoureux lévriers. Leur séjour ordinaire alors est dans les grandes forêts.



### CHASSE DU LOUP AU FUSIL.

A bien considérer cette manière de chasser le loup, elle est plutôt une ruse,

une surprise, telles que celles dont on se sert à l'affût, qu'une chasse ouverte. D'abord, vous prenez un chat, vous le tuez, vous l'écorchez, vous le faites rôtir dans un four, vous le frottez de miel, puis vous le traînez dans les lieux où vous supposez qu'il y a des loups, et vous vous cachez à l'affût dans un endroit favorable ; l'odeur ne manque pas de les attirer, et vous les tirez de votre retraite.



#### DE LA CHASSE DU LOUP AU CHIEN COURANT ET AU LÉVRIER.

Commencez par habituer ces chiens à attaquer les *louveteaux* qu'on va chercher dans leur enceinte, et faites-y entrer quelques vieux chiens pour les encourager : le printemps ou l'été sont les saisons les plus avantageuses ; en août, par exemple, les louves mettent bas, et sont conséquem-

ment moins vigoureuses , plus faciles à fatiguer. — On a parlé de la *fosse aux loups* : donnons-en ici l'explication. Elle doit être de quatorze à quinze pieds de profondeur , et six d'ouverture , sur laquelle vous placez une petite poutre , fortement fixée , entourée au niveau de la terre , avec deux piquets qui en traversent l'extrémité , pour soutenir un plateau de sept pouces de diamètre , qui fait bascule , et sur lequel on met de la paille et un *canard* arrêté à la pate par un œillet de fer. Dans l'épaisseur du plateau on devra pratiquer des trous à un pouce de distance , dans lesquels on insère des baguettes de bois , le tout recouvert de paille. Ce piège se tend en hiver. — Dans notre CHAPITRE consacré aux ruses des braconniers , nous donnons encore le détail de nouveaux ap-  
pâts pour prendre le loup.

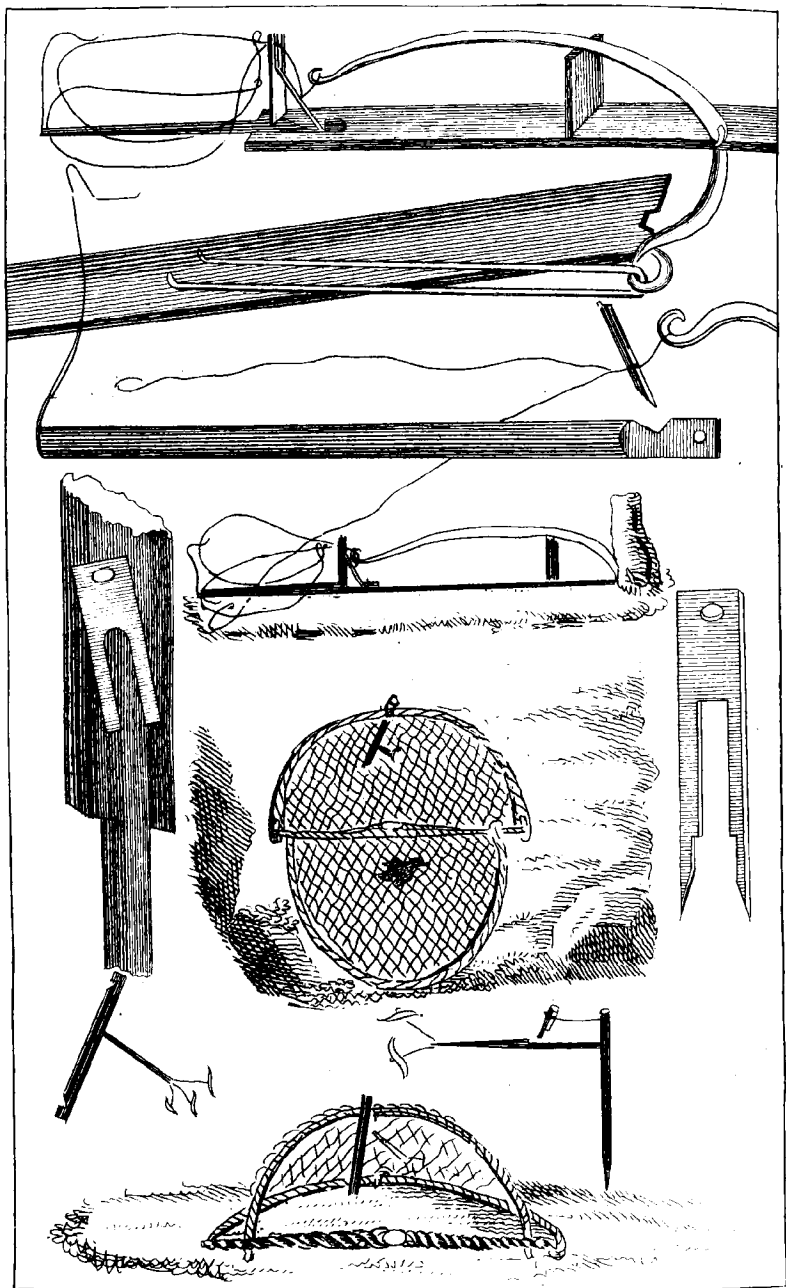


## DE LA LOUTRE.

La loutre est un quadrupède amphibie , de la taille du blaireau. On l'appelle vulgairement *le loup des rivières* ; cet animal est pêcheur , et fait une grande destruction de poisson. On l'apprivoise , on le dresse comme un chien de chasse , au point de l'habituer à aller à la pêche pour son maître , et à rapporter à la maison le poisson qu'il a pu prendre. La peau de la loutre est en outre très-estimée en chapellerie ; on en fait aussi des manchons. Elle a l'habitude de se loger sous les excavations que forment les racines des saules ; car elle craint sans cesse les embûches qu'on peut lui tendre , et est très-vigilante à s'en garantir. Pour la chasser , il faut des bassets qui nagent bien. Vous allez d'abord *guetter* autour des étangs ou rivières où vous présumez qu'il y en a , mais en ayant soin de

d'en remonter le cours , et vous battez les lieux où vous pensez que la loutre a pu se gîter. Quand on est plusieurs chasseurs ensemble , et qu'on se divise sur plusieurs points à-la-fois , la chasse n'en est que plus fructueuse et que plus amusante.





### DIFFERENS PIEGES.

---

---

CHAPITRE IV.

*Destiné à donner le détail de toutes les RUSES, EMBÛCHES, PIÈGES, STRATAGÈMES, EMBUSCADES, DROGUES PRÉPARÉES, qu'employaient autrefois, et qu'emploient encore à présent LES BRACONNIERS, qui se tiennent à l'affût dans leurs chasses nocturnes.*

—

**L**E lièvre est généralement le gibier qui excite le plus l'avidité du chasseur ou du braconnier ; mais cet animal a un instinct prodigieux pour sa conservation, et il déploie une adresse admirable, soit quand il est poursuivi par les *chiens courans*, soit quand il entend la *voix des chiens* ; il se précipite alors dans les guérêts pour faire perdre sa voie à ses ennemis. Le premier mou-

vement du *lièvre* chassé est de s'élancer vers le sommet des montagnes. Cependant, on peut l'approcher de très-près, en marchant droit à lui, quand vous vous trouverez lui faire face tout-à-fait : il ne voit pas dans la ligne horizontale : c'est ce qui fait que plus d'un, trotillant dans un sillon, est venu souvent se présenter à deux pas du fusil du chasseur. En été, vous le trouverez dans les champs; en automne, dans les vignes; en hiver, dans les buissons. Les mois de décembre et janvier étant l'époque à laquelle les lièvres sont en chaleur, ils n'ont pas de gîte réglé dans ce tems; mais la meilleure époque pour la chasse du *lièvre*, est le mois de septembre. Le chien courant, à poil blanc, est excellent pour cette chasse. Nous y reviendrons. Parlons des ruses des braconniers, qui font notre texte.

Quand le braconnier se met en embuscade, on appelle *affût* le lieu qu'il a choisi,

soit sur la lisière d'un bouquet de bois, soit dans un taillis de haute futaie, pour attendre le gibier et le tuer, quand il vient à paraître, en marchant gaîment et avec confiance. Si le chasseur doit être robuste, vif et vigoureux, le braconnier, à son tour, doit avoir au suprême degré la vertu de la patience; car il lui faut quelquefois attendre pendant des heures entières, et par le froid le plus rigoureux, le lièvre ou le sanglier qu'il chasse. Ainsi, aux premières qualités il doit joindre celle-ci : souffrir toutes les rigueurs des saisons, et ne pas bouger de sa retraite. Le plus sûr moyen qu'emploiera un braconnier à l'affût pour attirer le lièvre, ce sera de prendre les parties de la génération d'une hase en chaleur, de les mettre tremper dans de l'huile d'aspic, et de bien en imbiber pendant quarante-huit heures la semelle de ses souliers. Il n'est pas douteux, conséquemment, qu'en se servant de la même amorce pour

tout autre animal, on obtiendra le même résultat ; car, l'attrait des sens dans tous les animaux est d'un effet infailible.

C'est vraiment un spectacle délicieux pour un braconnier ou un chasseur à l'affût, qui, ayant passé une partie de la nuit dans une forêt, sur le bord d'un bois, voit poindre les premiers rayons de l'aurore, et jouit par gradation du réveil de toute la nature ! C'est au crépuscule du jour, que les animaux, sortant de leurs gîtes, vont déjà chercher leur pâture. Le lapin, le levreau, gambillent, se jouent sur le feuillage tombé, sur l'herbe, broutent le thym, et déploient toute leur gaité dans la belle saison. Ils ne se doutent pas qu'un plomb meurtrier est caché derrière un arbre. Que le chasseur alors fasse un léger appel avec la langue, le gibier, surtout le lièvre, se dresse sur ses pattes pour interroger les lieux du bruit qu'il a entendu ; et ce moment est favorable pour là-

cher le coup de fusil. Cependant, comme il y a beaucoup de danger dans cette chasse, à cause des loups, des liènes et des sangliers, il est bon de se munir d'une échelle de cordes, afin de pouvoir, en cas d'événement, grimper sur un arbre. — L'affût est excellent depuis avril jusqu'en septembre. Au surplus, en ayant soin de se munir de balles de calibre, vous pourrez pareillement chasser la grosse bête à l'affût; mais ajustez bien le sanglier ou le loup, et ayez toujours un second coup à tirer; car le loup, surtout, se jettera sur vous avec fureur, si vous n'avez fait que le blesser.

Le lièvre se prend aussi *au collet*.

Une autre ruse du braconnier est de prendre, pendant la nuit, des oiseaux avec une *lanterne sourde et un truble* (1). Personne n'ignore que la lanterne sourde mas-

---

(1) Petit filet adapté à un manche fort court.

que entièrement la lumière qu'elle contient, et, qu'en la démasquant tant soit peu, on obtient un rayon faible ou fort, que l'on dirige à volonté sur le point qu'on est intéressé à éclairer. On conçoit que le braconnier ne fait cette sorte de chasse que pendant la nuit. Il y prendra grand nombre d'oiseaux avec la truble, tels que merles, grives, cailles, perdreaux. Aussitôt que le rayon de lumière de sa lanterne lui a fait découvrir quelque oiseau endormi, à une distance convenable, il abaisse vivement son filet et en enveloppe l'oiseau qui, pris soudain, fait d'inutiles efforts pour fuir. C'est dans les charmilles, les bouquets de bois, les bosquets bien touffus, qui, par leur position, n'essuyent pas le coup du vent, qu'on trouve le plus d'oiseaux : pour la perdrix, c'est dans les terres et par un tems sombre, que vous en trouverez le plus.

## AUTRE RUSE DU BRACONNIER.

Pour faire la chasse du lapin , dite à *la fumée* , il prend du soufre et de la poudre d'orpin qu'il brûle dans du parchemin ou du drap , précisément à l'entrée du trou du lapin , en disposant le tout de manière à ce que le vent fasse entrer la fumée qui s'évapore dans le terrier ; aux autres issues le braconnier a eu soin de placer des poches ou petits filets fixés avec des piquets , et l'animal venant à sentir l'odeur du soufre se met à fuir vivement , et se prend lui-même.

Cette ruse nous rappelle le moyen très-ingénieux des Caraïbes , des Iroquois , en Amérique , pour prendre les perroquets. Pendant la nuit , ils font un grand feu de bois de palmier au pied de l'arbre où est perché l'oiseau parleur , qui se sentant enivré dans son sommeil , par une épaisse vapeur , tombe à terre , en proie

à une espèce de vertige. Les sauvages s'en saisissent , le font un peu jeûner , pour l'apprivoiser , et finissent par le rendre si familier , qu'ils le portent perché sur leur poing. Nous profiterons de cet à propos pour parler de la chasse de l'*oiseau de Paradis* , grand objet de luxe en Europe , et qui depuis plus de trente ans , couronne le front de la beauté , et ajoute à ses attraits par l'éclat et la finesse du plumage. Il se fait de l'*oiseau de Paradis* un commerce considérable , en Afrique et en Amérique. S'il n'est qu'une parure à Londres , à Paris , il devient diadème dans certains climats africains , pour plusieurs rois de ces pays. Quelques voyageurs célèbres prétendent que ce superbe oiseau , à l'exemple des dieux , ne vit que de l'air ; d'autres disent qu'il se borne à respirer le nectar qui s'exhale du calice des fleurs : ces deux assertions nous paraissent fabuleuses , quoique gracieuses au premier aspect. Le fait

est qu'il prend beaucoup d'insectes dont il compose sa principale nourriture.



MOYEN TRÈS - AISÉ, EMPLOYÉ PAR LES  
BRACONNIERS ET LES GENS DE LA  
CAMPAGNE POUR ATTIRER LES LOUPS.

Cette méthode est simple : prenez de la graisse d'âne, gros comme deux œufs, et autant de terre d'argile ; faites cuire le tout ensemble, jusqu'à ce que cela soit bien roux, et mettez - le dans une poche de linge ; vous attacherez ensuite une *louve* privée ou sauvage, au milieu d'un bois, en suspendant la poche à six pieds au-dessus d'elle ; la *louve* se voyant seule ne cesse de regarder l'appât et de hurler toute la nuit ; les *louis* qui sont aux environs y accourent avec une si grande rapidité, qu'ils se précipitent dans les pièges dont on a eu soin d'entourer l'animal ; alors vous en faites une grande capture.

### AUTRE MANIÈRE DE PRENDRE LES LOUPS A L'HAMEÇON.

Faites faire exprès des hameçons assez forts et très-aigus ; attachez-les chacun à une corde de la grosseur d'un doigt ; accrochez un morceau de chair gâtée, corrompue, à vos hameçons, pendez-les ensuite à un arbre, de manière que le loup puisse y atteindre en se levant un peu, et happer l'appât. En multipliant les hameçons on pourrait en prendre plusieurs en même temps ; et tirer les loups de ses fenêtres, étant dans une maison de campagne.

### CHASSE DU LOUP, AU FUSIL.

Si c'est en tems de neige, prenez le ventricule d'un bouc, attachez-y une corde et le traînez depuis la tanière du loup jusqu'à un arbre qui sera auprès de votre maison, suspendez cette charogne

contre l'arbre, en sorte que le loup y puisse atteindre, et attachez-y une autre corde qui réponde à une fenêtre de votre maison et à une des sonnettes que vous aurez disposées pour vous avertir au moindre mouvement que le loup fera pour dévorer sa proie ; aussitôt que vous entendrez le son de la sonnette, vous prendrez votre fusil, et vous ajusterez le coup sûrement, que le loup ne pourra vous échapper.

#### NOUVELLES RUSES DU BRACONNIER.

On donne encore le secret suivant pour attirer les loups dans un endroit d'où l'on puisse les tuer sans péril à coups de fusil. Faites fondre une livre de vieux-oing, avec une demi-livre de galbanum ; ajoutez-y encore une livre de hannetons pilés, et faites cuire le tout à petit feu durant quatre ou cinq heures : vous passerez ensuite cette mixtion dans un linge neuf, et le

presserez jusqu'à ce qu'il ne demeure dans le linge que les ailes et les pattes des hampetons : vous mettrez votre composition dans une bouteille de terre, et vous la laisserez vieillir pour en augmenter la bonté. Quand vous voudrez vous en servir, vous en frotterez la semelle de vos souliers, et vous vous promènerez dans le bois en revenant sans cesse au lieu de votre affût ; les loups qui passeront sur votre piste, ne manqueront pas de la suivre jusqu'à l'affût, et alors vous les tirerez sans aucun péril.

Les braconniers ont encore un stratagème pour attirer les loups et les renards : ils prennent un corbeau, un oiseau de proie, une volaille morte de maladie, ou un derrière de renard ; ils le présentent à un feu clair, et le graissent ensuite avec un peu de cet appât ; au défaut, on peut prendre des vidanges de volaille ou de lièvre, également préparées ; mais il faut alors les mettre dans un sac de crin à claire-voie,

aussi graissé avec cette même composition. Pour assurer le succès, un garde ou autre se munit de petits morceaux de pain, de la grosseur d'un œuf de pigeon, garnis de la croûte de dessous, et qu'on a fait frire dans la graisse en question, dont il enduit la semelle de ses souliers. Il attachera avec un fil de crin l'appât à une longue gaule, et il le traînera à terre et de côté, pour que l'odeur de ses traces n'inquiète pas les animaux qu'il cherchera à attirer; il ira sur le bord du bois et autres lieux que les loups fréquentent le plus, observant de semer à longues distances, ces petits morceaux de pain qui répandent une odeur forte qui plaît beaucoup aux renards.

Nous terminerons cet article par dire un mot sur la terrible CHASSE DU LION au Mogol, grand empire de l'Asie, et qui est une chasse exclusivement royale. L'empereur seul a droit de la faire et de tuer avec

sa javeline le lion qu'on amène à ses pieds. Toutes les provinces de l'empire concourent à cette grande chasse annuelle , et la mort du roi des animaux est inscrite avec un grand appareil dans les annales de l'empire. Les Mogols , les Siamois , les Persans , et en général tous les peuples de l'Asie emploient divers moyens pour vaincre le lion. Au Mogol, on place, par exemple, pendant la nuit , près de sa caverne , un âne auquel on a fait avaler de l'opium ; au petit jour, le lion venant à sortir de son repaire, et remplir la forêt de ses rugissements , aperçoit soudain le pauvre animal, vengé par la fameuse satire de Boileau ; il est dévoré , mais ce carnage enivre le lion d'un sommeil léthargique ; alors les chasseurs le lient , l'enchaînent , et ont l'honneur de le présenter vivant à l'empereur.

---

CHAPITRE V.FRAGMENS DU THÉÂTRE DE LA CHASSE EN  
ASIE.

*Nota.* Ainsi que nous l'avons dit dans notre *Introduction* et dans notre *Prospectus*, notre vif désir étant de répandre dans cet ouvrage autant d'instructions sur la chasse que d'agrémens, en les puisant dans les œuvres des célèbres voyageurs, tels que Forster, De Laporte, Bougainville et autres, sans toutefois nous écarter en aucune manière de notre sujet, nous croyons pouvoir placer ici ces *fragmens* de la chasse en Asie.



## CHASSE DU LION ET DU TIGRE.

SORTANT de l'Europe et du cadre étroit de nos chasses vulgaires, pour rompre la monotonie et le ton quelquefois mesquin, en comparaison de la chasse des animaux terribles des autres parties du monde, nous nous permettrons une digression sur la chasse du lion, et du tigre. De même

que par la vivacité de l'intérêt que nous a inspiré l'histoire du *chameau*, nous l'avons analysée, quoiqu'entièrement étrangère à notre texte. Nous pensons, d'ailleurs, que nos lecteurs nous sauront gré de cet à-parté intéressant, d'autant plus que nous en avons puisé les faits dans le célèbre naturaliste *Sonnini*. D'un autre côté, une semblable chasse est une espèce de cours de géographie qui instruit sur les mœurs des nations.

« Le lion de Barca ravage la Nubie. . . »

Le lion, le roi des animaux, n'est jamais plus fort, plus puissant, plus terrible que dans les contrées brûlantes de l'Afrique. On peut bien s'imaginer qu'il ressent toutes les passions au plus haut degré d'ardeur ; la femelle défend ses petits avec une intrépidité sans exemple ; et pour l'emporter sur ses rivaux, le lion se livre à des combats furieux, jusqu'à ce qu'il demeure paisible

possesseur de la femelle. Cependant, il est reconnaissant, noble, généreux; et quoique plein du sentiment de sa force, il n'en abuse jamais comme le tigre, et chasse seulement pour vivre, et respecte l'homme auquel il obéit. On assure que le *lynx*, quadrupède fort agile, et dont l'œil est très-pénétrant, lui sert d'éclaireur dans ses expéditions. Le rugissement du lion est si fort, que quand il se fait entendre, par échos, la nuit, dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre. Certains voyageurs assurent qu'il dort les yeux ouverts. Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse à coups de fusil, avec les chiens de grande taille. Le Hottentot même l'attaque corps à corps, et le tue à coups de javeline. Il faut cependant que les chevaux et les chiens soient aguerris à cette chasse; car, la seule odeur du lion les fait frémir. — On le fait aussi tomber dans un piège, à l'appât d'un ani-

mal vivant. Alors, pris, il devient souple, humble et docile.

De quelque manière que l'on attaque les tigres, il y a toujours beaucoup de danger pour les hommes et pour les animaux que l'on y emploie. Afin de donner une idée de l'importance que l'on attache, dans l'Inde, à la destruction des tigres, je vais décrire, d'après *Sonnini*, une de ces grandes chasses qui ont souvent lieu près *Chinsura*.

La veille de la chasse, on envoie toutes les tentes nécessaires pour former un camp près d'un canton couvert d'épais roseaux. Au point du jour, les Indiens, montés sur des éléphants, et armés de flèches et de mousquets, vont reconnaître les gîtes des tigres. Ces gîtes affreux sont faciles à distinguer par les crânes humains, les ossements d'animaux, encore teints de sang, qui sont aux approches. Quelquefois sept à huit tigres royaux, de la plus grande taille,

poursuivis par les chasseurs, s'élancent de leur séjour de carnage : ces derniers ont soin de former le croissant, en plaçant au centre les éléphants sur lesquels d'autres chasseurs de réserve sont montés, étant parcelllement munis d'armes à feu. L'un approche avec précaution du gîte du premier tigre : alors, l'animal pousse des rugissemens épouvantables ; le combat s'engage et devient des plus dangereux ; nombre de chasseurs périssent dans cette terrible lutte ; l'éléphant même recule. Cependant, on finit par en tuer quelques-uns, et leur peau bigarrée devient le glorieux trophée des vainqueurs. De tous les animaux, le tigre est le plus féroce, et celui qu'on n'est jamais parvenu à apprivoiser. Cependant, qui croirait que des hommes ont pu lui ressembler ?..... et qu'on a vu paraître, à diverses époques, des monstres à figure humaine, également redoutables par leur fureur et leur férocité, et dont

l'histoire , de même que celle du tigre , ne peut s'écrire qu'avec dégoût , qu'avec effroi , et par une plume trempée dans le sang !!!

Le peuple de l'Inde est persuadé que la graisse du tigre est une panacée universelle ; que sa langue séchée et mise en poudre est un spécifique souverain dans les maux de nerfs. A *Sumatra* , où les tigres dévorent beaucoup de singes , dont les forêts sont remplies , l'opinion commune est qu'ils les attirent par une espèce de charme semblable à celui que l'on suppose aux serpents pour attirer les oiseaux.



### SUR LA CHASSE DE L'ÉLÉPHANT.

L'admirable Eléphant , dont le colosse énorme  
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme ,  
Que , pour son rare instinct dans un corps si grossier ,  
Presque pour ses vertus , adore un peuple entier ;  
L'Eléphant , en un mot , qui sait si bien connaître  
L'injure , le bienfait , ses tyrans et son maître.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni féroce ni sanguinaire : nous ne parlerons pas de son instinct prodigieux, ce point n'entre point dans notre article ; nous dirons seulement que les Indiens prévenus de la *métempsychose* ou transmigration des âmes, sont encore persuadés aujourd'hui qu'un corps aussi majestueux que celui de l'éléphant, ne peut être animé que par l'âme d'un grand homme ou d'un roi. On respecte à Siam, à Laos, à Pégou, en Asie, les éléphants *blancs*, symbole de pureté, comme les mânes vivans des empereurs de l'Inde. Ils ont chacun un palais, des mandarins pour le servir, et ne mangent que dans de la vaisselle d'or. Pour donner une idée de l'intelligence prodigieuse de ce monstrueux animal, qui, dit-on, vit deux siècles, nous affirmerons sur l'autorité de M. de Buffon, que quand les chasseurs en poursuivent une troupe, ils arrachent l'herbe qu'ils ont foulée de leurs

pas, et se la passent de trompe en trompe, afin d'être mieux informés du passage et de la marche de l'ennemi. Les seuls moyens qui réussissent aux nègres pour arrêter leur irruption, et qui puissent les effrayer, sont les feux d'artifice.

La grande chasse se fait de la manière suivante :

Le roi de *Siam* envoie un grand nombre de femelles dans les bois, et quand il a été averti qu'elles ont attiré des éléphants sauvages, il ordonne à quarante mille hommes, au moins, de former une vaste enceinte, puis d'allumer de grands feux. D'heure en heure, l'enceinte se resserre, soutenue par du canon, pour retenir les éléphants qui tentent souvent de forcer le passage; puis enfin on les force d'entrer dans une clôture fortement palissadée, que l'on ferme sur eux. Les éléphants privés deviennent les gardiens et les conducteurs des éléphants sauvages ( d'ailleurs te-

nus par des nœuds coulans passés aux pieds et à la trompe), et les mènent à coups de trompe. Les sauvages leur tendent encore des embûches, comme d'ouvrir un large fossé couvert de branches et de feuillages : le poids énorme de l'éléphant brise ce pont fragile, il tombe, et les chasseurs finissent par le tuer à coups de flèches.



---

## CHAPITRE VI

### CONSACRÉ ENTIÈREMENT AUX CHIENS DE CHASSE.



. . . . . Aimable autant qu'utile,  
Superbe et caressant, courageux, mais docile,  
Gardant du bien seul le doux ressentiment,  
Il vient lécher ma main après le châtement.  
Souvent il me regarde : humide de tendresse  
Son œil affectueux implore une caresse.  
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;  
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;  
Je m'éloigne, quels pleurs ! Je reviens, quelle joie !  
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie. . .

DELILLE.

**L**A grandeur de la taille, l'élégance de la  
forme, la force du corps, la liberté des  
mouvemens, toutes les qualités extérieu-  
res ne sont pas ce qu'il y a de plus noble  
dans un être animé ; et comme nous pré-

férons dans l'homme l'esprit à la figure , le courage à la force , le sentiment à la beauté , nous jugeons aussi que les qualités extérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal ; c'est par elle qu'il diffère de l'automate , qu'il s'élève au-dessus du végétal , et s'approche de nous ; c'est le sentiment qui ennoblit son être , qui le régit , qui le vivifie , qui commande aux organes , rend les membres actifs , fait naître le désir , et donne à la matière le mouvement progressif , la volonté , la vie.

Le chien a , par excellence , toutes les qualités qui peuvent lui attirer les regards de l'homme.

L'Angleterre , la France , l'Allemagne , etc. paraissent avoir produit le *chien courant* , le *braque* , le *basset*. Vient ensuite le *lévrier* pour la chasse à la course du lièvre. Le meilleur moyen de bien dresser des chiens de chasse , est de les châtier et de les caresser à propos. La brutalité , l'in-

justice rebutent le chien. Il a le sentiment de ses devoirs, n'employez donc le fouet que le moins possible. N'ayez pas surtout la barbarie, comme certains chasseurs sans conscience, de tirer un lièvre sur le dos du chien, mettant à la loterie la vie du plus estimable des animaux. C'est une cruauté dont on ne saurait trop blâmer les auteurs. Quel excès de honte et de méchanceté, de sacrifier ainsi dans un coup chanceux le compagnon fidèle de vos plaisirs et de vos travaux ! Venez-vous à tuer votre chien, ayant manqué le lièvre ? quels regrets amers n'éprouverez-vous pas alors d'avoir été assez cruels pour massacrer votre meilleur ami ! Le pauvre animal n'a nul instinct de vengeance ; au contraire, venez-vous pour lui ôter son collier, il tourne ses yeux humides vers vous ; sans ressentiment, il cherche votre main pour la lécher une dernière fois, et expire en vous regardant . . .

Une mauvaise méthode encore est de punir un chien trop fougueux, en lui déchargeant un coup de cendrée dans le derrière ; loin de le dresser à la chasse, vous le rebutez ; de même que pour lui apprendre à rapporter la perdrix, sans la mâchonner, de lui en jeter une remplie de petites aiguilles, afin de le rendre plus circonspect : ce moyen ne vaut rien : instruisez l'animal à la voix, au geste, avec des menaces et des caresses, voilà les meilleurs procédés.

Pour parvenir à bien dresser un jeune chien, commencez-le dans le mois de juin ou de juillet. Faites-lui poursuivre des *louveteaux* pour l'aguerrir, accouplez-le avec un autre déjà un peu familier à la classe, ou faites-le accompagner par un chien courant complètement instruit.

ARTICLE I<sup>er</sup>

*Sur les chevaux et les chiens de chasse,  
sur les meilleures méthodes de choisir  
et de dresser les uns et les autres.*

## DES CHEVAUX DE CHASSE.

Le point le plus important est de se procurer des chevaux légers, peu chargés d'embonpoint, nerveux et agiles. Les chevaux anglais à courte queue sont reconnus en général excellents pour la chasse, en ce qu'ils sont évidés d'encolure, la jambe nette et pliante, le sabot assez petit, le petit ou grand galop de chasse facile et rapide à volonté; les épaules souples et la bouche fine et sensible. Telles sont les principales qualités convenables à la chasse; les chevaux français, les chevaux d'Espagne, de Hollande les réunissent également plus ou moins: nous avons dit que le che-

val de classe devait avoir la *bouche fine*, cependant jusqu'à un certain degré ; car trop de sensibilité sur ce point ne conviendrait nullement au chasseur qui monterait un tel cheval ; les saccades inévitables que, dans le tumulte d'une chasse, on est obligé de donner, feraient câbrer l'animal, et exposeraient à maints dangers. Ainsi un cheval un peu froid vaudra beaucoup mieux qu'un cheval facile à s'emporter par trop d'ardeur. Il faut, d'un autre côté, qu'on l'ait bien accoutumé au feu, aux sonneries du cor, et qu'on puisse, sans aucun péril et sans qu'il bouge, lui tirer vingt coups de pistolet entre les deux oreilles : ce n'est qu'à force de faire partir inopinément des armes à feu sous ses yeux, qu'on l'habitue à n'éprouver aucune espèce d'émotion.

Les chevaux propres à la chasse, doivent être choisis dans la taille du *double-bidet*, c'est-à-dire, peu hauts de taille, afin qu'on

puisse les enjamber et en descendre avec plus de promptitude et de facilité. Dans la chasse du cerf, du loup, il est nécessaire d'avoir des chevaux de relai, car si vous n'aviez qu'un cheval, vous le créveriez infailliblement dans les fatigues d'une telle chasse. Aussi, les chevaux qui ont le plus d'haleine, comme les chevaux hongrois qui peuvent faire sept à huit lieues au petit galop sans suer, sans seulement mouiller leur couverture, sont-ils les meilleurs pour la chasse.

Gardez-vous de donner du foin à des chevaux destinés pour la chasse; seulement de la paille hachée et de l'avoine: le foin les rend courts d'haleine: lorsque la chasse est terminée, que vous les avez débridés, et que vous les avez laissé souffler et reposer pendant quelques minutes, vous leur faites alors une soupe composée de vin, de pain, d'un peu de sel, et d'un oignon haché, et ensuite vous leur donnez leur

avoine. L'usage en Allemagne est de laver à grande eau fraîche les pieds des chevaux, même quand ils sont en nage et couverts d'écume ; mais il faut que les chevaux y soient accoutumés.

Il est des cas où les chevaux ont essayé des fatigues extraordinaires , pour avoir été trop forcés à la course : frottez - leur alors les jambes avec une composition faite de fiente de vache , d'une pinte de vinaigre et d'un quarteron de sel ; quand vous aurez bien fait bouillir le tout , vous en frottez , à force de bras , les jambes de votre cheval ; rien ne le délasse davantage , en rendant à ses membres leur souplesse et leur fraîcheur. Il est bon aussi de visiter le dessous de ses pieds , pour s'assurer s'il n'y aurait pas quelque pierre , quelque corps étranger incrusté dans le dessous du sabot : un autre soin encore est d'examiner le garot , afin de voir si le poids de la selle et du corps n'aurait pas occasionné

\*

quelque enflure : en ce cas, frottez-le avec une mixtion d'eau - de - vie et de savon mousseux.



## ARTICLE II.

### *Des chiens de chasse.*

On divise les chiens de chasse en diverses sortes :

1<sup>o</sup> Les chiens courans , qui sont les *lévriers*, 2<sup>o</sup> les *mâtins* et les *dogues*; 3<sup>o</sup> les chiens couchans , qui sont les *braques*, les *épagneuls* et les *bassets*.

Nous n'entrerons pas dans de grands détails sur le *lévrier* , qui est monté sur de hautes jambes , qui a peu d'odorat , et qui ne chasse le lièvre qu'à force de vitesse. Il est si rapide dans sa course , qu'il franchit souvent le gibier , d'autant plus que le lièvre , pour lui échapper , fait maints crochets. On se sert de *lévriers* or-

dinaires pour cette chasse ; mais pour celle de la grosse bête , on en prend de grands et de très-vigoureux. Les *mâtins* , de diverses couleurs , sont propres aussi à poursuivre et à attaquer le sanglier , ainsi que le *dogue* , une des races les plus fortes parmi les chiens. Son nez est retroussé , sa tête grosse et ramassée , ses yeux à fleur de tête , et ses lèvres pendantes. Son poil est ras , sa poitrine large , et sa queue doit être coupée courte. On cite le *dogue* pour l'excellence de son odorat. Le *braque* généralement a le poil tout blanc : il y en a pourtant de noirs et de mouchetés , d'autres de couleur fauve ; son odorat est aussi très-vanté. Quant à l'*épagneul* , il y en a de toute taille ; ce chien chasse de gueule , et force le lapin , quand il s'est réfugié dans les fourrées , dans les taillis ou charmilles épaisses ; son flair est si subtil , qu'il ne perd aucune émanation de l'animal poursuivi ; son intelligence est aussi prodigieuse ;

et l'œil et le geste de son maître sont des livres où il lit de suite ses moindres devoirs.

Le *basset* se partage en deux races ; les uns ont les quatre jambes bien droites, et comme les autres chiens ; mais ceux généralement estimés et vraiment reconnus *bassets*, sont ceux qui ont les jambes arquées et *torses*. Courageux, infatigables, ils n'abandonnent point leur proie, telles fatigues qu'elle leur coûte, courent sans cesse à peu près de la même allure, furetent partout, pénètrent dans les terriers des renards, des blaireaux : on en connaît une espèce qui, ainsi que les loups, ont double rang de dents. L'*épagneul* est le chien de chasse favori pour la grande finesse de son odorat et son instinct prodigieux. Le *limier* n'est pas moins nécessaire à un chasseur pour entrer en chasse, pour *guetter* et faire lever ou découvrir la pièce. Le limier n'aboie point ; c'est pourquoi on l'appelle *chien muet*.

Communément les trois races de chiens les plus estimés en Europe, sont les normands, les français et les anglais. Les *chiens courans* français doivent avoir les naseaux ouverts, la tête légère et nerveuse, le corps peu allongé, le museau pointu, l'œil vif, plein de feu et d'ardeur, l'oreille grande et pendante, le flanc bien évidé et décharné. Le *chien normand* doit avoir le corsage plus fort, les oreilles moins pendantes; et enfin, le *chien anglais* a le museau plus allongé, les pieds mieux tournés, le corps plus svelte et plus élégant.



### ARTICLE III.

#### *De la manière d'élever les chiens courans.*

Lorsqu'un chien de chasse est nouveau né; vous le laissez avec sa mère pendant trois mois, et quand son lait et ses soins

ne lui sont plus nécessaires, vous le gardez pendant près d'un an, sans vous occuper encore de le dresser : donnez-lui pour sa nourriture du pain d'orge de préférence ; ne le laissez pas japer, courir dans la campagne ; et quand il est déjà un peu fait, accoutumez-le à vivre au chenil avec les autres chiens ; ensuite vous l'essayez avec un autre chien bien dressé, et son instinct lui fait concevoir de suite les premières leçons : vous le familiarisez en même tems au bruit du cor : le tems du rut du cerf passe pour très-favorable à l'éducation des jeunes chiens ; on les conduit d'abord dans une forêt où l'on fait lever un cerf qu'on exténue de fatigue au moyen des premiers relais ; après on manœuvre de manière à ce que les jeunes chiens puissent le continuer au moment où il va succomber. Les forces affaiblies du cerf font qu'il est facilement atteint et mis en pièces ; cette première victoire les en-

courage, les anime, et leur inspire le goût de courir à de nouveaux succès.



#### ARTICLE IV.

*Des chiens de plaine, autrement dits chiens d'arrêt.*

Nous avons déjà dit, dans le commencement de ce chapitre, que la douceur, la patience, l'indulgence devaient régler l'éducation du chien de chasse : Delille le recommande en beaux vers, et tout homme bien né, tout homme humain sentira la justesse de ces recommandations, s'il ne veut pas rougir un jour à ses propres yeux de sa stupide barbarie, quand il maltraite, quand il va, dans sa folle fureur, jusqu'à faire couler le sang de l'animal qui est dans la nature son meilleur ami, et sans songer que le chien ne demande qu'à se dévouer au moindre de ses caprices ; mais

il est réservé à l'homme, si fier de sa prétendue raison, d'être souvent au-dessous de la brute par l'excès honteux et déréglé de ses cruelles passions. Cependant, le chasseur qui se respecte, qui a la conscience de sa supériorité, n'en abuse jamais; il punit, il corrige avec raison, mais caresse au moins autant son chien; il n'a pas la lâcheté atroce de faire périr sous le plomb ou le fouet, l'agent le plus actif, le ministre le plus zélé de ses plaisirs. — Revenons au *chien de plaine*. Il faut qu'il soit plus haut du devant que des hanches, rapide et léger au départ; de plus, qu'il ait le poitrail étroit, le col court, le nez gros et ouvert, et le pied de lièvre, ce qui revient à un pied maigre, étroit, sec et nerveux. Cette espèce de chien quête légèrement.

## ARTICLE V.

*Manière d'apprendre aux chiens à rapporter.*

Vous prenez un morceau de bois carré, qui aura des crans comme une scie, et à chaque bout deux trous percés en travers, pour y passer quatre petites chevilles en croix; ce qui figure un petit moulinet; ces quatre chevilles sont que ce bâton se soutient à quelque élévation de terre. Vous le jetez à plusieurs reprises au chien, en lui disant : *apporte et donne*. Si le chien n'entend pas, vous lui frottez les dents avec les crans de ce bâton, qui font l'effet d'une scie, et vous l'obligez à le tenir dans sa gueule, en lui criant *tout beau!* Ce manège répété pendant quelques jours, il conçoit bientôt que vous voulez qu'il vous apporte ce bâton. Cependant il est des chiens moins dociles, plus opiniâtres, avec

lesquels il faut se servir du *collier de force*. Nous en parlerons tout à l'heure.

Quand le chien est déjà bien dressé à apporter ce moulinet, vous lui faites rapporter un lapin, une perdrix, vidés, mais remplis de sable ou de pierres, en lui défendant de les mordiller; insensiblement il s'habitue à rapporter les pièces sans les fourrager avec ses dents. On conçoit cependant que cette instruction préparatoire n'a pas suffi; aussi, le chien est-il en pleine, qu'aussitôt il se met à courir à tort à travers sur les volailles, les pigeons, les alouettes et les perdrix: si, au moyen de la voix et du regard, vous parvenez à le contenir, n'employez pas le collier de force; mais s'il est toujours vagabond dans sa course, ce moyen est de toute nécessité.

---



## ARTICLE VI.

*Description du collier de force:*

Ce collier est garni de trois rangées de petits clous, dont les pointes sortent de quelques lignes; un cuir épais est cousu sur les pointes de ces petits clous, afin qu'ils ne s'enfoncent pas, quand on vient à pousser dessus. A chaque extrémité du collier, est un anneau auquel est passé une longue corde : s'entend bien que lorsqu'on attache ce collier au chien, c'est en dedans que se trouvent les pointes. Tout le reste de ce procédé maintenant s'explique de lui-même. Le chien s'élance-t-il sur une alouette? Aussitôt, au moyen de la longue corde, vous le moriginez et l'arrêtez; car il sent par les piqures, qu'il doit se contenir; et quand il devient insensiblement plus docile, vous le caressez, vous lui donnez

quelque chose à manger : en voilà assez pour lui faire comprendre vos intentions. Un autre procédé, très-connu, est de placer encore un petit morceau de pain sur le bout du nez du chien, et de lui dire d'un ton sévère : *tout beau !* Vous contez l'animal par le cou ; puis, le lâchant, vous criez : *pille !*

Ce jeu renouvelé pendant peu de tems, le chien apprend bientôt ce que vous désirez. Ces divers moyens tendent tous à faire garder au chien son arrêt. Ayez soin, à cet égard, dans les premiers tems de son éducation, de ne tirer la perdrix qu'à terre, et non au vol ; autrement, vous le dérouteriez dans toutes ses instructions ; plus tard, vous vous procurerez ce plaisir, quand votre chien sera entièrement dressé. Son *arrêt* une fois fait pour la perdrix, il est bon au lièvre.

---

## ARTICLE VII.

*Moyen pour habituer un chien à aller à l'eau ; extrait de la chasse au fusil.*

Pour accoutumer un chien à aller à l'eau, choisissez une mare dont le bord soit en pente douce , et jetez-lui un morceau de bois, d'abord à peu de distance, afin qu'il puisse l'atteindre en entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambes , et ensuite plus loin , par degrés, jusqu'à ce qu'il aille le prendre à la nage , ayant soin , à chaque fois qu'il le rapporte , de lui donner quelque friandise. S'il ne se détermine pas à se mettre à la nage , il faudra s'y prendre autrement. Conduisez-le à la mare avant qu'il ait déjeûné, et jetez-lui des morceaux de pain dans l'eau , toujours plus avant , par gradation ; et de cette manière, vous l'accoutumerez à aller chercher son déjeuner à la nage.

Ensuite, pour achever de le dresser, si vous avez une pièce d'eau, où il y ait de la profondeur, mettez-y un canard, après lui avoir coupé le fouet de l'aile; animez le chien jusqu'à ce qu'il soit entré dans l'eau pour le suivre. Le canard fuit devant lui, et plonge pour se dérober à sa poursuite, lorsqu'il se voit pressé.

Après que ce manège aura duré quelque tems, finissez par tuer le canard d'un coup de fusil; le chien ne manquera pas de vous l'apporter. C'est dans la belle saison que ces leçons doivent se donner; on aurait de la peine à déterminer un jeune chien à se mettre à l'eau pendant l'hiver; et même cela pourrait l'en dégoûter entièrement. Surtout il ne faut jamais s'aviser de le jeter dans l'eau: vous le dégoûteriez pour toujours; mais ayez beaucoup de patience.



## ARTICLE VIII.

*Marques auxquelles on connaît en général l'âge des chiens.*

La blancheur de ses dents est un signe que le chien est jeune, ainsi qu'il est vieux quand elles deviennent jaunes. Le jeune chien a aux dents une marque qui a à peu près la forme d'une fleur de lis ; à deux ans, cette marque disparaît sur les incisives, et à trois ans aux moyennes dents. Ensuite, plus tard, on pourra juger de la vieillesse de l'animal par la force et la longueur de ses crocs.



## ARTICLE IX.

L'usage est de couper la queue aux jeunes chiens, à l'exception toutefois des lévriers : il en résulte deux grands avanta-

ges ; le chien devient plus vigoureux , n'est plus embarrassé dans sa course , quand il traverse des charmilles , des taillis épais ; sa queue ensuite plus courte , se roidit et se tient droite ; elle devient en quelque sorte le signe indicateur de toutes les passions de l'animal , et le chasseur y trouve des avis , des indications très-précieuses pour se conduire dans la découverte soudaine de quelque pièce de gibier.



#### ARTICLE X.

##### *Habillement du chasseur.*

Il ne faut pas être doué d'une grande sagacité pour concevoir de suite qu'il faut savoir marier la couleur de son habit de chasseur à celle de la végétation : ainsi , au printemps et en été , l'habit vert , casquette et guêtres de même , seront les vêtements les plus convenables ; autrement , si par

des couleurs tranchantes avec la nature du sol , vous allez parcourir la campagne , vous effrayez le gibier que vous frappez bien plus. En automne , la couleur feuille-morte sera donc propice ; et en hiver , où la terre est couverte de neige , à l'imitation des Russes et des Polonais , on devra s'habiller entièrement en blanc : les bêtes fauves vous confondant avec l'éclatante blancheur de la neige , vous en approchez bien plus facilement.



NOTA. Dans quatre a cinq articles de ruses et pièges pour prendre le *Lapin*, le *Renard*, ou le *Loup*, nous avons oublié de dire que nous les avons en partie puisés dans l'excellent ouvrage de M. Audot, intitulé : TRAITÉ DE LA CHASSE AU GIBIER A POIL. Nous nous empressons donc de faire cet aveu, ainsi que pour une anecdote tirée de M. de Bomare, afin qu'il ne pense pas que sur un sujet, dont toutes les sources d'ailleurs n'ont aucune propriété, nous prétendions *chasser sur ses terres* (pour nous servir ici d'une figure en situation). Nous nous flattons donc que cet éclaircissement nous affranchira de toute récrimination, d'autant plus que nous saisissons cette occasion d'assurer le lecteur que, parmi beaucoup d'ABRÉGÉS sur la chasse, celui de M. Audot (1) est fait avec autant de talent que de soin, et mérite une préférence distinguée.

(1) Libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n° 11.

**TRAITÉ ANALYTIQUE**  
**DES NOUVEAUX**  
**FUSILS DE CHASSE,**  
**SANS PIERRE,**  
**QUI S'AMORCENT AVEC DE LA POUDRE ET**  
**DE L'ARGENT FULMINANT ;**  
**ET PRINCIPALEMENT**  
**DES FUSILS A PISTONS**  
**DE L'INVENTION PAULY ;**

**AVEC QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA FABRICATION DES ARMES**  
**A FEU SUR LA CHASSE, SUR LA POUDRE ET SES EFFETS ;**

**PAR HENRI ROUX, FABRICANT**

Aux habitants de l'air faut-il livrer la guerre ?  
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;  
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit,  
Le coup part, l'éclair brille et la foudre le suit.

**DELILLE, H. D. C.,**

**NOTA. M. PAULY nous ayant accordé la faveur de faire un ABRÉGÉ de cet excellent Traité, nous n'avons pas manqué de jouir de cette permission, en en plaçant l'analyse dans cet Ouvrage.**

---

## AVANT-PROPOS.

---

Les fusils à pistons, connus sous le nom de l'inventeur *Pauly*, paraissent arrivés à une construction aussi simple que possible. On peut donc, dès à présent, faire connaître leur mécanisme, et donner une instruction sur la manière d'en faire usage et de les entretenir, sans craindre que des perfectionnemens nouveaux trop importans viennent en changer la forme et la qualité. C'est dans cette conjoncture et cette persuasion que je fais imprimer ce que mes faibles connaissances et mon expérience, depuis que j'en possède la fabrique, m'ont appris à leur égard.

On a conservé à ces fusils le nom de *Pauly*, l'inventeur, pour les distinguer d'une foule de fusils à pistons qui existent dans le commerce. Ils sont faciles à reconnaître à l'inspection seule, qui ne présente aucune batterie extérieure. Un morceau de fer taillé en forme de chien, sert de levier pour manœuvrer les différens tems de la platine, et c'est la seule pièce qu'on aperçoive en dehors.

La Société d'encouragement pour l'industrie nationale, qui a rendu de si grands services aux arts, prit, dans le tems, beaucoup d'intérêt à cette découverte; et, à deux époques différentes, elle se fit rendre compte par des membres distingués, choisis

dans son sein , de l'état dans lequel elle se trouvait. La première fois , M. Delessert en fut chargé , et la seconde , ce fut une commission , composée de MM. Bardel, Humboldt, Molard, Regnier et Briltat-Savarin , tous avantageusement connus dans les sciences et dans les arts.

Après avoir examiné avec attention les diverses parties qui composent l'arme , et s'être assurés qu'elle ne laissait rien à désirer quant à la solidité, MM. les commissaires firent faire, devant eux , une suite d'expériences, dont ils consignèrent le résultat dans un rapport étendu et circonstancié , qui fut lu en séance publique , le 20 juillet 1814. Pour ne pas entrer dans le détail de faits que j'aurai d'ailleurs occasion de rappeler dans le cours de l'ouvrage , je me bornerai ici à en transcrire les conclusions.

« En examinant les mêmes armes , sous le rapport  
» de la chasse , votre Commission a pensé que l'usage  
» de la composition sur-oxigénée , au moyen de laquelle elles sont amorcées , ne présente aucun danger, ni dans la manière de s'en servir, ni en la portant sur soi ;

» Que les fusils *Pauly* partagent avec tous ceux qui détonnent au moyen du muriate , de ne jamais faire long feu et de consommer moins de poudre ;

» Et qu'ils ont au-dessus de toutes les armes connues , les avantages suivans :

» De ne pouvoir jamais recevoir à la fois deux charges dans le même canon ;

- » De se charger très-vite , sans qu'il soit besoin de
- » s'arrêter ;
- » De présenter une grande facilité pour changer
- » ou retirer la charge ;
- » De la conserver à l'abri du brouillard et de la
- » pluie ;
- » De préserver le chasseur du danger qu'il peut
- » courir par hasard ou par distraction , en chargeant
- » avec la baguette ; et, toutes choses égales , d'avoir
- » une portée beaucoup plus grande.
- » Par ces raisons , votre Commission a pensé que
- » les fusils *Pauly* doivent être placés au premier rang
- » parmi les armes de chasse connues jusqu'à ce jour.
- » Le Conseil approuve le rapport , en adopte les
- » conclusions , et arrête qu'il sera inséré dans le bul-
- » letin de la Société. »

.....

Il serait cependant fâcheux que , comme l'a dit l'Adisson français (1), cette découverte fit le tour du globe avant de venir se fixer sur le sol natal.

Les hommes de l'art opposent aux raisonnemens et aux faits que l'on cite à l'appui de la qualité de ces armes , le prix plus élevé auquel elles reviendraient , et le danger plus grand de l'emploi de deux espèces de poudre. Ces deux objections sont plus spécieuses que concluantes. Je n'entreprendrai pas ici de les combattre et de les détruire ; je répondrai seulement que , dans toutes les combinaisons humaines , lorsque

(1) L'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

les avantages qu'une chose présente, sont plus nombreux que ses inconvéniens, on l'adopte. D'un côté, pourrait-on mettre en balance la perte d'une bataille avec la dépense de quelques millions (1) ; et de l'autre côté, les probabilités les plus grandes avec quelques chances contraires ? Si un changement de cette nature pouvait avoir lieu dans l'armement des troupes, il en résulterait peut-être un grand bienfait pour l'humanité, et un sujet de stabilité de plus pour les gouvernemens. A Dieu ne plaise que je veuille décider ces questions ! mais elles me paraissent assez importantes pour être posées, méditées et discutées par ceux qui s'occupent de la politique et de l'art militaire.

Je me hâte de terminer cette digression pour arriver au but que je me propose. Je diviserai mon travail par chapitres, de manière, je l'espère, à faire facilement saisir l'ensemble et les détails du mécanisme de l'arme que je veux faire connaître. Écrivant surtout pour les chasseurs et les gens du monde, je n'ajouterai aux raisonnemens aucun calcul ; j'exposerai succinctement des faits et des résultats connus ; et si j'y mêle quelquefois des réflexions particulières, c'est toujours dans l'intention d'être utile et agréable au lecteur. Je m'estimerai heureux, si je peux atteindre ce but, et si mon zèle est soutenu et encouragé par le suffrage de ceux qui s'occupent de la chasse et de la fabrication des armes.

(1) Dans les suppressions que nous avons faites, puisque nous ne faisons qu'analyser, M. Pauly établit la supposition que ses fusils fussent employés aux armées.

# TRAITÉ ANALYTIQUE

## DES NOUVEAUX

# FUSILS DE CHASSE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Réflexions générales sur les armes à feu  
et sur la chasse.*

---

LE plus habile tireur, fût-il un Saint-Georges (1), eût-il gagné tous les prix à la cible, et mis à 200 pas une balle de carabine dans un as de pique, que si ses armes ne secondent pas ses talens acquis, son expérience et ses

---

(1) Saint-Georges, entre autres mille tours d'adresse prodigieux, jetait un écu de 6 livres en l'air, puis, d'un coup de pistolet, le perçait précisément au milieu. Il avait encore l'habileté d'écrire son nom sur une planche assez éloignée, à coups de balles de pistolet. Nouveau Guillaume Tell, il plaçait sur la tête de son jockey un long bouchon de bouteille de vin de Bordeaux, puis, à vingt-cinq pas, le coupait en deux d'un coup de balle. Ce domestique était tellement habitué à ces paris périlleux, et tellement sûr de la dextérité de son maître, qu'il se prêtait toujours de bonne grâce à ces dangereuses témérités.

★

belles dispositions naturelles, en vain il emploiera toutes les ressources de son imagination, en vain il s'évertuera à bien ajuster, et inutilement prendra toutes les précautions imaginables, il n'est pas douteux qu'il manquera le gibier ou le but, si la bonne qualité de son fusil et de sa poudre ne vient seconder son jugement et tous les calculs de son point de mire. Le sauvage de l'Amérique, qui, dès le berceau, pour ainsi dire, manie un arc, des flèches, que son père met déjà dans ses mains débiles, calcule bien l'élasticité du bois, des boyaux, et la légèreté des plumes qu'il emploie; aussi, au bout de peu d'années, est-il certain de percer au vol, l'oiseau le plus rapide, et même il parie souvent avec les autres sauvages, qu'il ne fera que lui traverser la tête avec sa flèche, afin de ménager son plumage. Certaines hordes de l'Afrique joûtent encore entre elles à former, à une très-grande distance, un rond avec leurs flèches sur une feuille d'aloës ou sur un fruit de palmier.

En effet, les flèches partent, et se fichant l'une contre l'autre, offrent le dessin qui avait été arrêté entre les sauvages. C'est à la perfection de leurs armes qu'ils doivent cette prodigieuse habileté. Ainsi, je le répéterai, sans armes bien conditionnées, bien fabriquées par un homme de l'art, qui connaît les effets des métaux, les jeux des bois qu'il emploie, et

tons les changemens que l'explosion du nitre et du salpêtre combinés, peut produire dans le canon d'un fusil, le plus habile des chasseurs, quand ce serait un nouveau *Méléagre*, un second *Hippolyte*, ou un autre *Alphée*, essuiera à chaque instant les affronts les plus cruels, et verra les pièces filer sous ses yeux, en se raillant de son plomb très-humain, et de sa poudre très-innocente. Il faut donc que l'armurier ait une légère teinture des causes physiques, sur l'air particulièrement, qui, par ses colonnes obliques, horizontales, à l'est ou à l'ouest, au nord ou au midi, doit nécessairement changer et influer sur l'arrivée du plomb qui décrit, dans certains cas, une courbe parabolique, dans d'autres, s'épanouit trop, et dans certaines occasions, fait ce que les chasseurs de profession appellent *la rose*, c'est-à-dire que le plomb, ne s'éparpillant que très-peu, tombe sur le gibier, et fait presque balle.

Les armes fabriquées en France ont acquis, dans toute l'Europe, une réputation méritée. L'état de guerre presque continuel dans lequel elle s'est trouvée, pendant près de vingt-cinq ans, a dirigé vers ce travail un grand nombre d'ouvriers, qui, à l'abri des ateliers du Gouvernement, se trouvaient exempts du service militaire. Quelques-uns d'eux se sont fortifiés dans cette profession, et ils l'exercent aujourd-

d'hui avec des succès qui nous promettent encore pour long-temps notre supériorité dans ce genre d'industrie. De leur côté, la chimie et la mécanique, cultivées plus que jamais, sont venues révéler des procédés plus simples et plus avantageux pour travailler le fer et l'acier, et éclairer ainsi de leur flambeau l'artiste laborieux et intelligent. L'emploi surtout de la poudre suroxygénée pour enflammer la charge, a opéré une révolution nouvelle dans la construction des armes, et les fabricans ne s'exercent plus guère qu'à trouver, par ce nouveau moyen, un mécanisme qui puisse mieux fixer l'attention et la confiance des chasseurs.

Le fusil à pierre avait subi peu de changemens depuis son origine; on ne s'était jamais autant occupé que depuis quelques années à le perfectionner, et à chercher les moyens de le charger et de le faire partir ou détonner avec plus de rapidité. On doit, sans doute, cette émulation autant à l'essor qu'a pris l'industrie qu'au fréquent usage qu'on a été obligé d'en faire. Plusieurs artistes ont imaginé de nouveaux modèles de fusils de chasse à pierre et à piston, et on peut dire que, parmi ces derniers, celui qui paraît avoir réuni, jusqu'à ce jour, le plus de suffrages, soit par la construction, soit par les avantages qu'il présente, est celui connu sous le nom de l'inventeur *Pauly*. Comme toutes les découvertes nouvelles, il a

eu ses partisans et ses détracteurs. D'un côté, il a été nécessaire de vaincre les intérêts froissés d'un grand nombre de fabricans d'armes ; et de l'autre, les habitudes et les préjugés de beaucoup de chasseurs, d'autant plus difficiles à persuader que quelques-uns se méfient sans cesse, et quelquefois avec raison, de tout ce qui est nouveau, et que les changemens contrarient les idées des autres, et souvent même l'état secret de leur fortune. Pour surmonter tant d'obstacles, il a fallu de la persévérance, et employer les grands arbitres de toutes choses : le temps et l'expérience. Ce fusil ayant, en effet, résisté à toutes les épreuves et survécu à toutes les critiques, on a fini par le faire apprécier. Déjà les chasseurs qui s'en servent, en rendent le meilleur témoignage, et ne veulent plus revenir à l'usage des anciens. Quand on pense, d'ailleurs, que les meilleures découvertes, pour être reconnues, ont été sujettes à de grandes oppositions, on doit moins s'étonner de celles qu'a rencontrées celle dont nous parlons. En faisant un rapprochement pris dans notre sujet, on peut citer le fusil à pierre dont on n'osa armer un régiment qu'environ 40 ans après son invention. Il en est quelquefois, dans les arts comme dans les divers phénomènes de la nature, où les choses qui doivent avoir le plus de durée, sont les plus lentes à se former et à se produire.

*Apologie de la chasse.*

« Dans quelques peuplades il n'était permis  
» aux jeunes gens de se marier, que lorsqu'ils  
» avaient fait preuve de leur habileté dans la  
» chasse, et lorsqu'ils avaient montré bien  
» évidemment qu'ils étaient capables de sub-  
» venir à tous les besoins d'une famille. . . .  
» . . . . .  
» Mais la vie du chasseur n'est qu'un degré qui  
» conduit l'homme à un état de société plus  
» avancé, etc. »

Il nous paraît donc à peu près certain que les chasseurs furent les premiers hommes qui formèrent des lois pour se régir. Ce fait ressort des plus grands rapports d'intérêts et de nécessité qui durent indubitablement exister entre eux. L'homme n'est pas né et organisé pour vivre dans les bois comme beaucoup d'autres animaux. Le sentiment de son bien-être et de sa conservation, fut le premier lien qui l'attacha fortement à son semblable ; et, pour satisfaire à cet instinct ou à ce penchant, il dut d'abord s'occuper des moyens les plus propres à assurer son existence. Sous ce point de vue, les chasseurs durent être ceux qui furent les premiers dans l'obligation de combiner leurs ressources pour se garantir contre des besoins et des dangers toujours renaissans ;

et, par conséquent, d'établir des règles et des conventions à observer.

Depuis des siècles, la chasse jouit d'une grande faveur chez les peuples civilisés, et son étude fait partie de l'éducation libérale qu'on donne aux jeunes gens des familles aisées. En leur offrant un puissant attrait de plaisir, elle occupe leur esprit, développe et fortifie leur corps, et détourne leurs idées de choses qui souvent seraient plus contraires à leur existence.

On donne le nom de chasse à la guerre que l'on fait par tous les moyens possibles aux animaux sauvages. J'en dirai peu de chose, quoique cet ouvrage soit destiné à parler de différens fusils de chasse et de leurs effets. J'indiquerai cependant ici en peu de mots, les diverses espèces de chasses, les plus connues et les plus usitées.

La chasse au chien courant se fait indifféremment dans les montagnes, les forêts et les plaines. Le sanglier, le cerf, le chevreuil, le renard, le lièvre et le lapin sont à peu près les seuls animaux que l'on y poursuive. C'est sans doute une des plus belles, des plus distinguées et des plus agréables; elle entretient le chasseur toujours en action par la voie des chiens, qui lui permet de découvrir sans cesse la marche du gibier, les ruses qu'il emploie, l'état et le lieu où il se trouve.

La chasse au chien courant ou d'arrêt, se fait principalement dans les plaines. Elle est aussi très-attractive, parce qu'on peut mieux en jouir, diriger son chien avec plus de facilité et mieux s'associer à ses efforts; tandis que la chasse précédente exige plusieurs chasseurs et plusieurs chiens si on veut la faire avec agrément et succès.

La chasse au lévrier est la plus destructive du gibier, sans procurer autant de plaisir; aussi elle est moins en usage, et les bons chasseurs en font peu de cas.

La chasse aux animaux aquatiques, avec des chiens barbets ou à l'affût, présente aussi beaucoup d'intérêt à ceux qui en ont l'habitude. Plus pénible et plus dangereuse que les autres, elle excite peut-être davantage l'émulation de ceux qui la connaissent et peuvent la pratiquer.

La chasse au furet se fait principalement pour le lapin, qu'on prend et qu'on tue plus facilement en le faisant sortir de la garenne.

On fait aussi la chasse aux sangliers et aux loups avec des mâties que l'on fait dresser à cet effet. Mais cette chasse est réservée aux princes, ou à ceux qui ont assez de fortune pour entretenir des mentes.

La chasse au *traque* se fait dans les bois, en y faisant entrer des personnes qui marchent dans la direction des chasseurs à distances

égales et en faisant du bruit. Dans la plaine, les traqueurs forment un demi-cercle, et marchent ainsi sur les chasseurs qui sont postés parallèlement au diamètre et en arrière.

La chasse en ligne se fait par des chasseurs qui se tiennent à des distances égales, et qui parcourent de front une plaine; ces deux dernières chasses ne s'exécutent guère que pendant l'hiver.

La chasse à *courre* se fait à cheval dans les plaines et les forêts. Pour la pratiquer, il faut des équipages que les grandes fortunes seules peuvent procurer.

On désigne également sous le nom de chasse, celle qu'on fait à la pipéc, au filet, au piège et au faucon (1); mais cette manière de prendre les animaux sauvages, n'entre que pour

---

(1) Cette dernière chasse était très-estimée et très en vogue avant la découverte et l'emploi de la poudre à canon. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante, qui eut lieu dans le douzième siècle.

« Lorsque Philippe-Auguste arriva dans Ptolemaïs, » tous les yeux se portèrent un moment sur les faucons » qu'il avait fait embarquer avec lui. Un de ces oiseaux » s'étant échappé des mains de celui qui le gardait, alla » se percher sur les remparts de la ville. Toute l'armée » chrétienne fut en mouvement pour reprendre l'oiseau » fugitif. Comme il fut pris par les Musulmans et porté » à Saladin, Philippe envoya un ambassadeur au sultan » pour le racheter, moyennant une somme considé- » rable. »

peu de chose dans le goût du chasseur au tir, j'en excepte toutefois celle qui a pour but de détruire les animaux malfaisans ou nuisibles.

L'étude de ces différentes chasses est longue et difficile; elle exige de la part de celui qui veut la faire et la mettre en pratique, de la vocation, du temps, de la persévérance et surtout de la fortune. Celui qui habite les bords de la mer, des lacs ou des fleuves, emploie d'autres moyens pour trouver et atteindre le gibier, que celui qui parcourt les montagnes, les plaines et les forêts; aussi chaque chasseur a-t-il une chasse de prédilection suivant les lieux qui l'ont vu naître, ou ceux qu'il a l'habitude de fréquenter. Il n'est guère donné qu'à ceux qui sont riches de les pratiquer toutes, et encore y a-t-il beaucoup d'appelés et peu d'élus.

---

## CHAPITRE II.

### *Des principaux fusils employés à la chasse.*

Si nous n'avions pas sous les yeux des preuves nombreuses et irrécusables des progrès considérables qu'ont faits, en France, les sciences et les arts, depuis près de trente ans, on pourrait facilement les faire ressortir de

l'histoire même de chaque branche d'industrie; mais, en regardant autour de nous et en comparant l'état présent des choses avec ce qu'elles étaient, nous nous apercevons sans peine que, dans chaque partie, nous avons beaucoup gagné, tant sous le rapport du goût que sous celui de la perfection du travail. Les formes sont plus élégantes, plus gracieuses et mieux raisonnées; le choix des matières et leurs combinaisons sont mieux assorties, et nous trouvons ainsi réunis la solidité et l'agrément dans presque tous les objets soumis à notre usage. C'est principalement par les armes qui sortent de nos fabriques que nous chercherons à démontrer ces vérités.

Les fusils, dont on se sert à la chasse, depuis quelques années, sont de deux espèces : la première, la plus ancienne, est le fusil à pierre ou à silex; la seconde, est le fusil à piston et à poudre sur-oxigénée.

Parmi les fusils à pierre, on en distingue encore de deux sortes :

Le fusil à pierre ordinaire, connu de tout le monde, dont l'âme du canon est cylindrique et la lumière percée au ras, ou à peu près, de la culasse : je n'en ferai pas une description particulière, parce qu'il est assez répandu;

Et le fusil à pierre à culasse, à dé ou à chambre.

Celui-ci diffère du précédent, en ce que la culasse est trempée ; qu'étant vissée comme l'autre dans le canon, elle prolonge le tonnerre d'un ponce environ, du côté de la crosse, et se trouve forée dans son centre, de manière à faire suite à l'âme du canon. C'est dans la construction de cette pièce et dans son action que consiste principalement la différence et les avantages de cette arme.

On pratique dans cette culasse, une chambre qui varie dans la forme et les dimensions, suivant l'expérience ou l'idée des fabricans ou des chasseurs. On en voit de coniques, de cylindriques, de demi-sphériques ou à dé, et de formes irrégulières, telles que la figure troisième les représente (1). Elles ont toutes pour but de favoriser l'instantanéité de la déflagration de la poudre, de manière à ce que le départ soit plus rapide, et que l'action du fluide qu'elle produit, soit plus immédiate sur la charge du plomb. Toutes ces formes ont à peu près les mêmes avantages et produisent le même résultat. Cependant, si j'avais à en employer une, je préférerais, d'après quelques essais que j'ai faits, celle à base presque

---

(1) M. Lucas, professeur au Jardin des Plantes, tireur célèbre et amateur éclairé, est l'auteur de la forme de la chambre n° 4 ; il l'indique comme préférable aux autres.

demi-sphérique, où la lumière vient aboutir au centre de cette base. Il est évident que, si la portée des armes de chasse dépend, en partie de la rapidité de l'inflammation de la poudre, ces différens moyens de l'opérer doivent être meilleurs. Le feu du bassinet se communiquant à la charge d'une manière plus uniforme par l'axe du canon, doit produire une détonation plus subite; et la culasse étant trempée et plus épaisse, doit moins céder aux efforts de l'explosion qui procure, par conséquent, une impulsion ou une vitesse plus grande au plomb, puisqu'elle agit, de ce côté, sans retard, sans déviation et sans perte.

Les platines des fusils à piston et à poudre sur-oxigénée varient beaucoup dans leur construction. Les plus anciennes, dont on se sert encore, ne diffèrent de celles à pierre que par la batterie. Un cylindre, percé dans son axe et dans sa partie supérieure jusqu'à la jonction de ce premier trou, remplace le bassinet. Il est fixé par un pas de vis à forts filets, dans la culasse à dé, ou dans le canon, suivant que ce canon appartient à un vieux fusil. Le chien forme marieau et porte au sommet un piston d'un plus petit diamètre que le trou ou bassinet pratiqué dans le cylindre dont on vient de parler. Un grain de poudre fulminante, enveloppé de cire, étant placé dans ce bassinet, on conçoit facilement comment

le marteau ou chien étant lâché par le procédé ordinaire, doit percuter cette amorce, l'enflammer et lancer le feu dans le canon.

Les fabricans d'armes, depuis l'origine de ces platines, se sont singulièrement occupés de les perfectionner. Les avantages qu'elles présentent en effet, par la rapidité de l'inflammation de la charge de poudre qu'elles procurent, sont assez intéressans pour exciter leur émulation et l'attention des chasseurs. Celles dont on se sert le plus, sont de l'invention de Mrs *Lepage*, *Deboubert*, *Rénette*, *Prélat*, *Bachereau*, rue du Coq-St.-Honoré n° 7 (Voy. *ses fusils et ses amorçoirs* Pl. 3.), et *Potet*, armuriers tous également connus. Celles de ces derniers ont le double mérite de pouvoir servir comme les autres platines, et de recevoir, à volonté, un magasin d'amorces. Il est vrai que les magasins, près d'un endroit où la poudre brûle et détonne, donnent toujours un peu d'inquiétude, à cause des accidens qui peuvent arriver, et dont on a malheureusement quelques exemples. Celui du fusil au système *Potet* paraît cependant offrir beaucoup de sécurité (1). Le plus grand perfectionnement que

---

(1) Chez M. Bachereau, on trouve encore, et confectonnés dans la dernière perfection et d'un travail mer-

ces diverses platines présentent, est d'avoir ménagé, sur la culasse à dé, une masse de fer dans laquelle on pratique, ou le bassinet qui doit recevoir l'amorce, ou le piston qui doit la percer, lorsqu'elle est placée dans la tête du chien. Au résumé, en examinant toutes les batteries de ces platines pour lesquelles chacun a pris un brevet d'invention, on aperçoit peu de différence entre elles. C'est toujours un marteau et une enclume placés, dans l'un ou l'autre cas, en sens inverse, qui percutent la poudre sur-oxigénée. Parmi les artistes qui se sont occupés d'améliorations, on doit cependant remarquer *M. Deboubert*, qui a eu l'idée assez bonne de renfermer l'amorce dans une capsule de cuivre, grosse comme une fève environ; cette capsule étant ouverte d'un côté, de manière à pouvoir se fixer sur le piston, garantit l'amorce de l'humidité, et assure mieux à

---

veilleux, LE FUSIL A FOUDRE; LE FUSIL A SYSTÈME; LE FUSIL A 4 COUPS, A MAGASIN DE SOIXANTE AMORCES; LE PISTOLET A DOUBLE DÉTENTE ET A PISTON; LES AMORÇEURS A ROUE ET A COULISSE; idem EN GRAINS VERNISSÉS; idem EN TRÈS-PETITS GRAINS; idem ENDUITS DE CIRE; idem EN CAPSULES DE CUIVRE.

Il fabrique aussi des FUSILS DE 6000, FRANCS, qu'on peut considérer comme le plus haut degré de l'art auquel l'armurerie ait atteint maintenant.

celui qui en fait usage , la certitude de l'explosion. L'amorce qu'elle renferme , ne contenant aucun corps qui lui soit étranger , comme la cire ou le vernis dont on enveloppe les autres , est nécessairement plus susceptible d'inflammabilité.

Mais toutes les modifications qu'on a fait subir à la platine pour employer la poudre sur-oxygénée, prouvent l'intérêt et l'avantage que cette poudre présente. Les fabricans et les chasseurs en sont également convaincus ; et le fusil *Pauly* , qui est peut-être la cause de tant de travaux et d'efforts réunis , vient encore corroborer cette opinion. C'est ce qu'on espère démontrer d'une manière plus particulière dans le description qu'on va donner des pièces qui la composent , et dans l'énumération qu'on va faire de ses différentes qualités.

---

### CHAPITRE III.

*Description du fusil à piston de l'invention de PAULY , et observations sur la nature et la fabrication des canons.*

Ce fusil se compose à peu près des mêmes pièces que le fusil à pierre ; un canon , une

platine, une bascule mobile, un fût et les différens objets de garnitures ordinaires, moins la bague. Il diffère seulement par la disposition, la forme et la marche de quelques-unes de ces pièces.

Le canon est forgé et foré comme celui d'un fusil à pierre. On enlève, en le forgeant, sur la masse du tonnerre, deux tourillons, BB, figure première, qui sont destinés à supporter l'effet du recul et à attacher la bascule mobile au canon. Ils ont à peu près 6 lignes de saillie sur autant de diamètre. Ceux qui seraient soudés ou à vis n'offriraient pas assez de solidité.

On enlève également au canon simple, à un pouce environ de l'extrémité du tonnerre et dessous, une bouterolle de trois à quatre lignes de saillie sur autant de diamètre. Cette pièce est destinée à s'encadrer dans le corps de platine et à recevoir dans son centre une vis à forts filets qui attache le canon sur son affût. A, figure 2, représente cette bouterolle; et B C, sont des tenons ordinaires qui se soudent de huit pouces en huit pouces, suivant la longueur et la force du canon.

Pour atteindre le même but dans les fusils doubles, on fixe et on soude entre les deux canons, toujours du côté du tonnerre, un morceau de fer portant une bouterolle qui est également destinée, lorsqu'elle est rodée,

à entrer dans le corps de platine pour résister au recul. Une vis passant par le devant de sous-garde, pénètre dans cette bonterolle qui est tarandée, et concourt avec un pivot placé à un ou deux ponces en avant, et le tiroir qui traverse le tenon, à fixer invariablement le canon sur son affût.

Les canons reçoivent deux frésures au tonnerre ; l'une légèrement conique, d'une ligne et demie environ de profondeur, pour loger la rosette attachée à chaque cartouche, et l'autre cylindrique, de la longueur de la plus longue cartouche présumée qu'on veuille y introduire. Son diamètre diffère du reste de celui de l'âme du canon, à peu près de l'épaisseur du papier de la cartouche. Cette frésure ou chambre est nécessaire pour obtenir une plus grande portée.

Dans les fusils doubles, de cette invention, comme dans les autres fusils, pour que les deux canons soient bien assemblés, il faut qu'il y ait peu de différence entre l'épaisseur qui sépare l'âme des deux canons au tonnerre et celle qui les sépare à la bouche. Alors, les coups portent plus parallèlement à la ligne de mire, et sont, par conséquent, plus exacts ; ce qui se fait surtout remarquer lorsqu'on tire à balle.

On soude les canons et les plate-bandes des fusils doubles, à l'étain, au cuivre ou à l'ar-

gent. La soudure à l'étain n'offre pas assez de solidité et ne permet pas de mettre les canons au feu pour leur donner la couleur, on pour y sonder la plus petite pièce; mais elle les fatigue moins; ils ne se gauchissent pas autant pendant l'opération, et restent mieux dans le même plan. Si quelques chasseurs en font établir de cette manière, ils courent la chance de les envoyer plus souvent chez le canonnier. La soudure au cuivre ou à l'argent est beaucoup plus forte; les fabricans préfèrent celle au cuivre parce que ce métal se fond mieux, qu'il se répand plus uniformément, et qu'il atteint le même but en coûtant beaucoup moins.

La plate-bande supérieure qui sert à déterminer la ligne de mire, doit être d'équerre avec les canons au tonnerre, et s'enfoncer insensiblement jusqu'à la bouche. Les plate-bandes dites à l'anglaise, qui font un relief d'une ou deux lignes sur le canon, le surchargent inutilement et laissent un vague dans la direction de l'œil, qui doit nuire à la précision du tir. On peut d'ailleurs les arranger de la manière que j'indique, pour faire lever le coup autant qu'on le désire en les faisant enfoncer davantage du côté de la bouche. Ce qui prouve d'ailleurs que l'élévation et la largeur de la plate-bande au tonnerre ne favorisent pas la justesse de la ligne visuelle, c'est

que, quand on veut tirer droit à la cible, par exemple, on pratique à la visière du fusil une fente très-légère, qui laisse à peine apercevoir l'objet sur lequel on tire.

La mouche doit être placée près de la bouche du canon ; la visière d'où part le rayon visuel, en étant plus éloignée, la ligne de mire en est plus positive, et se trouve moins sujette à éprouver de déviation. On tire, en effet, beaucoup plus droit avec un canon long que avec un canon court ; et en principe général, plus deux points qui déterminent la position d'une ligne droite sont éloignés l'un de l'autre, et moins il y a de variation dans le tracé de la ligne.

La platine du fusil à piston et à bascule mobile se compose de neuf pièces principales ; d'un corps de platine, A B, *fig. 4*, d'un grand ressort C' D' E', d'une noix, F' G K, qui fait marteau, d'un chien, K', d'une gachette, d'un ressort de gachette, d'une chaînette I, qui lie le grand ressort avec la noix, et de deux brides qui reçoivent et supportent les pivots de la noix. Toutes ces pièces fixées sur le corps de platine par cinq vis, forment l'ensemble de la platine qui est placée, quand le fusil est monté, sous le canon, et s'étend le long de la poignée jusqu'à la joue. Cette longueur du corps de platine est nécessaire pour donner de la consistance au bois de fusil qui

serait dans cet endroit très-faible , et qui devient, au contraire , d'une grande force quand les vis sont placées et lient la sous-garde avec ce corps de platine.

La bascule mobile se compose de sept pièces , le corps de bascule, A B C, *fig. 5* , de deux plaques de côté, A D, B E, d'une planchette, Q P, que traverse le piston et qui sert à fixer sa direction ; d'un piston, M H, d'une pyramide tronquée, N, arrangée pour recevoir un morceau de cuir épais trempé dans l'huile ; le piston, en passant par le milieu de ce cuir, éprouve un frottement doux qui se maintient long-tems et facilite son mouvement ; enfin , d'un petit ressort qui est placé sous le piston près de la planchette, toujours dans l'intention de diminuer le frottement. Une languette dans les fusils doubles, placée à queue d'aronde dans la bascule, sépare les deux canons et empêche les deux coups de se communiquer ; elle se plonge en dessous, de manière à se loger dans un sillon pratiqué dans le corps de platine. Je ne parle pas des différentes vis qui servent à attacher ensemble toutes ces pièces ; il existe encore deux rondelles placées sous les vis qui entrent dans les tourillons ; elles servent à empêcher que la bascule, dans ses mouvemens multipliés, ne fasse échapper ces vis. On n'a pas fait dessiner toutes ces pièces qui se re-

connaîtront facilement par ceux qui auront une arme entre les mains.

Le fût ou le bois du fusil est d'une seule pièce, comme dans les autres fusils ; il a la même destination, la même forme et les mêmes pièces de garnitures. Une seule vis à gros filets passe par le devant de sous-garde au point A, figure 6, et pénètre dans la bouterolle qui s'encadre dans le corps de platine au point H, fig. 4. Cette vis et le tiroir H, fig. 6, sont les deux pièces qui fixent invariablement le canon sur son affût. Le ressort à crochet P, placé à l'origine de la jone, est fixé en dessous par une vis cachée sous la sous-garde. Quand on baisse la bascule, une fente pratiquée au point O, fig. 6, de la queue de bascule, vient s'accrocher à ce ressort et s'y arrêter. La bascule ainsi fermée, on n'aperçoit plus en dehors aucune pièce de mécanisme de l'arme, si ce n'est le chien et la sous-garde.

Une construction soignée du fût ou du bois de fusil est une chose très-essentielle ; elle fait ressortir et apprécier l'arme suivant la qualité du bois et la forme gracieuse et commode qu'on lui donne ; c'est sous ce rapport, que les fusils montés à la française paraissent plus particulièrement réunir l'agréable à l'utile.

Le bois ou la monture d'un fusil est destiné à favoriser la mise en joue ; pour cela on

lui fait une crosse qui puisse facilement s'appliquer à l'épaule, et une poignée, plus ou moins inclinée à l'axe du canon, qui en favorise le maniement. C'est à l'arrangement respectif de ces deux choses que l'on donne le nom de couche.

La couche d'un fusil est l'inclinaison plus ou moins grande qui existe entre la crosse et l'axe du canon; elle se mesure par l'angle  $BNC$ , fig. 6, qui indique, suivant qu'il est plus ou moins ouvert, que le fusil est plus ou moins couché.

Un fusil est monté à l'avantage, quand la crosse et l'axe du canon pris dans le plan vertical, forment un angle sensible; c'est-à-dire lorsque l'arme étant en joue, la crosse appuyée sur l'épaule, la direction du canon se rapproche plus de l'œil sans déranger la tête.

Ces deux inclinaisons combinées avec l'axe du canon, favorisent beaucoup la justesse du tir, en ce qu'elles sont établies pour simplifier et réunir en un seul, les deux mouvemens de la mise du fusil à l'épaule et de l'inclinaison de tête qu'on est obligé de faire pour viser ou établir la ligne de mire. Une couche inclinée a, d'ailleurs, l'avantage de diviser l'action du recul, de manière à le faire moins sentir à l'épaule. Sous ces deux points de vue, les fusils qui sont plus couchés paraissent donc

préférables. On conçoit, en effet, que si on voulait tirer très-vite avec un fusil monté droit, il serait bien difficile d'atteindre le but, par rapport à l'incertitude et à la rapidité du mouvement de tête plus grand qu'on est obligé de faire pour porter l'œil sur le canon.

---

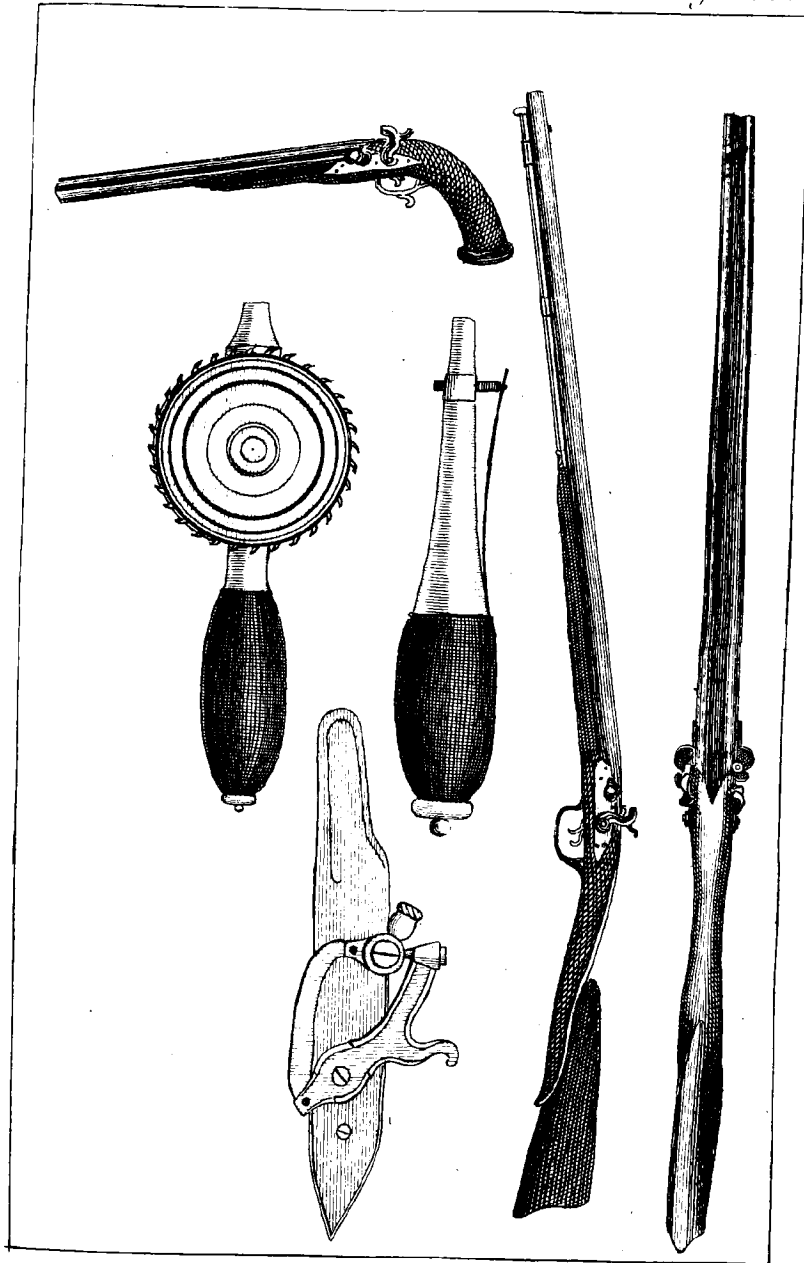
## CHAPITRE IV.

*De la manière de se servir du fusil à piston, et à bascule mobile, et de faire les cartouches.*

TOUTES les pièces dont on vient de donner la description, étant assemblées dans leurs positions respectives, forment l'ensemble du fusil B N C, fig. 6. La manœuvre en est simple, et il suffit de l'avoir exécutée quelquefois pour la bien connaître. Avant d'en donner l'explication, il est cependant nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la fabrication de la cartouche et sur les instrumens dont on se sert à cet effet.

*Manière de faire la cartouche.*

A B, fig. 7, est un mandrin du calibre du



fusil (1). C D, fig. 8, est un emporte-pièce du même calibre. Son barillet K E M N renferme 3 pièces : un ressort en spirale M N O ; une petite broche au centre L C , et un plateau mobile K E P O. La broche est retenue par la vis G , et le ressort et le plateau par la vis F. En plaçant le tranchant de cet emporte-pièce , ainsi monté sur du carton , et en frappant dessus avec un maillet , on obtient le carton percé dans son centre , qui doit servir de base à la formation de la cartouche. Si on veut avoir des bourres , on ôte la vis G qui retient la broche L C ; on retire cette broche ; et , en plaçant le tranchant de l'emporte-pièce sur du carton , du buffe et du feutre , et en frappant de nouveau dessus , on les obtient. Dans l'une et l'autre de ces opérations , le plateau cède à l'effort du choc , rentre dans l'intérieur du barillet , en faisant céder le ressort , et , lorsqu'on relève l'emporte-pièce , le ressort réagit sur le plateau qui chasse , hors du barillet , le morceau de carton qui a été coupé.

Pour conserver le tranchant de l'emporte-pièce , il convient de faire reposer le corps que l'on veut couper , sur une lame de plomb , ou sur du bois dont le grain soit homogène.

---

(1) On désigne le calibre d'une arme par le nombre de balles qu'il faut pour peser une livre , chaque balle étant du diamètre de l'âme du canon.

Les cartons ou bourres ainsi préparés, on prend un morceau de papier de la longueur qu'on veut donner à la cartouche ; on la roule sur le mandrin, de manière à ce qu'elle fasse environ un tour et demi; on en colle les bords qui se superposent; on place le carton percé à l'extrémité de la douille; on le recouvre avec les bords dentelés du papier, et plus encore avec un autre morceau de papier ordinaire, le tout enduit de colle, pour fermer hermétiquement la cartouche de ce côté; on retire la douille de dessus le mandrin, et on la laisse sécher. Pendant ce tems, on en recommence d'autres, jusqu'à ce que la première soit assez sèche pour pouvoir y introduire la poudre, sans qu'elle puisse s'y détériorer par l'humidité de la colle.

La douille étant ainsi préparée et séchée, on la remplit de poudre et de plomb, dans des quantités proportionnelles au calibre du fusil, au gibier qu'on veut tirer, et à la distance à laquelle on veut atteindre. Il faut avoir soin de séparer la poudre du plomb par deux ou trois bourres, suivant l'épaisseur du carton, du feutre ou du baffle qu'on emploie; on les fixe même ensemble avec de la colle dont on frotte les surfaces qui se superposent. Ces bourres ainsi liées forment un cylindre qui, à cause de sa hauteur, ne pouvant faire de conversion pendant son trajet dans le canon,

empêche le fluide que la poudre produit de pénétrer dans la charge de plomb, et de lui faire perdre, par cette raison, une partie de son action. On sépare même cette charge de plomb en deux parties par une bouffe, pour que, si malgré ces précautions, le fluide pénétrait dans la section la plus près de la poudre, il ne parvînt pas dans la seconde.

La cartouche C D, fig. 7, étant close, on l'arme d'une rosette ou enclasse mobile en cuivre E, qu'on introduit du côté de la poudre, par le trou du carton percé; les filets de la vis de la rosette mordent sur le carton et attachent assez fortement cette rosette à la cartouche.

Le bassinnet se trouve au centre de cette rosette. Son diamètre P R est d'environ une ligne et demie, sur autant de profondeur. Une paillette d'acier est incrustée au fond et sert à supporter le choc du piston; elle est percée dans son centre, d'un trou, ou lumière, qui communique par l'axe de la vis, et en évasant à la charge de poudre. Pour amorcer la cartouche, on introduit le bout S de l'amorçoir S M, fig. 9, que l'on tient verticalement dans le bassinnet de la rosette P R; on presse avec le ponce au point P, jusqu'à ce que le ressort soit arrivé sur le corps de l'amorçoir; ôtant ensuite le ponce et retirant l'amorçoir du bassinnet, on y trouve exactement la quantité de

poudre nécessaire pour amorcer un coup. Pour la fixer, on comprime fortement cette amorce, avec le piston O, afin qu'elle ne puisse pas tomber par une secousse ordinaire. L'amorçoir s'ouvre à vis au point de jonction du manche en bois avec le cône en cuivre c'est par là qu'on y introduit la poudre sur-oxygénée.

*Manière de charger et de tirer le fusil.*

La cartouche ainsi préparée, voici comment on s'y prend pour charger le fusil. On le tient horizontalement de la main gauche; le chien étant à l'arrêt, on passe le premier doigt de la main droite dans le trou P de la queue de bascule; on presse le crochet à ressort qui arrête la bascule dans cette position; et, lorsqu'il est échappé, on la lève verticalement. L'âme du canon étant par ce moyen à découvert au tonnerre, on y introduit la cartouche qui s'y trouve arrêtée par la frésure circulaire, pratiquée pour recevoir la rosette. En rabaisant la bascule pour la remettre à son premier état, elle serre la rosette en s'appuyant dessus, et place le bassin vis-à-vis le piston qui doit percuter l'amorce qu'il renferme.

La manœuvre de la platine se fait comme celle du fusil à pierre; mais le grand ressort

ayant beaucoup plus de force, il est nécessaire de prendre plus de précaution, afin d'éviter les accidens qui pourraient arriver, en faisant passer le chien de l'un à l'autre tems; car, s'il échappait des doigts, le coup partirait très-probablement.

On distingue trois tems dans la manœuvre de la platine; il est bon de les rappeler pour éviter à quelques chasseurs les erreurs qu'ils pourraient faire, en les confondant; ce qui deviendrait, d'ailleurs, plus désagréable et plus dangereux dans le fusil *Pauly*.

La platine est au *repos*, lorsque le chien est abattu, le grand ressort étant alors distendu.

Elle est à l'*arrêt*, lorsque le chien monté a placé le bec de gachette dans le premier cran de la noix.

Elle est *armée* ou *bandée*, lorsque le chien, poussé plus en arrière, place le bec de la gachette dans le second cran de la noix, et que le grand ressort est dans son plus grand état de tension.

On appuie sur ces distinctions qui ne sont pas toujours connues de tous les chasseurs, par beaucoup desquels on voit très-souvent confondre, dans leur langage, le temps d'*arrêt* avec celui de *repos*; méprise qui, dans ces armes surtout, pourrait, comme on vient de le dire, occasionner des accidens graves.

Ceci posé, la cartouche étant placée dans le canon, le chien doit toujours être à l'*arrêt* ou *armé*; car, si on le laissait aller au *repos*, le piston froiserait l'amorce et la ferait probablement tomber du bassin. Quand on passe le chien de l'*arrêt* au *bandé*, et *vice versa*, il faut avoir soin, par conséquent, de ne pas le lâcher jusqu'à ce qu'il soit arrivé au *repos*.

Quand on veut tirer, on met en jeu, comme avec les autres fusils, et on donne le coup de doigt sur la détente D, fig. 6; le coup étant parti on redescend son fusil; on remet le chien à l'*arrêt*; on lève la bascule; on retire la *ressette* avec les doigts ou avec la fourchette G, fig. 7, qui entre dans la rainure circulaire qui y est pratiquée à cet effet, et en soufflant légèrement dans le canon, toute la fumée qu'il renfermait encore, s'échappe. On manœuvre ainsi autant de fois que l'on veut tirer de coups, en introduisant chaque fois dans le tonnerre une autre cartouche préparée.

Voici ce qui se passe pour produire l'inflammation de la charge. La bascule étant baissée, ou, ce qui est la même chose, superposée sur le corps de platine, la dent I, fig. 5, du piston s'engrène dans la concavité F' K G' de la noix qui lui fait suivre tous ses *mouvements*. Lorsque la platine passe de l'état de *repos* au *bandé*, le bec G de la noix ramène la

piston dans ces divers temps; et quand, du *bandé*, la noix passe librement au repos, en donnant le coup de doigt sur la détente, le point F qui fait marteau frappe vivement le piston dont l'extrémité percute, à son tour, la poudre su-roxigénée placée dans le bassinet rosette. Cette poudre fortement frappée s'enflamme; une aigrette de feu pénètre par la lumière, et traverse à l'instant la charge de poudre et la fait détonner. Cela s'opère si rapidement qu'on ne distingue pas deux bruits dans la détonation de l'amorce et de la charge de la poudre : avantage particulier à presque tous les fusils où l'on emploie la poudre su-roxigénée.

L'action de la platine est donc entièrement consacrée à faire frapper avec force le piston sur l'amorce, au moyen de son grand ressort qui, étant lâché fait tourner la noix sur son axe et lui fait faire marteau.

On doit faire observer qu'il existe à la noix un cran C K, fig. 4, destiné à se loger dans l'entaille H pratiquée sur le derrière du piston, au-dessus de la dent. Il a pour objet d'empêcher qu'on puisse ouvrir la bascule, lorsque le chien est au repos; car, dans cet état, que le fusil soit chargé ou non, le bout du piston est engagé dans le bassinet de la rosette ou dans le canon : de manière que si on voulait lever la bascule, on casserait né-

cessairement la rosette, on le bout du piston, ou le canon au tonnerre. C'est pour éviter cet inconvénient qu'on indique toujours de mettre le chien à l'arrêt avant de vouloir ouvrir la bascule.

Le cuir que renferme la pyramide N, fig. 5, et au milieu duquel passe le piston, étant brûlé par le nombre de coups qu'on a pu tirer, est facile à remplacer, en faisant glisser cette pyramide qui n'est fixée dans le corps de bascule qu'à queue d'aronde. On frappe pour cela, dans les fusils doubles, chacune de ces pyramides, de dedans en dehors (1). Prenant ensuite du cuir de buffle, ou autre, qu'on a laissé tremper deux ou trois jours dans l'huile, on en coupe un morceau qu'on enfonce avec un marteau dans le trou destiné à le recevoir; on le perce au milieu avec un poinçon ou un autre instrument, jusqu'à ce que le piston qui doit le traverser, puisse le faire librement par un frottement doux. Les pyramides étant remplacées dans le corps de bascule, les pistons marchent alors convenablement. On a soin, avant d'aller à la chasse, de s'assurer de leur mobilité et d'entretenir l'onctuosité des cuirs, en les humectant d'huile. C'est à cette pré-

---

(1) Dans beaucoup de fusils doubles, fabriqués les premiers, les deux pyramides sont d'un seul morceau.

caution que se borne la plus grande partie des soins du chasseur, qui doit aussi, toutes les fois qu'il a tiré, mettre le chien à l'arrêt et lever la bascule. La fumée que le coup a produite, s'échappe aussitôt par le courant d'air qui s'établit et qu'on facilite d'ailleurs au moyen d'un léger souffle; autrement, cette fumée s'attacherait aux parois du canon, aux pistons, et pénétrerait même dans l'intérieur de la bascule où elle formerait une crasse épaisse qui en gênerait les mouvemens. (1)

---

## CHAPITRE V.

### *Du Pistolet.*

LE pistolet est une arme offensive et défensive, facile à manier et d'un effet très-meurtrier. Chacun peut bientôt apprendre à s'en servir, et par cette raison, il égalise davantage les chances dans les combats particuliers. La fabrication s'en est beaucoup perfectionnée en France; on a mieux raisonné la forme qu'il devait avoir, les conditions qu'il devait remplir; et le pistolet qui sort aujourd'hui de nos ateliers est beaucoup mieux fait que celui fabriqué à l'étranger.

Dans l'ancien temps peu d'hommes, com-

(1) Voyez à cet égard la planche III, consacrée aux fusils de M. Bachereau, rue du Coq S.t-Honoré, n° 7.

parativement à la population, se livraient à l'exercice des armes. La confiance que leur inspirait leur force et leur adresse en rendait quelques-uns querelleurs, et les duels devenaient plus nombreux. A présent que tout le monde est appelé à manier les armes, que l'usage du pistolet est plus répandu, et qu'on peut apprendre à le tirer passablement droit au bout de quelques jours, les hommes se respectent beaucoup plus, et sont moins disposés à se mesurer et à profiter de quelques chances, devenues aujourd'hui plus incertaines. C'est ainsi que nous voyons nos mœurs s'adoucir, la civilisation s'améliorer à mesure que nous apprenons à mieux nous connaître, et que nous faisons des progrès dans les arts.

Le procédé à percussion et à poudre sur-exigée de l'invention *Pauly*, pour enflammer et faire partir la charge, appliqué au pistolet, présente le même avantage qu'au fusil. Le mécanisme en paraît, au premier coup d'œil, plus compliqué, quoiqu'il soit à peu près le même; mais renfermé dans un plus petit espace avec quelques pièces aussi fortes, il lui donne un peu plus de pesanteur. On trouve la compensation de ce petit inconvénient dans la prestesse du départ, dans la portée plus grande et dans la conservation de la charge qui, placée par le tonnerre dans la chambre qui y est pratiquée, ne peut descendre ni se

perdre par une secousse ou un mouvement ordinaire.

On ne donnera pas le dessin de chacune des pièces qui le composent, parce qu'on serait obligé d'entrer dans des détails qui passeraient le cadre qu'on s'est proposé; on se bornera à le représenter en entier *fig. 10*, démonté d'une plaque de côté qui permettra d'en reconnaître le mécanisme, le jeu et la manœuvre.

La platine est composée des mêmes pièces que celle du fusil; leurs positions et quelques-unes de leurs formes sont différentes, ainsi qu'on en peut juger à l'inspection qui les montre de profil. La pièce qui fait basculer au feu et qui sert à tenir la rosette, est fixée invariablement par deux vis, au corps de platine du pistolet.

Les canons sont également forgés comme ceux du fusil; pour qu'ils aient plus de grâce à l'extérieur, on leur donne le plus souvent la forme octogonale. Il est nécessaire surtout qu'ils soient bien ferés, que les raies intérieures soient prononcées sans être cependant très-profondes, et que leur inclinaison par rapport à l'axe soit telle, que la balle fasse au moins un demi tour de rotation, dans le sens de l'axe du canon, avant d'en sortir. La visière se place sur le canon à son extrémité du côté du tonnerre. C'est surtout au pistolet

qu'il est essentiel que la fente de visière et que la bouche se trouvent dans le même plan que l'axe de l'âme du canon. La précision du tir dépend de la position de ces deux lignes et de l'angle plus ou moins ouvert qu'elles forment entre elles. Pour les déterminer, on place le pistolet dans un étau, on le tire plusieurs fois sans le déranger à 20 pas de distance, par exemple ; et si chaque balle frappe au même point ou à peu près, on trace sur le canon la ligne de mire dans cette direction ; on répète ensuite cette opération à une distance double, et si on atteint au même but, en dessus ou en dessous dans la même ligne verticale, visant par la ligne de mire tracée, on arrête invariablement la position de la bouche et de la visière dont les centres doivent coïncider avec cette ligne. Quand on veut être sûr d'avoir de bons pistolets, il convient de les assujettir à cette épreuve préparatoire. Les canons sont si courts relativement à leur portée, que la plus petite différence de la ligne de mire et de la ligne de tir, hors du même plan, en produit une bien plus grande entre le but et l'endroit où touche la balle.

La poignée P Q R, fig. 10, se joint et s'attache au pistolet par deux fortes vis, l'une placée en dessus au point T, et l'autre en dessous au point S. La plaque E F G, du côté droit s'applique sur le pistolet et se fixe

au moyen de quatre vis I K L M ; la vis L, de tourillon a sous sa tête une rondelle semblable à celle du fusil. La plaque du côté gauche s'applique également sur le pistolet et y est retenue au moyen de quatre vis placées de la même manière. Le chien entre aussi, comme dans le fusil, par le trou pratiqué à sa base, dans le carré ou l'axe de la noix, où il est retenu par une vis qui y a son logement. Un petit trou conique percé au point V de la plaque du côté droit, sert à conduire de l'huile sur le piston qui s'en humecte en faisant passer le chien à toutes ses positions. En prenant cette attention, on entretient le pistolet dans une mobilité convenable et nécessaire, et on n'est pas obligé de démonter l'arme toutes les fois qu'on en a fait usage. Lorsqu'on s'aperçoit cependant, et à la longue, que le mouvement devient trop difficile, il faut le démonter entièrement pour le nettoyer, et pour cela on défait les différentes vis que son inspection indique suffisamment. Celui qui aura étudié la construction et la marche des différentes pièces du fusil, apprendra bientôt à connaître celles du pistolet qui n'en diffèrent que par leurs positions et quelques-unes de leur formes, seulement un peu plus petites.

C'est dans la plaque du côté droit qui se prolonge sur le canon au - delà du tourillon, que se loge un crochet à ressort X Z Y, fai-

saut bascule sur un axe au point Z. Un petit ressort est placé sous le bouton Y, et tient constamment la dent U en saillie, de l'autre côté de la plaque. Quand cette plaque est attachée au pistolet dans sa position et que le canon est en ligne avec le piston, cette dent se loge dans le trou U, pratiqué dans le canon, et le fixe dans cet état.

Si on veut ensuite ouvrir le pistolet pour le charger lorsqu'il est entièrement fermé, on presse avec le ponce sur le bouton Y, en tenant le canon avec la même main, le crochet U se dégage, et en appuyant sur l'extrémité du canon, il se tourne sur ses tourillons, se porte en B', *fig. 10*, et laisse l'orifice du tonnerre à découvert. La cartouche étant amorcée, on l'y introduit et on redresse le pistolet jusqu'à ce que la dent U soit rentrée de nouveau dans sa loge U'.

Dans le pistolet surtout, il importe de mettre le chien à l'arrêt quand on veut l'ouvrir ou le fermer ; sans cette précaution le canon tournant sur ses tourillons, casserait le bout du pistolet qui dépasse la bascule qui traverse, ou sillonnerait les bords du canon, ce qui, dans l'un ou dans l'autre cas, empêcherait de se servir de l'arme.

Pour charger le pistolet, on se sert aussi de *culots* ou cartouches en cuivre, A C D. La balle étant pressée et serrée avec force sur

la bouche du *culot* destiné à la recevoir, y est suffisamment retenue pour permettre de charger et de tirer avec plus de facilité. Cette pièce évite, à celui qui se sert souvent de son arme, la peine de faire pour chaque coup de nouvelles cartouches en papier. Je ne conseillerais cependant pas de voyager avec un pistolet ainsi chargé, parce qu'un mouvement prolongé ferait indubitablement sortir la balle du *culot* et perdre la poudre qui serait dessous. Les cartouches en papier sont préférables pour cet usage.

Je ne ferai pas la description de la double détente qu'on applique à ces pistolets, parce qu'elle est la même que celle qu'on emploie dans les autres, et que sa forme et ses effets sont suffisamment connus.

Le pistolet qui n'est pas rayé en spirales, ne porte pas aussi droit ni aussi loin, quoique se chargeant également par le tonnerre. Il ne porte pas si droit, parce qu'il est physiquement impossible que le centre de figure et le centre de gravité soient les mêmes; et que par conséquent, cette différence de position ne lui fasse éprouver une déviation quelconque pendant son trajet, tandis que dans le pistolet rayé, au contraire, le mouvement de rotation que la balle acquiert dans le sens de l'axe du canon, l'empêche de s'écarter de la ligne de tir et la fait arriver plus directement

au but. Or, si elle va droit au but, comme le prouvent à la fois la théorie et l'expérience, elle doit aussi aller plus loin; car toutes choses égales, ainsi que la force de projection, la ligne droite qu'elle suit dans ce cas étant plus courte que la ligne oblique quelle qu'elle soit, elle doit aussi arriver plus tôt; mais elle ne peut évidemment arriver plus tôt sans avoir plus de vitesse et de portée. Ce raisonnement, on le voit, est indépendant de la force plus ou moins grande que la poudre acquiert en raison de la résistance. Il s'applique également aux effets comparés de la carabine et du fusil.

Pour bien comprendre la manœuvre du pistolet, il serait nécessaire d'en avoir un entre les mains. Une description sur le dessin seulement serait très-longue et très-minutieuse, et par cette raison, difficile à être comprise par les amateurs de cette arme. On se croit donc obligé d'être succinct et de renvoyer à son examen ceux qui voudraient en avoir une idée plus parfaite. On indiquera seulement la grande facilité qu'il offre pour opérer la charge, quand même on est en mouvement; la sécurité plus grande qu'il présente, soit par sa construction, soit par la certitude qu'en a que la charge se maintient toujours dans le tonnerre; la plus grande prestesse dans le départ ou dans la détonation; enfin la justesse et la précision avec laquelle on atteint le but.

---

---

CHAPITRE VI.*De poudre à canon.*

La découverte de la poudre a dû suivre de près celle du salpêtre, qui eut lieu vers le neuvième siècle ; mais la connaissance de ses effets pour lancer les projectiles, et son emploi à la guerre, ne datent guère que du quatorzième. Ce fut un moine allemand, nommé Schwartz, auquel on en a mal à propos attribué l'invention, qui le premier découvrit par hasard ses propriétés. Une étincelle tombée par hasard dans un mortier où il avait trituré du salpêtre, du charbon et du soufre, mit le feu à cette composition et lança à une très-grande distance, une pierre qu'il avait placée dessus. Cet événement donna sans doute l'idée de fabriquer des tubes ou canons, dans lesquels on mettrait un mélange semblable qu'on enflammerait pour projeter au loin les pierres ou autres corps solides qu'on y aurait introduits.

Quelques auteurs assurent que les Chinois avaient une connaissance, bien antérieure à celle que nous indiquons, de la poudre à canon et de son usage. Mais cette tradition, qui paraît difficile à établir, se perd comme tant d'autres, dans la nuit des temps. Au surplus,

ce fait est de peu d'importance pour le sujet qui nous occupe.

La construction des armes à feu a fait, de son côté, d'aussi grands progrès. La forme des fusils est mieux raisonnée; les canons réunissent la solidité et la légèreté à la précision; la nature et la forme des mobiles qu'ils doivent recevoir et diriger, sont plus en rapport avec le but qu'on se propose, et les batteries pour enflammer la charge de poudre, ont aussi éprouvé des changemens très-remarquables et très-intéressans.

La poudre est un composé qui varie de 75 à 78 parties de salpêtre, sur 100 de 12 1/2 à 14 charbon, et de 12 1/2 à 8 de soufre.

On attribue généralement la propriété de la poudre à la grande quantité d'acide nitrique qu'elle renferme. En décomposant le salpêtre pour déterminer dans quelles proportions il s'y rencontrait, M. Bertholet a trouvé

|                                |            |
|--------------------------------|------------|
| 48,62 parties d'acide nitrique | } sur 100. |
| 51,38 parties de potasse       |            |

et M. Gay-Lussac, en analysant l'acide nitrique, a trouvé qu'il se composait

|                             |
|-----------------------------|
| de 69,488 parties d'oxygène |
| 30,512 parties d'azote;     |

ce qui fait voir que l'oxygène, principe de toutes les combustions, est aussi un des principaux élémens de la poudre.

La vivacité et la force de la poudre dépendent donc du choix des matières et de leur

combinaison, plus ou moins intime et proportionnée. On reconnaît la meilleure, à la vue et au toucher, parce qu'elle est d'un noir tirant sur l'ardoise, luisante et peu friable; en la froissant sur la paume de la main, elle ne noircit pas la peau et résiste au frottement. Pour en déterminer plus exactement la force, il faut avoir recours aux épreuves, et celle qui jusqu'à présent paraît la mieux raisonnée, la mieux établie et la plus commode, est celle à peson de M. *Regnier*, mécanicien intelligent, qui rend encore tous les jours des services aux arts; elle est la plus connue et la plus en usage. Elle est composée d'un ressort à deux branches formant un angle de 45 degrés environ; l'arc de cercle, déterminé par ces branches, est fixé à l'une d'elles et peut traverser l'autre, sans éprouver de frottement, en passant par un trou qui y est pratiqué exprès; il est divisé en poids, depuis 3 kilogrammes, qui est la première pression qu'exerce l'obturateur sur l'orifice du tube destiné à recevoir la charge de poudre, jusqu'à 30 kilogrammes. Ce tube ou canon et sa lumière étant respectivement forés avec des mèches de mêmes dimensions, les effets de la charge de poudre qu'on observe sur l'arc gradué sont toujours à peu près les mêmes; et si quelquefois on éprouve des variations, elles ne peuvent guère provenir de la con-

truction de l'éprouvette, dont je ne donnerai pas une description plus détaillée, parce qu'elle est assez répandue. Elle est sans doute la meilleure pour comparer dans des pays éloignés les différens degrés de force de la poudre et s'en rendre compte. Les bases sur lesquelles elle est établie, sont fixes, et le transport et l'usage en sont faciles.

Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé des moyens à employer pour augmenter la force de la poudre : on indiquait le mélange d'une petite quantité de chaux vive, ou une addition de muriate sur-oxygéné, de potasse, d'alkool, d'éther ou d'antimoine, comme devant atteindre ce but. Mais les nombreux essais qu'on a faits avec ces différentes matières n'ont produit aucun effet important. Il n'en est pas de même cependant de l'introduction d'un petit ballon de verre, rempli d'acide nitrique, dans le milieu de la charge de poudre, qui a donné une portée un peu plus grande.

La science qui offre le champ le plus vaste à nos recherches et qui nous flatte le plus par ses résultats, la chimie, a découvert des matières beaucoup plus susceptibles de détonner que la poudre dont nous venons de parler. Les muriates sur-oxygénés de potasse, de mercure, d'argent, etc., sont en effet des agens plus terribles et plus dangereux. Il y a long-

temps qu'on a cherché à fabriquer de la poudre pour les usages ordinaires, avec ces sels, mais on a renoncé à les travailler en grand par rapport aux dangers qu'ils présentent et aux accidens qui sont arrivés. On se borne aujourd'hui à fabriquer de la poudre sur-oxigénée de mercure pour servir d'amorces. En combinant le muriate qu'on fait avec cette matière, avec certaine quantité de soufre et de charbon, on obtient une poudre qui détonne facilement par la percussion. On la prépare avec soin et par petite quantité, de manière à ce qu'étant faite, elle ne présente aucun danger au maniement, et qu'il faille encore un choc très-violent entre deux métaux pour la faire fulminer.

---

## CHAPITRE VII.

### *De la portée des fusils de chasse.*

LA poudre enflammée est un agent si subtil qu'on ne peut en observer ou calculer la force que par les effets qu'il produit. C'est à la connaissance de ces effets, qui varient cependant par des causes accidentelles et cachées, que l'on doit la théorie de la portée des armes à feu. On va exposer quelques-

unes de ces causes et tâcher d'expliquer l'influence qu'elles doivent exercer sur ces portées.

Pour que la portée d'un fusil simple soit exacte, il faut que la ligne de mire et la ligne de tir se trouvent dans le même plan vertical.

On appelle le but en blanc d'un fusil, le point E, *fig. 2*, où les lignes de mire et de tir se rencontrent une seconde fois, ce qui a lieu à cause de la pesanteur du plomb et du ralentissement de sa vitesse. On conçoit que, passé cet endroit, la charge du plomb doit toujours baisser ou descendre et perdre successivement de sa force jusqu'à ce qu'elle soit tombée. Si on tirait des coups de fusil à des distances plus éloignées que le but en blanc, il serait difficile d'apprécier les rapports des coups ou de juger les portées, à cause de l'incertitude de l'évaluation de l'angle sous lequel on aurait tiré. C'est par cette raison qu'on est convenu de prendre pour terme de comparaison des portées le but en blanc de chaque fusil, quoique ce but en blanc puisse encore présenter des variations pour les mêmes calibres, suivant que l'angle formé par la ligne de tir et la ligne de mire est plus ou moins prononcé; ou ce qui est la même chose, suivant que la visière du fusil est plus ou moins élevée au-dessus de la bouche par rapport à l'axe du canon. Mais dans les fusils de chasse,

avec du plomb en petits grains surtout, l'étendue de la rose du coup rend cette différence peu sensible, ce qui permet de prendre, sans crainte d'erreur grave, le but en blanc pour terme de comparaison.

On est donc convenu de mesurer la portée d'une arme par la plus grande distance à laquelle elle puisse atteindre en la tirant horizontalement : le but en blanc ou la seconde section que fait la ligne de tir avec la ligne de mire, est, comme on vient de le dire, cette distance. Elle a été calculée pour les fusils de munition tirés à balle de 180 à 200 toises. Quant aux fusils de chasse, elle dépend également d'un grand nombre de causes variables qui ont sur elle une influence plus ou moins immédiate et remarquable. Il faut placer en première ligne la longueur et le calibre du canon, la manière dont il est *foré*, la quantité et la qualité de la poudre et du plomb qu'on emploie, et ensuite la nature du métal qui entre dans la composition du canon, sa force, la température et l'humidité de l'air que le plomb doit traverser, le vent même qui règne, et enfin l'angle différent que forme dans presque tous les fusils de chasse la ligne de mire et la ligne de tir.

Plusieurs chasseurs ont une idée bien imparfaite sur la portée des armes. Les uns éva-

luent qu'un fusil porte bien, lorsqu'à une distance de cinquante pas, par exemple, les grains de plomb sont bien rassemblés; les autres n'apprécient un fusil que lorsqu'il perce plus profondément qu'un autre à la même distance; d'autres encore cherchent et croient souvent avoir trouvé réunies ces deux qualités. Il n'y a rien d'absolu ou de complet dans chacune de ces opinions. D'abord, un même fusil porte ou donne rarement ses coups de la même manière, surtout avec le plomb de chasse, et la différence des portées des fusils des mêmes calibres est rarement remarquable. Un fusil qui porte serré ne porte pas loin; car, si la charge de poudre est forte, et il ne peut porter loin que relativement à cette charge, l'explosion qu'elle opère et qui presse avec plus de force le plomb au moment de sa sortie de la bouche du canon, le divise ou l'éparpille nécessairement, parce qu'il cesse d'être contenu dans sa circonférence par la paroi du canon. Or, comme le fluide que la poudre produit a une vitesse plus grande, puisque c'est lui qui l'imprime au plomb, on conçoit qu'il doit encore alors agir d'une manière très-violente, quoique irrégulière, sur lui, au moment de la sortie du canon, qui a lieu en même tems. Ce raisonnement prouve aussi que les fusils

qui portent loin, ne doivent pas porter serré, et ce serait une grande erreur de croire que ces deux effets pussent avoir lieu ensemble. D'après cette courte explication, on voit que lorsqu'on veut faire porter serré, il faut mettre peu de poudre et plus de plomb dans la charge, et que lorsqu'on veut faire porter loin, il faut mettre plus de poudre et moins de plomb. Le grand soin d'un chasseur consiste à effectuer sa charge suivant l'effet qu'il veut produire et à trouver celle qui convient le mieux pour les circonstances ordinaires, c'est-à-dire qui tienne le milieu entre les deux résultats qu'on vient d'indiquer, qui ne fasse pas trop serrer ou trop écarter.

La poudre enflammée dans un canon presse également tous les points qui l'environnent, et elle agit ou s'échappe par celui qui lui offre le moins de résistance ; la pression ou la force qu'elle exerce est en raison composée de sa quantité et de cette même résistance. Ainsi, quand la charge de plomb commence à se mouvoir par l'effort que fait le fluide élastique que la poudre produit, il doit y avoir une réaction à peu près égale sur le tonnerre ; c'est cette réaction qui se fait sentir à l'épaule, qu'on appelle *recul* de l'arme. On conçoit alors que le recul du fusil est proportionné à l'effort de la poudre, et que celui qui, toutes choses égales d'ailleurs, repousse moins, fait

moins d'effort et doit, par conséquent, porter moins loin la charge du plomb, cependant, il y a des causes dans la construction d'une arme qui peuvent faire paraître le recul moins sensible, quoiqu'il soit en réalité le même : c'est d'un côté, sa pesanteur; et de l'autre, sa crosse plus inclinée et sa crosse plus à l'avantage. Alors ce recul s'amortit en partie sur la masse du fusil, et le surplus s'affaiblit et se divise sur le point d'appui et sur les deux inclinaisons qu'a la crosse par rapport à l'axe du canon.

M. Regnier, dont on a déjà eu occasion de parler, a imaginé une machine très-simple pour mesurer le recul des fusils. Il serait intéressant de la voir établie dans un tir public à Paris, où tout le monde pût aller faire des épreuves. Dans cette intention, j'en ai communiqué le dessin à M. Renette, canonnier, qui m'a assuré qu'il la ferait construire dans son établissement.

On démontre en physique que la vitesse d'un corps est le rapport qu'il y a entre l'espace qu'il parcourt et le tems qu'il emploie à le parcourir, et que le mouvement est en raison composée de la masse et de la vitesse; c'est à dire que, pour évaluer le mouvement d'un corps, il faut multiplier sa masse par sa vitesse. Suivant ce principe, la vitesse ou la force initiale étant la même, plus un corps est po-

sant, plus il doit aller loin ; par conséquent, plus le plomb est gros, plus il doit avoir de portée. Mais pour faire monvoir un corps plus pesant, il faut une force motrice plus grande ; donc, lorsqu'on emploie une plus grosse dragée, il convient de mettre plus de poudre pour obtenir un résultat proportionné.

D'après ce qui précède, un canon de gros calibre doit porter la balle plus loin, pourvu, toutefois, que le tonnerre soit assez épais en étoffé pour qu'il puisse recevoir sans crainte une plus forte charge de poudre. Le mobile plus gros et plus pesant étant chassé par une force initiale relativement la même, doit parcourir une plus grande distance puisqu'un des facteurs destiné à en évaluer le produit est augmenté.

La longueur du canon a également une grande influence sur la portée ; pour que celle-ci fût la plus grande possible, il faudrait que la longueur du canon fût telle, que la charge de poudre qu'il est susceptible de recevoir eût eu le tems de développer toute la force qu'elle peut acquérir ; au moment où le projectile ou le plomb sort du canon.

La longueur des canons qu'on emploie le plus souvent, pour les fusils de chasse, est de 24 à 36 pouces. La différence des portées, avec du petit plomb surtout, y est de peu d'importance, et elle ne devient grande que

lorsque ce plomb est d'un plus gros numéro ; mais avec les canons longs, on pointe on vise beaucoup plus droit ; et, la charge de poudre pouvant être beaucoup plus forte, on peut obtenir une plus grande portée.

Un canon peut être chargé d'une très-petite quantité de poudre, ou être rempli, dans toute sa longueur, jusqu'à la bouche. Si on éprouve les portées, à partir de la plus petite charge jusqu'à la plus grande, en les augmentant progressivement jusqu'à ce qu'on soit arrivé au dernier point, on les trouvera certainement bien différentes ; elles augmentent jusqu'à la fin, mais d'une quantité peu considérable. Il importerait peu de les connaître pour l'usage des fusils de chasse, parce qu'on ne pourrait pas en faire l'application. On indiquera seulement un fait certain, c'est que toutes les charges qui sont une même fraction du poids de la charge de plomb, doivent imprimer, dans tous les calibres, des vitesses initiales égales (1).

On conçoit également que le frottement que le plomb éprouve dans l'air, lorsqu'il le traverse, étant la cause principale du ralen-

---

(1) M. de Casaux, officier supérieur d'artillerie, démontre dans un ouvrage qu'il a publié en 1818, le principe qu'on vient de citer, et donne une formule très-simple qui peut s'appliquer à toutes les charges.

tissement de sa vitesse, plus l'air est chargé d'humidité, ou plus il est dense, plus cette vitesse doit être diminuée. C'est par cette raison que les coups portent moins loin par un temps humide, et plus loin par un temps sec.

Lorsqu'on tire en travers, par un grand vent, avec du petit plomb surtout, le plomb éprouve une déviation très-sensible qui nuit aussi à sa portée; ce dont chaque chasseur peut s'assurer, en tirant à la cible, par un vent semblable.

En tirant avec un fusil double, il faut aussi calculer l'angle  $LPG$ , fig. 2, que forme la ligne du tir de chaque canon, avec la ligne de mire qui s'établit par le milieu de la plate-bande qui les sépare. Suivant qu'il est plus ou moins ouvert, le coup droit porte plus ou moins à gauche en  $L R$ , et le coup gauche porte plus ou moins à droite en  $D T$ . Si on tire en travers, avec le coup droit, et d'un peu loin, une pièce de gibier qui va de gauche à droite, on peut très-bien la manquer, quoique la ligne de mire, ou visuelle, soit exacte. Chaque chasseur doit donc étudier son arme de manière à tenir compte de cette différence de direction.

Il suit de ce qu'on vient d'exposer, qu'il faut, pour qu'un fusil double de chasse remplisse les conditions principales, qu'il pèse de 6 à 7 livres; que la lame du canon ne soit

pas trop mince, et qu'elle soit composée de fer et d'acier; que le canon ait de 28 à 32 pouces de longueur, terme moyen; et que son calibre soit de 22 à 28 balles à la livre. Les gros calibres donnent plus de pesanteur à l'arme, il est vrai; mais ils permettent, en compensation, une charge de poudre et de plomb beaucoup plus forte, qui, par conséquent, garnit davantage.

NOTA. Voyez pour toutes les descriptions du fusil l'ALUT, la planche I placée en regard du titre de l'ouvrage.



# DE L'OISELLERIE

## ET

### DE LA FAUCONNERIE.



Chez les oiseaux surtout que de soins caressans !  
Qu'ils savent avec art attendre leurs accens !  
Ecoutez du pigeon, épris de sa maîtresse,  
Le doux roucoulement exprimer sa tendresse ;  
Il approche, il s'éloigne, il revient mille fois,  
Arrange son maintien, passionne sa voix :  
J'aime à suivre de l'œil ses timides approches,  
Je comprends ses soupirs et ses tendres reproches.  
Avec quelle pudeur son amante, à son tour,  
En déguisant ses feux irrite son amour,  
Au moment de céder avec art se retire,  
Le rappelle, le suit, le repousse et l'attire !  
Quel peintre en ses tableaux, quel poète en ses chants  
Représente l'amour sous des traits plus touchants ?  
( DELILLE. )

« Il en est, dit Buffon, dont le plumage égale la splen-  
« deur de l'or, le reflet pétillant des pierreries, les  
« nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le  
« lustre de la soie, le jeu du saphir, l'œil de la turquoise,  
« le coloris tendre et frais des plus belles fleurs ; mais  
« toutes ces brillantes parures disparaissent le plus sou-  
« vent après la saison d'aimer, et semblent ne leur avoir

» été accordées par la nature que pour le tems des  
» noces ».

---

## CHAPITRE PREMIER.

### OISELEUR.

*Définition de ce mot donné par l'Encyclopédie.*

—

« **L'**OISELEUR est celui qui, par récréa-  
» tion ou par état, fait toute espèce de  
» chasse aux oiseaux.

» La première et la plus essentielle de  
» toutes les qualités que doit avoir un oi-  
» seleur, est le goût de la chasse, avec  
» l'industrie, qui conduit à la réussite.  
» Il est encore important qu'un oiseleur  
» soit fin, vif, actif et prévoyant, et que  
» son imagination soit toujours prête à  
» venir à son secours.

» On a dit qu'il fallait qu'un oiseleur  
» fût fin, c'est-à-dire, qu'il sût tromper  
» et surprendre les oiseaux, soit en les  
» appelant, soit en les *tournant*, etc.

» La vivacité n'est pas pour un oise-  
» leur une des qualités les moins essen-  
» tielles ; elle renferme l'agilité, la sou-  
» plesse ; et il y a des chasses, comme la  
» *pipée*, la chasse au *brai*, etc., qui se-  
» raient presque toujours infructueuses,  
» si le chasseur n'était doué d'une grande  
» vivacité.

» Le goût, la finesse et la vivacité ne  
» suffisent pas à un oiseleur ; il faut en-  
» core de la prévoyance. Par exemple, si  
» un oiseleur, en tendant un *hallier*, en-  
» bande trop les *haumées*, il arrivera que  
» le gibier trouvant de la résistance, recu-  
» lera pour chercher un passage ailleurs,  
» ou sautera par-dessus, et le chasseur  
» manquera sa proie ; il faut donc qu'a-  
» près avoir combiné la marche, les for-

» ces , les ruses et l'adresse du gibier  
» qu'on veut prendre , avec la manière  
» d'arranger les pièges qu'on lui tend , on  
» prévoio que rien ne doit s'opposer à la  
» réussite. »



---

---

CHAPITRE II.GIBIER A PLUMES.  

---

C'EST en général tout ce qui est la proie du chasseur ; ainsi les loups , les renards , etc. , sont *gibier* pour ceux qui les chassent ; les buses , les corneilles sont *gibier* dans la fauconnerie , etc. Cependant , ce nom est plus particulièrement affecté aux animaux sauvages qui servent à la nourriture de l'homme. Si l'on parle d'une forêt bien peuplée de *gibier*, on veut dire qu'il y a beaucoup de cerfs , de daims , de chevreuils , etc. ; une terre giboyeuse est celle où l'on trouve abondamment des lièvres , des lapins , des perdrix , etc.

La propriété des terres étant établie , celle du gibier qu'elles nourrissent doit en

être une suite naturelle. C'est un des bienfaits du nouvel ordre de choses en France, que d'avoir proscrit l'usage de réserver aux seigneurs seuls le droit de *giboyer*, c'est-à-dire, de chasser à pied ou à cheval avec le fusil. Le cultivateur ne verra donc plus dévorer par le *gibier* le grain qu'il a semé, sans pouvoir s'y opposer et sans oser s'en plaindre. Il n'aura plus à gémir de la multiplicité des espèces qui détruisent ses récoltes. La philosophie, la sagesse, les hautes lumières du monarque vertueux qui nous gouverne en père impartial et prudent, s'y opposent : on conçoit que l'abus étant devenu trop souvent une suite du libre usage de la chasse, on a dû en restreindre le droit aux propriétaires de cent arpens au moins. La conservation de certaines espèces de gibier pouvant être agréables, utiles et lucratives, on en a fait un art qui a des règles, et qui demande quelques connaissances. Nous

allons dire ce qu'il est essentiel de savoir là-dessus.

Il y a plusieurs espèces qui ne demandent que des soins ordinaires. La nature a destiné un certain nombre d'animaux à servir de nourriture à quelques autres; retranchez seulement les animaux carnassiers, vous porterez très-loin la multiplication des autres; ainsi, en détruisant les loups, vous aurez des cerfs, des chevreuils, etc.; faites périr les renards, les fouines, les belettes, etc., vos bois se peupleront de lapins, vos plaines se couvriront de lièvres, de manière à vous incommoder vous-même. La destruction des animaux carnassiers est donc le point le plus essentiel pour la conservation de toute espèce de gibier; et le retranchement de ces animaux nuisibles, est un dédommagement du mal que le gibier peut faire, lorsqu'il n'est pas extrêmement abondant. La moindre négligence là-dessus rend inutiles tous les

soins que l'on pourrait prendre d'ailleurs, et cela demande de la part de ceux qui en sont chargés, beaucoup d'attention et d'habitude.

Ce soin principal n'est cependant pas le seul qu'exigent les espèces de même gibier qu'on peut conserver avec le moins d'inconvéniens ; je parle des perdrix grises, des perdrix rouges et des faisans.

Chacune de ces espèces demande un pays disposé de manière particulière, et des soins propres que nous allons indiquer séparément. En réunissant ces dispositions et ces soins, on peut réunir et conserver les trois espèces ensemble.

~~~~~

PERDRIX.

Perdrix, oiseau du genre des gélinottes. Les perdrix ne se perchent point ordinairement sur les arbres ; elles font du bruit en volant ; leur vol est bas, dure

peu , et a peu d'étendue. Elles ont quatre doigts , dont trois devant et un derrière ; leur queue est courte. Les *perdrix* setrouvent dans presque toute l'Europe. L'auteur de l'*Agronome* indique plusieurs moyens de multiplier les perdrix , qui sont recherchées à cause de la délicatesse et de l'excellent goût de leur chair. Il faut épargner pendant les six premiers mois de l'année, les mères et leurs petits. Il faut exterminer les mâles , que la jalousie engage à nuire aux *perdrix* apprivoisées. On doit faire une chasse exacte des bêtes carnassières et des oiseaux de proie. (*Extrait de l'Encyclopédie.*)



DES PERDRIX GRISES.

Les *perdrix grises* se plaisent principalement dans les plaines fertiles, chaudes, un peu sablonneuses , et où la récolte est hâtive ! elles fuient les terres froides , ou

du moins elles ne s'y multiplient jamais à un certain point. Cependant, si des terres naturellement froides sont échauffées par de bons engrais, si elles sont marnées, etc., l'abondance des perdrix peut y devenir très-grande : voilà pourquoi les environs de Paris en étaient peuplés à un point qui paraissait prodigieux. Tous les engrais chauds que fournit cette grande ville, y sont répandus avec profusion, et ils favorisent autant la multiplication du gibier que la fécondité des terres. En supposant les mêmes soins, les meilleures récoltes en grains donneront une bien plus grande quantité de gibier.

La terre étant bien cultivée, les animaux destructeurs étant pris et chassés avec activité, il faut encore, pour la sûreté et la tranquillité des perdrix grises, qu'une plaine ne soit point nue; qu'on y rencontre de tems en tems des remises plantées en bois, ou de simples buissons fourrés

d'épines : ces remises garantissent les perdrix contre les oiseaux de proie , les enhardissent à tenir la plaine , et leur font aimer celle qu'elles habitent. Quand on n'a pour objet que la conservation , il ne faut pas donner une grande étendue à ces remises ; il vaut mieux les multiplier ; des buissons de six perches de superficie seraient très-suffisans , s'ils n'étaient placés qu'à cent toises les uns des autres ; mais si l'on a le dessein de retenir les perdrix après qu'elles ont été chassées et battues dans la plaine , pour les tirer commodément pendant l'hiver , on ne peut pas donner aux remises une étendue moindre que celle d'un arpent. La manière de les planter est différente aussi , selon l'usage qu'on en veut faire.

On peut être sûr que dans un pays ainsi disposé et gardé , on aura beaucoup de perdrix ; mais l'abondance étant une fois établie , il ne faut pas vouloir la porter à

l'excès. Il faut, tous les ans, ôter une partie des perdrix, sans quoi elles s'embarrasseraient l'une l'autre au tems de la ponte, et la multiplication en serait moindre. C'est un bien dont on est contraint de jouir pour le conserver. La trop grande quantité de coqs est surtout pernicieuse. Les perdrix grises s'apparient ; les coqs surabondans troublent les ménages établis, et les empêchent de produire. Il est donc nécessaire que le nombre des coqs ne soit qu'égal à celui des poules ; on peut même laisser un peu moins de coqs ; quelques-uns alors se chargent de deux poules, et leur suffisent ; elles pondent chacune dans un nid séparé, mais fort près l'un de l'autre ; leurs petits éclosent dans le même tems, et les deux familles se réunissent en une seule *compagnie*, sous la conduite du père et des mères. Voilà ce qui concerne la conservation des perdrix grises.



DES PERDRIX ROUGES.

Les *Perdrix rouges* cherchent naturellement un pays disposé d'une manière différente ; elles se plaisent dans les lieux élevés , secs et pleins de gravier ; elles cherchent les bois , surtout les jeunes taillis , et les fourrés de toute espèce. Dans le pays où la nature seule les a établies , on les trouve sur les bruyères , dans les roches , et quand on n'a d'elles que les soins ordinaires , elles ne paraissent pas se multiplier beaucoup. Les perdrix rouges sont plus sauvages et plus sensibles au froid que ne sont les grises : il leur faut donc plus de retraites qui les rassurent , et plus d'abris , qui , pendant l'hiver , les garantissent du vent et du froid. Les perdrix grises ne quittent point la plaine , lorsqu'elles y sont en sûreté ; elles y couchent , et sont pendant tout le jour occupées du soin de

chercher à vivre. Les perdrix rouges ont des heures plus marquées pour aller aux gagnages ; elles sortent le soir , deux heures avant le soleil couchant ; le matin , lorsque la chaleur se fait sentir , c'est-à-dire , pendant l'été vers neuf heures , elles rentrent dans le bois et surtout dans les taillis , que nous avons dit leur être nécessaires. Il faut donc que le pays où l'on veut multiplier les perdrix rouges soit mêlé de bois ou de plaines ; il faut encore que ces plaines , quoique voisines des bois , soient fourrées d'un assez grand nombre de petites remises , de buissons , de haies , qui établissent la sûreté de ces oiseaux naturellement farouches . Si quelque-une de ces choses manque , les perdrix rouges désertent. Les grises sont tellement attachées au lieu où elles sont nées , qu'elles y meurent de faim plutôt que de l'abandonner ; il n'y a que la crainte extrême des oiseaux de proie qui les y oblige. Les perdrix

rouges ont besoin d'une sécurité plus grande ; si vous les faites partir souvent de leurs retraites , cet effroi répété les chassera , et elles courront jusqu'à ce qu'elles aient trouvé des lieux inaccessibles. On voit par là que le projet de multiplier dans une terre les perdrix rouges , à un certain point , entraîne beaucoup de dépenses et de soins , qui peuvent et doivent peut-être en dégoûter ; c'est un objet auquel il faut sacrifier beaucoup , et n'en jouir que rarement.

Les perdrix rouges s'apparient comme les grises ; et il est essentiel aussi que le nombre des coqs ne soit qu'égal à celui des poules. On peut tuer les coqs dans le courant de l'année , à coups de fusil : avec de l'habitude , on les distingue des poules , en ce que celles-ci ont la tête et le cou plus petits , et la forme totale plus légère. Si l'on n'a pas pris cette précaution avant le tems de la ponte , il faut au moins la

prendre pendant ce tems pour l'année suivante. Dès que les femelles couvent, elles sont abandonnées par les mâles, qui se réunissent en *compagnies* fort nombreuses. On les voit souvent vingt ensemble. On peut tirer hardiment sur ces compagnies; s'il s'y trouve quelques femelles mêlées, ce sont de celles qui ont passé l'âge de produire. Cette opération se doit faire depuis la fin de juin jusqu'à celle de septembre. Après cela, les vieilles perdrix rouges se mêlent avec les compagnies nouvelles, et les méprises deviennent plus à craindre.

(Toute cette instruction est tirée de l'Encyclopédie; ce qui en garantit l'exactitude.)



**MOYEN DE TIRER AU FUSIL DES PETITS
OISEAUX, SANS GÂTER LEUR PLUMAGE;
par LE VAILLANT, auteur de *Voyages
très-célèbres en Afrique.***

« Il est bon, dit l'auteur, que tout na-

» turaliste soit instruit du moyen que j'ai
» inventé pour prendre les oiseaux les plus
» petits et les plus délicats, sans pièges ou
» autre moyen un peu long, sans les tuer
» avec du plomb qui gâte leur plumage
» et leur forme. Le procédé que j'ai inventé
» n'est point hasardé ; cette idée est neuve
» absolument ; et, jusqu'à ce jour, je n'ai
» ouï dire à personne qu'un autre que moi
» en ait fait usage.

» Voici quel est mon procédé :

» Je mettais dans mon fusil la mesure
» de poudre, plus ou moins forte, suivant
» les circonstances ; immédiatement sur la
» poudre, je coulais un petit bout de chan-
» delle, épais d'environ d'un demi-pouce ;
» je l'assurais avec la baguette ; ensuite, je
» remplissais d'eau le canon jusqu'à la
» bouche. Par ce moyen, à la distance re-
» quise, je ne faisais, en tirant l'oiseau, que
» l'étourdir, l'arroser, et lui mouiller les
» plumes ; puis, le ramassant aussitôt, il

» n'avait pas, comme dans un piège, le
 » tems de se débattre et de se mutiler. L'eau
 » poussée par la poudre, allait au but ; et
 » le morceau de suif n'ayant pas la pesan-
 » teur de l'eau, restait en route. On devine
 » assez que de cette manière je ne tirais
 » jamais horizontalement. »



DE L'ORTOLAN.

L'ortolan étant un mets royal, à cause de sa délicatesse et de sa rareté, nous lui donnons ici le premier rang. Il ressemble un peu au verdier jaune. Aucun manger n'est plus délicieux : c'est l'ambroisie des gastronomes. Cet oiseau est considéré comme un oiseau de passage ; il arrive en mars, comme la caille, et s'en va en automne. On le prend au filet et aux glaux. *L'ortolan*, accommo lé à la provençale, c'est-à-dire, aux truffes de Périgord, est un mets exquis. Quoique très-petit (à peu

près de la grosseur d'un bœuf, il est coûteux et ne paraît, en général, que sur la table des souverains ou des Lucullus de la capitale.



CHAPITRE III.

**MANIÈRE AUSSI SURE QU'AMUSANTE DE
PRENDRE DES CORBEAUX ET DES CORNEIL-
LES, CONSIDÉRÉS COMME OISEAUX DES-
TRUCTEURS.**

~~~~~

. . . . .  
 Quel contraste de goût, d'aliment, de parure !  
 Comparez pour les mœurs la couleur, la figure,  
 Pour le charme des sons, l'agilité du vol,  
 Le corbeau qui croasse au brillant rossignol :  
 Le tigre au doux agneau, l'aigle au pigeon timide,  
 Le faon pussillanime au lion intrépide,  
 Le front nu, le long cou, le long pied des chameaux  
 Au cerf agile et fier de ses pompeux rameaux ;  
 Le sot oiseau de l'Inde et sa maussade roue  
 Au paon où des couleurs l'essaim brillant se joue,  
 Qui, d'astres tout couvert et de lui-même épris,  
 Offre en traînant Junon tous les rayons d'Iris.  
 Rapprochez la Corneille et ses couleurs funèbres,  
 Le lugubre hibou, triste amant des ténèbres,  
 De ce brillant oiseau, qui, sous un ciel vermeil,  
 Du luxe des couleurs embellit le soleil.

Combien des animaux l'inégale structure  
De ses variétés pare encore la nature !

( *Les trois Règnes. DELILLE.* )

---

Ces deux espèces (*le corbeau et la corneille*) sont du même genre. La seconde ne diffère de la première que par une plus petite taille. Elles sont très-voraces, et se nourrissent de fruits, mais principalement de substances animales, telles que vers, poissons, charognes surtout; ce qui les rend utiles sous un certain rapport. Elles détruisent beaucoup de gibier, et attaquent quelquefois les agneaux et les lièvres. Le vol du corbeau était consulté par les anciens aruspices; et il a toujours été pris comme un mauvais augure. Proscrit chez certains peuples, il était favorisé et respecté chez d'autres. Dans l'île de Malte, sa tête était à prix; et en Angleterre, il était défendu de le tuer. Sa chair est désagréable à man-

ger : cependant, elle fait de très - bon bouillon.

§ 1<sup>er</sup>. *Autre chasse des corneilles, fort comique.*

Cette chasse, dit *Chomel*, dans son *Traité de Vénérerie et d'Oisellerie*, est très - amusante. Il faut, prescrit-il, être au moins six personnes pour la faire ; trois, habillées tout en noir, montent pendant la nuit sur des arbres qu'on a préalablement bien dépouillés de leurs branches, à cinq ou six pieds de terre, en choisissant principalement les arbres où ces animaux carnivores sont dans l'usage de se percher ; tandis que les trois autres personnes marchent dans le bois, en faisant le plus de bruit possible, et en battant avec de grandes perches les arbres où elles supposent qu'il y a le plus de ces animaux. Alors les corneilles, prenant, dans l'obscurité de la nuit, les trois personnes habillées de noir, qui se sont

l'entrée de ces cornets avec de la glu ; on les pique sur des tas de fumier , sur les arbres où l'on voit que les corbeaux se perchent , et dans les terres nouvellement labourées. L'oiseau , venant pour manger ce qui est dans les cornets , s'attache le cornet autour de la tête et du cou ; il s'élève fort haut , et retombe à peu près dans le même endroit , en sorte qu'on peut le prendre avec la main , ou l'assommer avec un bâton. Ceux qui entendent un peu cette chasse , en prennent beaucoup. (*Voyez la planche 4.*)

§ III. *Autre manière encore très-comique pour la même chasse.*

On se donne encore le plaisir de cette chasse avec le hibou , qu'on attache au pied d'un arbre garni de gluaux. D'autres prennent un chat , et le frottent entièrement de miel , ensuite le roulent dans la plume , qui s'attache par le moyen de ce

miel autour du chat ; après, on le porte dans l'endroit destiné pour la chasse. Quand on est arrivé sur le lieu, on prend le chat, on le lie par les reins, à la manière dont on lie les singes, assez ferme pour qu'il ne puisse se dépêtrer. On l'attache au pied d'un arbre rempli de gluaux, et l'on se retire à l'écart, en sorte que l'on puisse voir l'endroit. Le chat, se voyant seul, commence à miauler et à se tourmenter. Corneilles, corbeaux, pies, geais et autres oiseaux de cette sorte, entendent ce bruit, viennent voir ce que c'est, et, se posant sur l'arbre, tombent avec les gluaux. On en prend un grand nombre de cette façon.

#### § IV. *L'Étourneau.*

L'étourneau est un oiseau moins rare que le merle; il a le bec jaune et les plumes généralement noires, à reflets verts et à raies rousses. Il se nourrit d'insectes, de baies et autres petits fruits. Il fait beaucoup de



CHASSE AUX CORBEAUX EN TEMS DE NEIGE.

placées dans le haut de l'arbre, pour un amas d'oiseaux comme eux, se perchent autour : elles n'ont donc que la peine de les prendre avec la main, de les tuer et de les jeter par terre. On peut en attraper de cette façon une quantité prodigieuse ; plus la nuit est obscure, dit *Chomel*, plus la chasse est favorable et abondante.

*Autre procédé.* Un chat emmiellé et roulé dans la plume, que vous attacherez fortement au pied d'un arbre, sur les branches duquel vous aurez semé des gluaux, attirera également beaucoup de corneilles qui, venant à entendre les miaulemens du chat, se jettent d'abord sur les branches pour le dévorer, et tombent de suite avec les gluaux.

## § II. *Autre moyen divertissant de prendre ces animaux.*

On garnit de viande hachée le fond de cornets de papier un peu fort ; on frotte

dégât dans les vignes sur le raisin. On lui fait la chasse de mille manières. *Voyez ci-après.*

### § V. *La Pie.*

Ses mœurs sont analogues à celles du corbeau, mais elle est beaucoup plus industrielle et plus carnassière encore ; car, elle se réunit en troupes pour investir les animaux vivans, les tuer et les dévorer. *Voyez ci-après la chasse des oiseaux.*

### § VI. *Épervier.*

Oiseau de proie, hardi, mais docile, car on le forme à la chasse au vol. Il attaque tous les autres oiseaux, et même les lièvres et les lapins. Le mâle s'appelle *Mouchet* ou *Émouchet*. On le met en fuite en brûlant de la poudre : il en craint l'odeur, et s'éloigne promptement de l'endroit où il la sent.

§ VII et dernier. *Le Moineau franc.*

Cet oiseau est du genre des pinsons, ordre des passereaux. Il est presque domestique, vit au sein des villes, des granges, et se rapproche le plus qu'il peut des habitations. Il se nourrit de grains et d'insectes, et quelquefois devient si nombreux, qu'il fait des ravages considérables dans les récoltes. L'oiseleur et surtout le cultivateur, pour ses intérêts, doivent prendre tous les moyens possibles pour le détruire, soit à coups de fusil, soit en lui présentant des appâts qui le fassent tomber dans des pièges.



## CHAPITRE IV.

CHASSE AUX OISEAUX.  

---

CE que nous venons de dire des oiseaux, nous conduit à parler des différentes chasses qu'on leur fait, autant pour le plaisir que pour l'utilité; mais avant tout, nous devons faire le détail de tous les outils et instrumens pour cette chasse, ainsi que de la profession d'oiseleur.

## ARTICLE PREMIER.

*Des outils que doit d'abord avoir un oiseleur.*

Une *serpe*, qui sert à la construction de presque toutes les autres machines, et à couper les branches au besoin.

Une *serpette*.

Un *canif*, pour aiguïser les gluaux , les rejets, etc.

Un *couteau camarad*.

Un *Eustache-Dubois* , préférable aux couteaux de meilleure qualité , en ce qu'il casse plus rarement.

Une *masse à pic* , propre à tendre les filets à alouettes, et tous les pièges qui ont des piquets. La partie pointue sert à creuser la terre dans l'occasion , et celle terminée en marteau , à enfoncer les piquets.

Une *vrille* , pour faire des trous.

Un *carrelet* , instrument qui sert à tailler la feuille avec laquelle on veut *frouer*. A défaut de carrelet , on fait un trou carré aux feuilles avec des ciseaux.

Une *genouillère* , c'est une calotte de chapeau qu'on attache au genou , pour tailler les petites branches dessus.

## ARTICLE II.

Un *carton*; c'est un large morceau de

cuir, de toile cirée ou d'écorce de cerisier, pour envelopper et porter plus commodément les gluaux.

Une *petite boîte de fer-blanc*, ordinairement ronde, pour renfermer les instrumens pà per ou frouer.

### ARTICLE III.

#### *Des différens nœuds à l'usage de l'oiseleur.*

Comme il y a très-peu de pièges dans la composition desquels il n'entre quelques cordeaux, lignettes, etc., l'oiseleur doit faire, selon les occasions :

1° *Le nœud coulant simple*, c'est le plus usité; 2° *le nœud coulant double*; 3° *le nœud à chaînette*; 4° *le nœud proprement dit*; 5° *le nœud fixe*; 6° *le nœud de capucin*.

## ARTICLE IV.

*Des appeaux.*

Il y a des personnes qui ont le talent de contrefaire le chant de quelques oiseaux, et qui les appellent par ce moyen. Mais, comme c'est un talent assez rare, on y supplée par des machines qui parviennent aux mêmes résultats. Comme il vaut infiniment mieux acheter les appeaux dont on a besoin, que de les faire, nous ne les décrirons pas. Nous parlerons seulement de l'appeau ou *pipeau*, qui sert à la pipée, parce qu'on le fait soi-même, et qu'il procure d'abondantes chasses. Il suffit de prendre une feuille de chiendent, d'une espèce mince, couverte d'un duvet presque insensible à la vue. Quand c'est une espèce trop velue, qui se trouve à portée, on en cueille une demi-douzaine de feuilles; trois heures au moins avant de s'en servir, on les met pendant quelque temps entre

trois ou quatre doubles de papier gris imbibé de vinaigre et d'eau : ce qui les rend souples et amorties. Leurs poils ne deviennent plus un obstacle au contact de l'air; on ne les tire de la boîte qu'au moment de piper.

#### ARTICLE V.

##### *Moyens de bien piper.*

Les moyens de bien piper sont le doigt index et le pouce de chaque main, qui doivent tenir l'herbe entre les lèvres. Il ne faut pas qu'elles soient entièrement jointes à la feuille, ni que l'herbe touche les dents. La langue, en se baissant et se voûtant par intervalle contre le palais, augmente et diminue par mesure la capacité de la bouche; et l'air qui doit frapper la feuille en reçoit des modifications qui imitent les cris lents et plaintifs de la chouette. Quant aux tremblemens que le pipeur fait de momens à autres, ils sont

monotones , et viennent du gosier seulement. Cet appeau est d'autant plus funeste aux oiseaux, qu'il imite mieux les cris de la chouette , leur ennemie ; ils la croient dans l'embarras, et accourent pour achever de la faire périr. Mais comme cette manière de piper est difficile, et demande beaucoup d'usage, on a recours à d'autres pipeaux, dont le principal est un petit morceau de bois entaillé, et uni dans son entaille, laquelle sert de base à une languette faite d'un petit ruban de soie, que l'on recouvre par une petite pièce de bois, de façon qu'il reste un intervalle où l'on aurait peine à passer la pointe d'un couteau. C'est par cet intervalle que l'on souffle, suivant qu'il est nécessaire. Au lieu de ruban pour languette , on peut mettre une feuille de chiendent, qui revient au même.

---

## ARTICLE VI.

*Voyons maintenant les appeaux à*  
FROUER.

Frouer, c'est exciter, en soufflant sur une machine quelconque, un bruit qui imite ou le cri de quelque oiseau, ou son vol, ou le couchement de la chouette, quelquefois même des cris idéals, qui ne laissent pas d'exciter la curiosité des oiseaux, et de les inviter à la satisfaire.

De tous les appeaux à frouer, il n'y en a pas de plus usité que la feuille de lierre. On la tourne de façon qu'elle représente assez bien un cône renversé ; on la tient avec les trois premiers doigts d'une main, observant que la pointe de ce cône remplisse l'intervalle que laissent les extrémités des trois doigts unis entre eux.

Quoiqu'il ne soit pas si difficile de frouer que de piper, encore faut-il de l'expérience pour y réussir : on ne peut se flatter de

bien frouer , si l'on n'imité les différens cris des geais , des merles , drénnes , etc. Que se propose-t-on en frouant ? C'est de peindre la crainte des oiseaux , l'envie de se venger ; il faut donc crier l'alarme , en un mot , demander du secours comme dans un moment pressant. « *Pipeurs, dit l'auteur de l'AVICEPTOLOGIE , rappelez-vous quels sont les cris des geais, quand , après avoir ouï la chouette , ils entendent un oiseau que vous faites crier. Vous les avez vus mille fois sauter, comme par folie, de branches en branches , des arbres à terre , fondre sur la cabane , et marquer une valeur héroïque dans leurs yeux pleins de feu. Leurs cris , dans ce moment , sont bien différens de ceux qu'ils jettent quand ils s'appellent mutuellement. Ce sont tous ces exemples qu'il faut suivre ponctuellement , afin de saisir les occasions de les mettre à profit.* »

## ARTICLE VII.

*Préparation du lierre.*

La préparation du lierre s'opère en faisant un trou dans le milieu , avec le car-relet ou avec des ciseaux. Puisque tout dépend de bien *frouer*, on ne doit rien né-gliger de tout ce qui peut y concourir ; c'est pourquoi , si l'on ne se munit pas , avant de commencer sa pipée , d'une dou-zaine de feuilles de lierre , toutes percées , et d'autant de feuilles de chiendent , on s'expose à la manquer.

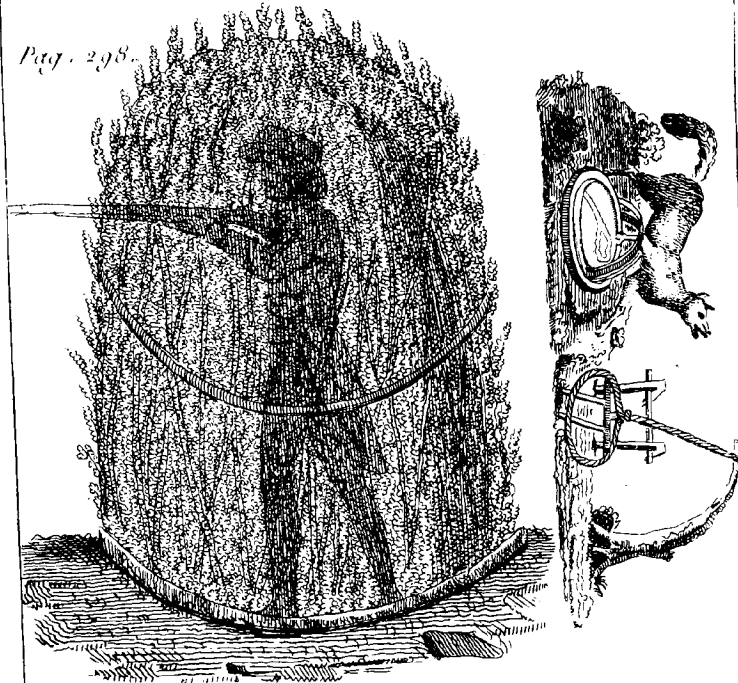
## ARTICLE VIII.

*De la Hutte ambulante. ( Voyez la  
Planche IX. )*

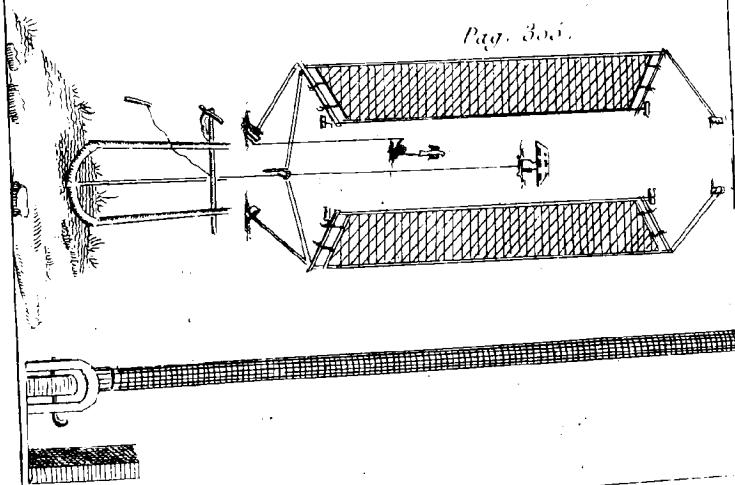
La hutte ambulante est formée avec des branches d'arbres , de manière à ce qu'on la puisse porter où l'on veut. Elle doit être de six pieds et demi de hauteur ; on y laisse un jour par lequel on puisse dé-

# HUCHE AMBULANTE.

Page. 298.



Page. 305.



## CHASSE AUX ALLOUETTES AVEC LE MIROIR.

couvrir son gibier , et le tuer commodément. Il faut arranger les branchages de manière que la hutte représente , autant que possible , un buisson , évitant cette rondeur qui deviendrait suspecte au gibier. Lorsqu'on veut approcher de quelques oiseaux , il faut marcher si doucement qu'ils n'aperçoivent pas le buisson remuer ; car ils prendraient la fuite , et tromperaient l'espoir du chasseur.

## ARTICLE IX.

*Du Réverbère pour les canards. ( Voyez  
Planche VI , n° 3. )*

La chasse au réverbère est fort singulière ; les canards , à l'aspect de quelque chose de nouveau , qu'ils prennent peut-être pour le soleil levant , dont cette réverbération a parfaitement la ressemblance , s'attroupent et approchent des bords , soit pour s'amuser , soit pour travailler mutuellement à leur toilette , comme c'est leur

coutume , aussitôt que le soleil paraît. Quand on veut faire cette chasse sur la rivière , elle exige qu'on soit plusieurs personnes ; mais une seule suffit pour chasser sur les étangs.

L'objet qui doit procurer la réverbération funeste aux canards, est seulement un chaudron bien écuré. Si l'on va chasser sur la rivière , une personne se pend le chaudron au cou, et tenant d'une main un vase dans lequel il y a de l'huile, et quatre ou cinq chandelles allumées, elle fait en sorte que la réflexion de la lumière donne sur l'eau , à une portée de fusil ordinaire. Si l'on rencontre des canards , ils s'annoncent de loin par quelques cris d'admiration pour cet objet nouveau ; ce qui doit avertir le *porte-réverbère*, et les chasseurs cachés derrière lui , qu'il faut aller très-doucement, et marcher le plus légèrement possible.

Nous avons dit que , lorsqu'on fait cette

chasse sur un étang, une seule personne suffit. Elle attache le chaudron à un pieu, et met le vase qui sert de lampe devant, à la distance convenable, et attend tranquillement derrière le réverbère. Après l'explosion du coup de fusil, on perdrait son temps de rester au même endroit; mais on peut aller ailleurs, en recommençant le même procédé.

#### ARTICLE X.

*Époque de faire cette chasse aux canards.*

C'est au commencement de l'automne que cette chasse se fait avec le plus de fruit; on y tue des canards, poules d'eau, plongeurs, morelles, etc.

#### ARTICLE XI.

*Des miroirs à alouettes.*

De tous les moyens dont on se sert pour

faire donner les alouettes dans les pièges qu'on leur tend, il n'en est point qui soit suivi d'autant de succès, ni qui soit pour un chasseur un passe-tems plus agréable, que la chasse qui se fait avec un miroir. Il y aurait bien des choses à dire sur la curiosité des alouettes, et sur l'empressement qu'elles ont de la satisfaire ; mais ce serait passer les bornes que nous nous sommes prescrites. Il suffit de savoir que les rayons du soleil donnant sur les glaces d'un miroir, tel que nous allons le décrire, et réfléchissant sur tous les objets qui l'environnent, attirent toutes les alouettes qui l'aperçoivent. Bruit, feu, fumée, mauvaise odeur, rien ne les arrête ; elles descendent quelquefois avec tant de précipitation, qu'on les croirait lancées du ciel, si elles ne s'arrêtaient tout-à-coup pour papillonner et badiner sur le miroir.

On fait plusieurs sortes de miroirs à alouettes ; nous ne décrirons que celui qui

est le plus commun et qui offre le plus d'avantages et d'amusement.

La b  se de ce miroir est d'un bois pesant, de la largeur d'un pouce et demi par dessous, et taillé en biseau de tous côtés, de façon que cela forme supérieurement et latéralement des arrêtes divergentes. On fait de petites entailles un peu creuses, dans lesquelles on incruste de petites gl  ces ou morceaux de miroir, que l'on mastique proprement. On peint ensuite tout le bois d'un brun rouge. On perce le miroir par dessous et dans le milieu, de la profondeur d'un pouce ; on fiche dans ce trou une broche de fer de la grosseur d'une plume écrire ; elle est emmanchée auparavant dans une bobine sur laquelle doit rouler la ficelle. C'est au moyen de cette ficelle que l'oiseleur ou son tourneur (nom que l'on donne    celui qui fait jouer le miroir) fait mouvoir cette machine, comme les

enfans jouent du moulinet dans une coque de noix ; observant que les tours et retours soient égaux et doux. Cet instrument est monté sur un piquet de fer , ce qui donne la facilité de le planter où l'on veut.

Lorsque le tourneur est placé à une distance convenable , c'est ordinairement de vingt à vingt-cinq pas pour le filet, et de vingt-cinq à trente pour le fusil, il prend d'une main la poignée où est attaché le bout de la ficelle, et tire le plus près de terre qu'il est possible, en observant d'éviter les grands mouvemens de bras.

Quand on chasse au filet ou *nappes*, la même personne peut tirer le filet et faire jouer le miroir ; mais si c'est à coups de fusil, il faut que le chasseur ait un tourneur, ne pouvant tirer les alouettes et faire mouvoir le miroir en même tems.

---

## ARTICLE XII.

*De la chasse aux alouettes avec le miroir  
et les filets.*

Une fois le miroir à alouettes imaginé, il est probable que la chasse aux filets eut lieu ainsi que nous allons la décrire. Suivons la disposition des machines sur la figure. (*Voyez les PLANCHES.*)

La figure est celle du miroir placé à environ un tiers de la longueur des *nappes*; c'est ainsi qu'on nomme ces filets; en comptant depuis leurs extrémités du côté du chasseur, c'est le côté de la tête; la queue est à l'autre bout. Le chasseur, comme nous l'avons dit, peut, sans le secours d'un tourneur, faire jouer le miroir, et tirer le filet; en effet, quand l'occasion se présente de donner un coup de filet, on quitte le miroir, et l'on tire à deux mains le cordon.

Les autres figures représentent les deux

\*

nappes ouvertes et étendues. L'espace qui est entre elles doit égaler celui qu'elles rempliraient si elles étaient fermées.

Les *guèdes* ou perches de filet, ont le mouvement à charnière ; la ferrure est uniforme dans tout ; elles sont virolées pour leur solidité.

Quand le piquet de ces guèdes est fiché en terre d'une profondeur convenable, on monte la guède, que l'on arrête au moyen d'une broche qui passe par les deux trous de la ferrure de la guède et par celui du piquet.

Quatre piquets ou crochets, servent à bander fortement le filet, qui tourne d'autant plus légèrement que les cordes sont bien tendues.

Les mêmes cordes qui servent à bander chaque nappe d'un crochet à l'autre, ne servent point à faire mouvoir le filet. Celle-ci doit être forte et longue de trente pas. A son extrémité est un nœud coulant

double, dans lequel on serre un morceau de bois d'un pied, ce qui facilite les moyens de tirer à deux mains le filet.

On remarquera une *moquette*, nom qu'on donne à un oiseau attaché par les pattes à une *paumille* ou machine disposée de manière à donner du mouvement à l'oiseau, et le faire voltiger quand il en est besoin, à l'aide d'un fil que le chasseur tient. Lorsque les alouettes ne mirent point assez bas pour pouvoir être enveloppées du filet, l'oiseleur les appelle, et tire la *moquette*, ce qui les fait bientôt descendre à son gré.

Il est bon d'avoir une fausse *moquette*, jusqu'à ce qu'on puisse en avoir une vraie. On se sert de deux ailes d'alouettes, qu'on attache à une petite baguette fort légère, nommée *verge de moquette* ou de *meute*; on la fait jouer comme on ferait d'une vraie *moquette*, et la première alouette qu'on prend s'attache à la *paumille*.

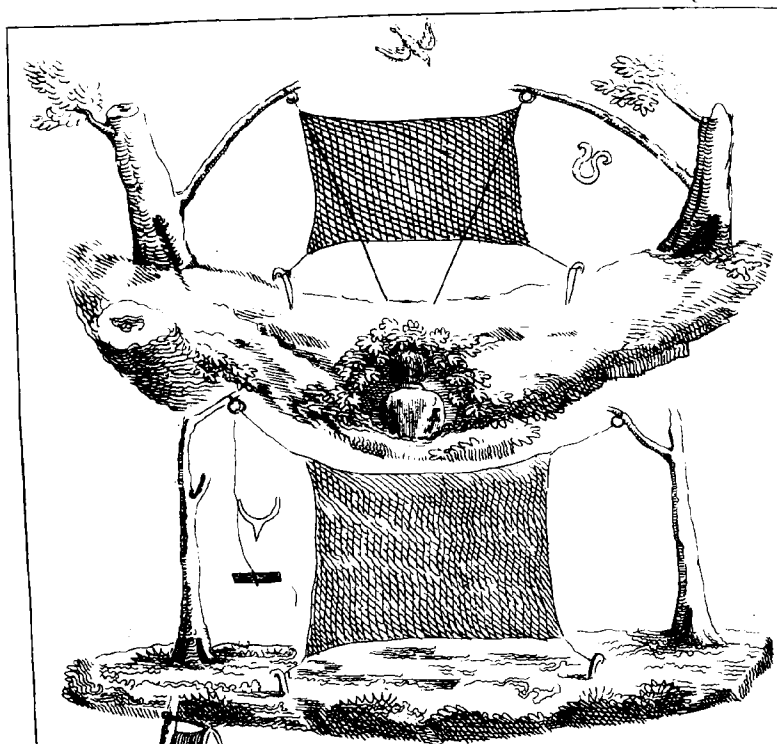
Les nappes du filet à alouettes ne sont qu'en mailles à losanges. Le fil , quoique fin , doit être fort , et retors en deux brins. Si l'on veut que ce filet serve à prendre les oisillons comme les alouettes , au lieu de donner à chaque maille un pouce tout au plus , on ne leur en donnera que la moitié ; et pour que les nappes ne soient pas plus pesantes , on se servira de fil très-fin , si l'on veut lui donner la même étendue.

La longueur ordinaire de chaque nappe est de huit pieds ; la levure est de cent mailles , qui doivent être enlarmées de chaque côté. On passe un cordeau cablé dans chaque maille du dernier rang de l'enlarmure , aux extrémités duquel on fait des boucles , dans lesquelles doivent passer les gnèdes ; on teint le filet d'une couleur brune légère.

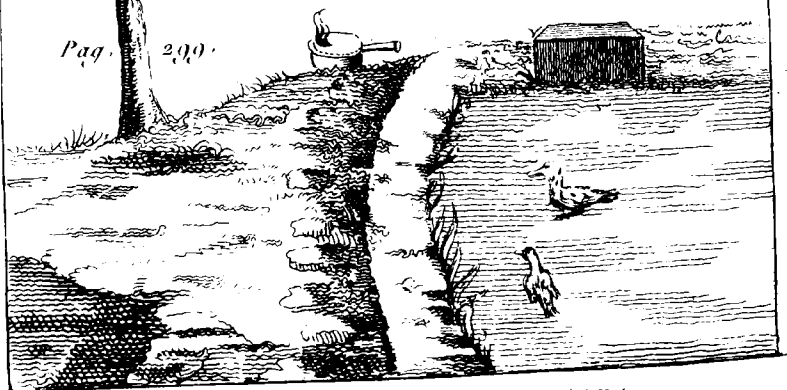
Avant de tendre son filet , il faut en préparer la place , en unissant les endroits où

il doit jouer. C'est cette place qu'on lui destine qui s'appelle *forme* ; d'autres oiseleurs donnent ce nom à un trou que l'on fait à portée du filet, où l'oiseleur s'assied, et où il cramponne ses pieds au moment où il le fait jouer. En aplanissant la terre il ne faut pas la remuer, crainte de donner de la défiance aux oiseaux. Pour cela, on cherche un endroit dans les champs de chaume, plat et uni ; on en écarte les pierres, et tout ce qui pourrait nuire ; après quoi l'on plante et l'on prépare son harnais. On cherche ensuite un lieu propre à creuser sa forme, faisant attention de ne pas laisser des pierres derrière, crainte de se blesser quand on tire le filet, le chasseur devant se jeter en arrière avec force. On fait une loge si on le juge à propos ; il est toujours bon de se mettre à couvert.

Ce ne sont pas les alouettes seules qui viennent se prendre dans cette sorte de filet ; il y a une quantité d'autres oiseaux



LA CHASSE AUX ALLOUETTES AVEC DES FILETS.



REVERBÈRES POUR LES CIVARDS.

qui y trouvent leur perte. Les linottes, quand elles sont attroupées, descendent très-bas, se posent même quelquefois près des moquettes, de façon que si les mailles du filet sont assez étroites, il n'en échappe point. Le bec-figue n'est pas, après l'alouette, un des oiseaux qui se mirent le moins; on en prend sur la fin d'octobre en quantité; la chasse en est aussi amusante que celle qui se fait aux alouettes; plus on a de moquettes et plus on est assuré du succès; car le bec-figue est timide, il veut être accompagné. Le même appeau qui sert pour les alouettes, sert aussi pour les bec-figues, les linottes, etc.

#### ARTICLE XIII.

*Époque de la saison la plus favorable pour cette chasse.*

La saison la plus favorable pour cette chasse, est déterminée par la première gelée blanche qui paraît, et elle est suivie

d'un succès heureux, jusqu'à ce qu'on voie les alouettes attroupées ne plus badiner dans les airs et chercher les abris ; et si on leur fait encore la chasse au miroir, c'est moins par récréation que par ambition ; car, dans une matinée, on ne donne quelquefois que deux ou trois coups de filet pour en prendre beaucoup, parce qu'elles viennent en bande, et à rase terre.

Cette espèce de filet sert aussi à prendre quantité d'oiseaux pendant l'hiver. On nettoie une place que l'on couvre de menue paille, sur laquelle les oiseaux vont s'amuser ; et l'on y tend le filet, observant ce qui a été dit plus haut. Il est fort à propos d'avoir plusieurs espèces de moquettes, pour enhardir les oiseaux et les amener au piège. On y prend beaucoup de moineaux, de pions, de verdiers, de charbonnerets, de linottes, de bouvreuils, etc : le miroir est alors inutile.

---

## CHAPITRE V.

### ARTICLE PREMIER.

#### *De la pipée.*

---

**D**E tous les animaux qui se branchent, il y en a peu qui ne donnent des preuves de l'antipathie qu'ils ont pour les hibous et les chouettes ; et c'est à cette espèce d'oiseaux qu'on doit originairement les agrémens que procure la pipée.

*Piper*, c'est contrefaire les cris plaintifs de la chouette. On se sert pour cela des appeaux à languettes, ou d'une feuille de chiendent, comme nous l'avons dit. *Piper* avec art, est l'écueil de bien des oiseleurs, et à la fois la ruse la plus fatale pour les oiseaux. Quoique l'expérience apprenne tous les jours que depuis l'oi-

seau le plus fort jusqu'au plus faible, il n'en est aucun qui ne donne des marques de son inimitié irréconciliable pour la chouette : ils s'y connaissent trop bien pour venir indifféremment quand on pipe bien ou mal. Si les petits ne peuvent, relativement à leur faiblesse, porter des coups meurtriers à leur ennemi; ils ont bientôt appelé les gros à leur secours; et ceux-ci, tant par fureur vindicative, que par commisération, ne tardent pas à se mettre de la partie. Le geai vient d'abord sans rien dire; il est hérissé, le feu lui sort des yeux, et l'on voit qu'il ne désire que de trouver son ennemi pour lui livrer bataille.

Avant de contrefaire les cris de la chouette, on doit commencer par exciter la curiosité des oiseaux, en *frouant*. On froue d'abord assez fort pour que les oiseaux éloignés entendent l'appau; on diminue ensuite la force des tons à mesure

que l'on s'aperçoit que les oiseaux s'approchent. En imitant premièrement les cris du geai, de la pie, du merle, de la grive, de la drenne, l'oiseleur doit, de tems à autre, contrefaire, en suçant les lèvres, les cris de quelques petits oiseaux, saisissant avec empressement les premiers qui se prennent, pour les faire crier dans le besoin, en leur serrant un peu les ailes.

On pipe quand on s'aperçoit que l'on est avoisiné d'oiseaux. Il faut commencer doucement, pour ne pas effrayer les oiseaux, en mettant entre chaque cri un intervalle d'une demi-minute. On diminue insensiblement les intervalles, en donnant plus de force aux tons, jusqu'à imiter les cris les plus ordinaires de la chouette, qu'il faut nécessairement avoir entendue.

Pendant que l'on pipe, comme pendant que l'on froue, on doit faire, de tems à autre, crier quelque oisillon, en changeant, autant qu'on peut, de différentes sortes;

car on présume bien que chacun s'empresse naturellement à défendre celui de son espèce. Il faut observer aussi de cesser, de tems à autre, pendant deux ou trois minutes, les cris de la chouette, et de frouer doucement pendant ces intervalles, ou d'imiter les cris du geai, du merle, du pinson, etc., parce que ce sont ordinairement les agresseurs de ces sortes de querelles, et qu'ils amènent tous les autres. Voilà pour la manière d'appeler les oiseaux. Voyons celle de les prendre. C'est à l'aide de *gluaux* qu'on parvient à ce but. On peut en faire de différentes espèces de branchages, mais les meilleurs se font de saussaies.

Quand on a cueilli une quantité suffisante de branches de saule, on les met dans un endroit chaud, ou même au soleil, l'espace de deux heures; on en ôte les feuilles, on les égalise par leurs cimes, et on le coupe à la longueur de quinze ou seize

pouces , ordinairement. On en aiguisé ensuite les grosses extrémités en manière de coin. On parvient à les endurcir en les mettant sur de la braise allumée , ou seulement dans des cendres fort chaudes. Si l'on ne prenait ces précautions , ces extrémités taillées en coin et molles de leur naturel , seraient bientôt émoussées et hors d'état d'entrer dans les entailles faites aux branches à ce sujet.

Pour engluer ces petites branches, on commence par se laver les doigts d'huile , afin que la glu ne s'y attache pas ; on en prend ensuite , avec deux doigts de la main gauche, un morceau de la grosseur d'une noix , dont on entortille les branches que l'on tient de la main droite. Quand elles sont toutes engluées , on les bat de telle façon , en les entortillant , qu'il n'y ait pas le moindre intervalle sans glu , excepté à quatre doigts près du gros bout , qui doit être tenu le plus proprement possible , afin de

pouvoir les tendre et les détendre commodément, sans s'engluier les doigts. Les branches, ainsi préparées, doivent être renfermées dans un carton ou pièce de cuir huilé.

Avec ce bagage, on peut partir à la pipée. Les endroits élevés, trop fréquentés, près des chemins, et environnés d'échos, ne doivent jamais être choisis par le chasseur intelligent. Les deux motifs les plus engageans pour un pipeur, sont la tranquillité des lieux et l'abondance des oiseaux qui les habitent. La proximité d'un abreuvoir, des vignes, en tems de vendange, d'un jeune taillis, etc., ne peuvent être que très-avantageux.

Il est de la plus grande importance d'avoir un arbre bien disposé et artistement préparé ( Voyez les PLANCHES \*). C'est à la sagacité du pipeur de s'en choisir un qui soit isolé au moins à quatre-vingt pas des autres, qui ne surpasse guère que de moi-

tié la hauteur du taillis, et qui soit dégarni de branches, surtout à la cime. Une douzaine de branches sagement ménagées suffisent pour tendre l'arbre d'une pipée. On doit éviter qu'elles soient perpendiculairement au-dessus les unes des autres, et qu'elles soient trop grosses. A la cime, on doit étêter deux branches, sur lesquelles on prend les corbeaux, les pics, les chouettes, etc.; on doit éviter avec soin de dégarnir de ses branches le haut de l'arbre, parce que les oiseaux voyant de loin les gluaux, les éviteraient, en se posant sur les extrémités des branches. C'est aussi une sage précaution d'étêter une ou deux branches à la portée d'être tendues jusqu'à leurs extrémités : c'est là qu'on prend les drennes et les chouettes dans les tems obscurs.

---

## ARTICLE II.

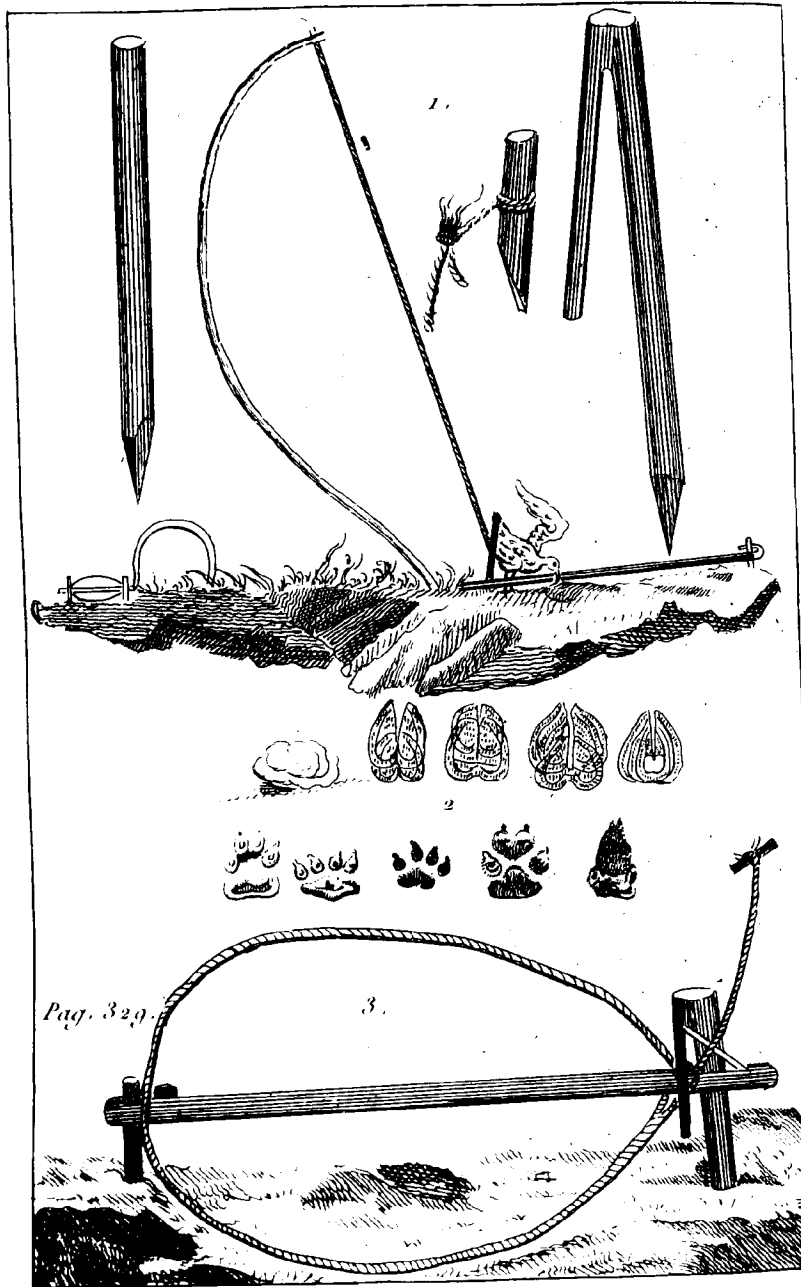
*Loge pour cacher le pipeur.*

Il faut une loge pour cacher le pipeur ; on la fait assez communément au pied de l'arbre ou à côté, mais toujours au centre de la pipée. Elle doit être construite de feuillages, et de la forme d'un buisson ; on y laisse deux entrées, qu'on ferme avec deux portes de branches vertes entrelacées. Quelques petites ouvertures ménagées avec soin, suffisent pour observer tout ce qui se passe au-dehors. L'intérieur doit être propre et uni, pour qu'on puisse s'y asseoir commodément. On évitera d'avoir un vêtement blanc, et qui pourrait être aperçu facilement des oiseaux. Pour monter sans peine à l'arbre, on forme une échelle avec un petit arbre, dont on coupe les branches à la hauteur de cinq à six pouces du tronc ; ou mieux, on prend une corde garnie de nœuds, et à l'aide de quel-

que chose de pesant, on jette sur la première branche, dont on retire ensuite un bout que l'on noue avec l'autre : cette sorte d'échelle est fort commode.

On fait en sorte que l'arbre se trouve dans une croix formée par la rencontre d'une avenue circulaire avec une transverse, et qu'on le découvre sans peine depuis la loge.

On doit entendre par le mot *avenue*, des routes circulaires et transverses, qu'on fait dans la pipée pour y placer des plians ou petites perches, dont nous allons parler. La première qui environne la loge doit être la plus large ; elle a six à sept pieds. La seconde qui, un peu plus loin, environne la première, n'en a que trois ; la troisième quatre. On fait de ces avenues circulaires jusqu'à cinq.



Pag. 329.

1. LE PEUANT. 2. PATTES DE LOUP. 3. LE REJET.

## ARTICLE III.

*Des Plians.*

Les plians sont de petites perches que l'on coupe, que l'on débarrasse de leur feuillage, et que l'on plante en arcade dans les avenues, pour attacher dessus, des gluaux, à l'aide de petites incisions que l'on y fait avec une serpette.

C'est dans de pareilles incisions faites aux branches que l'on a disposées dans l'arbre, que l'on pose les gluaux sur lesquels on compte le plus. Les entailles et la pose des gluaux sont le dernier ouvrage que l'on fait.

On distingue trois sortes de pipées ;

*Les Pipées prématurées ;*

*Les Pipées de saison,*

*Et les Pipées tardives.*

Les premières sont toujours fructueuses et meurtrières ; elles se font dans le tems de la maturité des merises, tems où ne

## ARTICLE IV.

*De l'Arbret ou Arbrot.*

Ce n'est guère qu'au moyen de cette classe, que l'on se procure l'agrément de prendre à la glu, des chardonnerets, tarrins, linottes, bouvreuils, et en général les oiseaux qui viennent à la pipée.

L'*Arbret* est une branche rameuse, de la hauteur d'environ six pieds. On en aiguisé le gros bout, qu'on fiche en terre; toutes les petites branches en sont soustraites ou éloignées, mais de façon qu'il en reste encore assez pour servir de tenons aux *dés*. Les dés se font de bouts de sureau, longs de cinq ou six lignes, dont on n'ôte point la moëlle. On fait entrer le tenon de la branche dans la moëlle du dé, par un bout; l'autre est réservé pour ficher un des gluaux. Il faut disposer le dé et le gluaux si légèrement, que l'oiseau, à peine posé,

tombe avec le glua auquel il se trouve pris. à défaut de dés, on peut poser les gluaux en faisant des entailles ; mais les dés sont préférables.

On place à huit ou dix pas de l'arbret, une ou plusieurs *moquettes*. On se souvient que la moquette est un oiseau attaché par les pattes à une paumille ou fil d'archal, disposé sur un morceau de bois, de façon que lorsqu'on tire le long fil qui y correspond, on fait jouer la moquette. On ne la fait jouer que lorsque les oiseaux voltigent autour de l'arbret sans s'abattre dessus ; la vue de la moquette leur donne une confiance qui leur devient funeste.

Les gluaux qui servent à tendre l'arbret, diffèrent beaucoup de ceux qui servent à la pipée ; ils ne doivent pas avoir plus de six ou sept pouces, ni être si minces, car les oiseaux s'y prennent différemment. Il serait à désirer qu'à la pipée, les gluaux fussent invisibles, au lieu qu'à la tendue

font que commencer les dernières nichées. Les oiseaux qu'on y prend, sont bien moins bons que ceux qu'on prend dans les pipées de saison. Ces pipées sont les secondes : elles se font dans le tems des vendanges, vrai tems où il fait bon piper pour réunir l'agrément à la réussite, la délicatesse à l'abondance. Le gibier qu'elles procurent, est gras et d'un goût exquis : c'est le grand passage des grives et des rouge-gorges, moment le plus favorable pour leur faire la chasse. Les troisièmes se nomment pipées tardives ; elles se font encore dans le mois de novembre, quand on est obligé de couvrir de branches la cabane pour suppléer au défaut des feuilles : à celles-ci on ne prend que très-peu de rouge-gorges, mais beaucoup de geais et de grosses grives, dont le passage est tardif.

L'heure où l'on doit commencer à piper, ne peut être fixée que par les diffé-

rentes saisons où l'on veut se procurer l'agrément de cette chasse. On peut dire en général qu'il suffit qu'une pipée soit tendue une heure ou cinq quarts d'heure avant le soleil couché, en quelque saison que l'on soit.

On pipe le matin souvent avec plus de fruit que le soir, surtout dans les pipées prématurées. Il faut avoir tendu sa pipée avant le soleil levé, et piper aussitôt qu'on entend rôder le merle. On finit sur les huit heures : piper plus tard, serait perdre son tems, exposer ses gluaux à être desséchés par le soleil.

Il faut éviter la proximité des pipées ; car si l'on s'entend d'une pipée à l'autre, ou que l'on pipe plus d'une fois pendant huit jours dans le même endroit, les oiseaux, accoutumés, pour ainsi dire, aux coups d'appeaux, ne viendraient pas, et se contenteraient de crier de loin, comme pour rire du pipeur.

de l'arbret , il faut qu'ils semblent assez forts pour que les oiseaux s'y posent sans crainte. Il faut observer de garnir beaucoup plus les saussaies pour l'arbret que pour la pipée ; car les gluaux de la pipée s'attachent tout de suite à la plume , et les oiseaux posent rarement leurs pattes dessus ; au lieu que ceux-ci ne s'attachent aux plumes qu'après que les oiseaux ne peuvent en débarrasser leurs pattes.



---

## CHAPITRE VI.



### ARTICLE PREMIER.

#### *De la Chasse aux abreuvoirs.*

---

**P**AR le mot *abreuvoirs*, il ne faut entendre ici que certains endroits où il y a de l'eau, et où les oiseaux viennent pour se désaltérer ou pour se baigner. Ces endroits sont d'autant plus avantageux, qu'ils sont tranquilles, éloignés des passages, et peu fréquentés des bestiaux.

Si cet abreuvoir est formé par une fontaine qui prend sa source aux bois, on doit en tendre tout le courant, ou bien le couvrir de branchages, après en avoir rétréci et creusé le lit, en se réservant seulement les meilleurs endroits qu'on se pro-

pose de tendre. Mais quand c'est un endroit plein d'une eau stagnante, il ne faut rien couvrir, ou l'environner de pièges, de quelque espèce qu'ils soient. On prend, aux abreuvoirs, des oiseaux à la glu, aux raquettes ou sauterelles, aux rejets, aux collets, etc. Les gluaux qui servent pour la pipée, servent aussi pour l'abreuvoir.

Pour disposer son abreuvoir de manière qu'on laisse échapper peu des oiseaux qui viendront s'y désaltérer, il faut, s'il est environné de bois de fort près, pratiquer quelques avenues, larges de trois pieds, autour de l'abreuvoir, se ménager des perches pour faire des plians dont les plus hauts n'aient pas plus de cinq pieds, et garnir de fort près tout le tour de l'eau avec des vergettes ou volans, noms qu'on donne à des bâtons gros comme le pouce, droits, entaillés de façon à y pouvoir planter quatre ou cinq gluaux, et pointus à la grosse extrémité, pour qu'on les fiche en

terre obliquement et en tout sens. C'est sur ces vergettes qu'on prend tous les petits oiseaux, tandis qu'on prend les gros sur les plians. On construit une loge d'où l'on puisse apercevoir toute sa tendue. Quoiqu'on ait bien disposé ses plians, ses vergettes, on ne laisserait pas de voir échapper beaucoup d'oiseaux, si l'on ne prenait la précaution de garnir les bords de l'eau de gluaux, que l'on plante en terre, de manière que les oiseaux qui ont évité les plians et les vergettes, viennent donner dans les garnitures.

On est exempt de faire des avenues, quand l'abreuvoir se trouve fort près environné de taillis.

## ARTICLE II.

### *Du Rejet.*

Ce piège se nomme encore *raquette*, *repos*, *sauterelle*, etc. C'est un des plus anciens que l'on connaisse, et celui qui

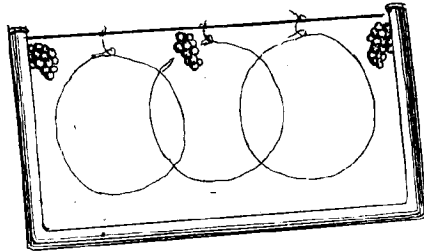
détruit le plus de petits oiseaux ; on le tend aux abreuvoirs , dans les chemins ; dans les vignes , sur les arbres et les buissons.

La figure (*voyez la PLANCHE VII*) est celle d'une corde de rejet. Le nœud coulant sert à tendre la marchette sur laquelle l'oiseau venant à se poser , fait échapper le nœud , et se trouve pris par les pattes. A son extrémité est attachée une petite cheville , qu'on nomme arrêt , c'est elle qui doit borner la détente du rejet.

La même planche représente un rejet tendu. Ce piège se fait d'un bâton souple, long de trois à trois pouces et demi , auquel on donne , en le pliant , la courbure convenable. Ses extrémités se terminent en pointe , de crainte que les oiseaux ne s'y posent ; et une baguette , fichée en terre , et passée dans la ficelle , tient le rejet droit.

C'est sur la marchette qu'est étendu l'anneau de la corde. L'arrêt doit être posé

LE COLLET PENDU.



LOGE POUR CACHER LE PIPEUR

sur l'extrémité de la marchette, qui tient à la corde du rejet par un fil, de peur qu'elle ne se perde en tombant sous l'effort de l'oiseau. Cette espèce de piège est connue de tout le monde. On le tend avec fruit dans tous les endroits où les oiseaux sont attirés par quelque cause que ce soit. On prend aux abreuvoirs des quantités prodigieuses d'oiseaux ; et si, dans le tems des prunes, groseilles, merises et raisins, on en amorce ces pièges, on y prend abondamment des oiseaux de toute espèce ; il ne faut que s'en être servi dans ces tems-là pour savoir jusqu'où ils portent la destruction. A leur simplicité, on ne les jugerait jamais si meurtriers, et l'oiseleur peut, presque en tout tems, et dans toutes les occasions, fonder sur eux son espoir.

### ARTICLE III.

#### *Du collet pendu.*

Autre piège connu de tout le monde :

une baguette pliée, au moyen de deux crans qu'on y fait, est liée à ses deux extrémités par un fil qui sert d'attache à plusieurs collets; tel est ce piège. Il doit y avoir, depuis le bas des collets jusqu'à la baguette qui forme une espèce d'arc, deux travers de doigt d'intervalle. On amorce ce piège suivant l'occasion; et on l'attache à quelque branche d'arbre.

On tâche de trouver quelques buissons isolés et en face des sentiers, pour placer avantageusement ces *porte-collets*, qu'on nomme *volans*. Les oiseaux en se promenant, aperçoivent les fruits qui servent d'amorce, et il arrive qu'invités, tant par le plaisir de se percher commodément, que par l'espérance de satisfaire leur appétit, ils donnent dans le piège, comme à l'envi; et une grive pendue à un volant, n'empêche point qu'une autre aille subir le même sort à côté d'elle, surtout si en se débattant, celle-ci n'a

rien dérangé aux collets voisins du sien.

Cette chasse est fort récréative sur la fin de l'automne, saison où les grives quittent à regret les vignes vendangées et grapillent avec soin; elles donnent bientôt dans ces pièges, si on les amorce de raisins; comme elles sont pendant la maturité des merises, prunes, groseilles, si on amorce les pièges de ces fruits.

Les collets sont, comme l'on voit sur la figure, faits d'un simple nœud coulant. On prend du crin extrêmement uni, et on forme le collet d'un, deux, trois ou quatre brins, suivant les oiseaux que l'on veut prendre.

On met de ces collets dans les passages des perdrix, à terre, pour attraper de ces oiseaux. Au surplus, on les pose de plusieurs autres manières, suivant les oiseaux auxquels on les destine; c'est l'affaire des circonstances et de l'intelligence du chasseur.

## ARTICLE IV.

*Du traîneau.*

Le traîneau est un des filets les plus destructeurs que l'on connaisse. On ne s'en sert que de nuit, et l'on y prend toute espèce de gibier qui ne branche pas.

De toutes les chasses qui se font au traîneau, celle des alouettes est la plus récréative. Il ne faut pas que la nuit soit assez obscure pour qu'on ne se voie pas d'un bout à l'autre du filet ; il faut encore que l'on puisse découvrir à cinquante pas.

Les traîneaux sont des filets longs de huit à dix toises, et larges de quinze à dix-huit pieds ; les mailles sont à losanges, et proportionnées à l'espèce de gibier qu'on veut chasser ; à chaque extrémité s'attache une perche, qui doit être de longueur à égaler la largeur du filet.

Lorsqu'on se prépare à faire cette chasse, on est obligé d'aller au coucher

du soleil, pour savoir où les alouettes se cantonnent. On se munit de quelques baguettes, aux extrémités desquelles sont des cartes ou morceaux de papier. Là où l'on est sûr qu'une bande d'alouettes est remisee, on plante une baguette, afin qu'on puisse, en revenant la nuit, poser à coup sûr le traîneau sur les dormeuses. On doit garder un profond silence, afin que si l'on était trompé du premier coup, on pût le reposer plus loin, jusqu'à ce qu'on ait atteint sa proie. L'alouette a le sommeil assez dur pour qu'on abatte le traîneau à un pied d'elle, sans que cela lui fasse prendre la fuite.

Pour suppléer à la connaissance des remises, on attache, de trois en trois pieds, après le dernier rang des mailles d'une nappe, des ficelles longues de quatre pieds, aux extrémités desquelles on lie de petites branches d'arbres ou des bouchons de paille qu'on laisse trainer à terre. La

manière de porter le traîneau est bien différente quand on ne chasse point à la remise ; on ne le déploie que lorsqu'on est dans les champs où l'on soupçonne qu'il y a des alouettes ; chacun tient sa perche obliquement, de façon qu'un bout est élevé de six ou sept pieds, tandis que l'autre, auquel sont attachés les bouchons de paille, n'est éloigné de terre que d'un ou deux pieds. Le bruit que fait la paille en traînant à terre, fait lever les alouettes qu'on recouvre aussitôt du filet, en le laissant tomber. C'est de cette manière qu'on chasse aux perdrix, aux cailles, etc., quand on ne sait pas leur remise.

Cette chasse se fait ordinairement vers la fin de novembre et au commencement de décembre, avec d'autant plus de fruit, que dans ce tems les alouettes sont en grand nombre, et s'attroupent aux approches de l'hiver, pour gagner des climats plus tempérés. Alors elles sont grasses, délicates

et recherchées. Aussitôt que les rigueurs de l'hiver ont fait place à la saison végétative du printemps, les alouettes se répandent de nouveau dans nos campagnes, et arrivent en foule pour se séparer dans la suite et s'accoupler. C'est avant qu'elles se conforment à cette loi naturelle, qu'on s'occupe encore à leur faire la chasse au traîneau.

Le traîneau sert aussi à prendre des bécassines dans leur passage. Elles habitent dans les endroits marécageux, et se prennent d'autant plus facilement que les herbes sont plus grandes. Cette chasse est quelquefois suivie d'un succès aussi favorable le soir que la nuit, quand le tems est nébuleux.

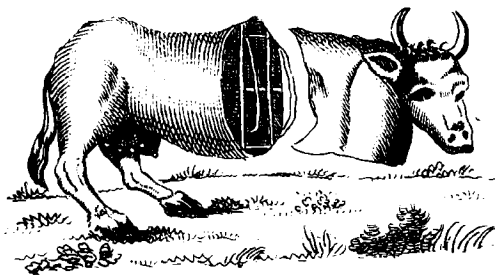
Il y a aussi beaucoup d'autres pièges propres à prendre les oiseaux; mais la plupart sont dispendieux ou de peu d'utilité. Il nous suffit d'avoir indiqué les méthodes les plus simples et les plus avantageuses.



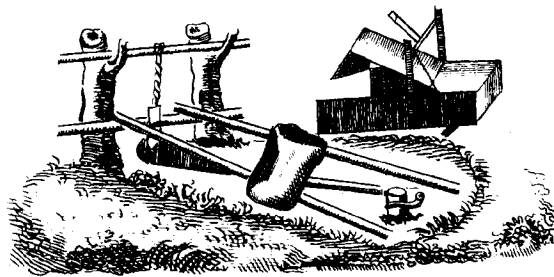
## PARTICULARITÉ BIZARRE DE LA CHASSE.

*La vache de carton peint.*

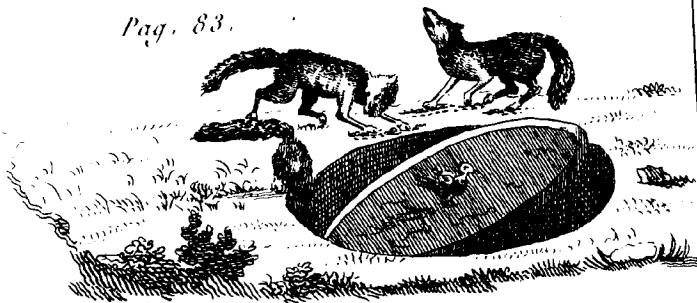
Il ne suffisait pas au chasseur d'inventer la *hutte ambulante*, le *buisson*, l'*arbre artificiels*, de faire concourir, pour ainsi dire tous les élémens complices de ses ruses, il a imaginé une vache de carton peint ( *Voyez la planche II n° 1<sup>er</sup>, ci-jointe* ), que le chasseur transporte où il lui plaît. Cependant cette invention n'est point du tout neuve, puisqu'elle est presque aussi ancienne que la chasse. Quelques chasseurs se sont bornés à se couvrir d'une toile peinte couleur du poil d'une vache, puis de s'adapter une tête de carton semblable à celle de cet animal, mais les pluviers, les étourneaux, les grives, les alouettes se laissent rarement appro-



*VACHE ARTIFICIELLE*



*Pag. 83.*



*PIEGES POUR LES RENARDS.*

cher au moyen de cette imitation imparfaite ; il faut donc faire d'abord construire en osier la carcasse d'une vache, puis vous la recouvrez d'une toile peinte à l'huile qui imite toutes les nuances du poil de cet animal. Quant aux pattes de devant et à la tête, vous avez un pantalon de la couleur de la vache, et vous vous affublez de la tête de carton, en laissant vos bras libres pour le maniement du fusil : vous avez soin d'ailleurs de tenir les yeux de votre tête de carton très-larges, afin de mieux observer tous les mouvemens des oiseaux que vous poursuivez. Le reste du corps de cette vache artificielle s'adapte avec de forts rubans de fil aux épaules du chasseur déguisé. Toutefois ainsi travesti, il ne doit pas marcher avec précipitation ; il faut qu'il cache son fusil, puis qu'il imite l'allure d'une vache qui est occupée de paître avec un groupe d'autres. Ayant pris toutes les précautions que je viens

d'expliquer, il n'est pas douteux que vous approcherez des cigognes, des grives, des canards, des sarcelles, des oies sauvages, sans leur inspirer la moindre méfiance, et que vous en tuerez beaucoup; mais je le répète, allez doucement, baissez souvent votre *tête artificielle*, en contrefaisant parfaitement toutes les allures de la vache; autrement le gibier emplumé fuira, et vous en seriez pour vos fatigues et vos frais. En Allemagne, en Espagne, en Russie, et dans la France pareillement, quelques chasseurs font avec un plein succès cette chasse qui divertit beaucoup ceux qui, à une certaine distance, en sont témoins.



## CHAPITRE VII.

## LE FAUCON.



Tyrان de ses vassaux, fléau de ses sujets,  
L'homme à tant de fureur joint ses propres excès.  
C'était peu d'inventer et l'hameçon perfide,  
Et le gluau tenace, et la balle rapide;  
Partout aidant leur rage et redoublant leurs maux,  
L'homme l'un contre l'autre arma les animaux.  
On a vu le lion, terrible auxiliaire,  
Seconder son adresse et servir sa colère;  
Le faucon obéit à notre art meurtrier,  
Le chien devint chasseur; et l'éléphant guerrier,  
Jadis hôte innocent des forêts indiennes,  
Vint fouler de ses pieds les légions romaines:  
Tous naissent pour détruire, et par un triste accord,  
L'hyménée est partout pourvoyeur de la mort.

L'HOMME est bien parvenu à faire du  
furet, de la loutre, ses auxiliaires de  
chasse, ses éclaireurs; l'éléphant en Asie,  
est dressé pour la grande chasse du lion,  
du tigre; pourquoi les oiseaux, et surtout  
les oiseaux de proie, d'une nature encline  
au carnage, à la rapine, n'auraient-ils pas  
contribué à rendre aussi les procédés de la

chasse plus rapides, plus expéditifs? Ainsi, où le plomb ne pouvait atteindre, le *faucon* y vole d'une aile docile et dressée; il obéit exactement à la voix, aux signes du *fauconnier*, et semble fier d'avoir fourni des titres de noblesse aux premiers personnages d'une vénerie royale. Croirait-on que le faucon bien dressé poursuit le lièvre, les bêtes fauves, le loup, et jusqu'au sanglier! Cet oiseau, dont le bec est très-meurtrier, ainsi que les ongles très-acérés, est meilleur, pris avant la mue. Quand il fond sur sa proie, on appelle cette action *descente*; quand sa descente est rapide, on dit qu'il file bien. Quelquefois il paraît immobile dans les airs; alors il observe sa proie, et fond dessus comme la foudre. Cet oiseau a un tel instinct, qu'ayant lâché une fois de Madrid un faucon qui avait été dressé à l'oisellerie royale de Versailles, il revint d'un vol prodigieux et dans un très-court espace de tems à sa fau-

connerie. Pour le rendre plus léger et plus carnassier, on diminue sa nourriture, cela s'appelle en termes de fauconnerie, *abaisser*. Souvent on le chausse d'éperons d'acier pour le rendre plus terrible aux autres animaux. — *Acharner*; on entend par ce mot l'action d'acharner l'oiseau sur le tiroir, soit au poing avec le tiroir, soit en fixant le tiroir au leurre. — *Affriander l'oiseau*, c'est-à-dire le faire rétrograder et revenir sur le leurre avec du pât de pigeonnaux ou de poulets. *Aire*; c'est ainsi qu'on nomme le nid où les faucons font leurs petits. Ce nid se trouve en général sur les rochers élevés. Il est défendu par les lois de détruire ces aires. On attache aussi quelquefois des sonnettes aux pattes du faucon, qui va jusqu'à attaquer le héron dans son vol.

L'autour, l'épervier, le sabek et autres oiseaux de proie servent merveilleusement pour la basse volerie, tels que canards sauvages, perdrix, faisans, lapins, etc.

# TRAITÉ DE LA PÊCHE,

ENVISAGÉE

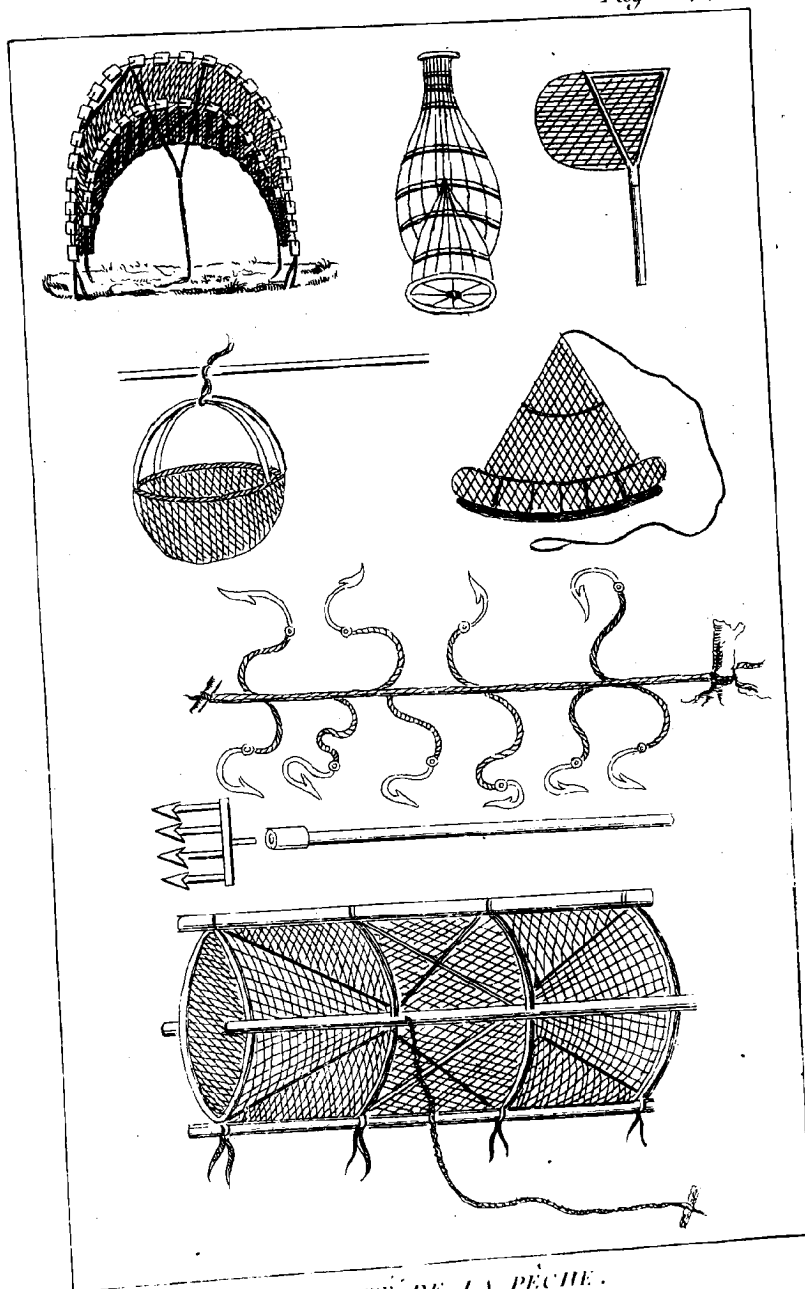
- 1<sup>o</sup> Sous le rapport de l'ÉCONOMIE RURALE ;
- 2<sup>o</sup> Comme exercice de pur agrément ;
- 3<sup>o</sup> Comme pouvant servir de MANUEL aux Pêcheurs de profession, aux Amateurs, aux personnes qui sont passionnées pour cet amusement ;
- 4<sup>o</sup> Et enfin, sous le point de vue des ordonnances royales et réglemens divers sur la Pêche.



## CHAPITRE PREMIER.

### POISSONS.

LES poissons qui peuvent fixer l'attention sous le rapport de l'économie rurale, sont les carpes, les brochets, les tanches, les anguilles, etc. Les connaissances à acquérir à cet égard, sont sur la manière d'empoissonner les étangs, les pièces d'eau, les viviers ; sur la protection qu'il convient



TRAITE DE LA PECHE.

de donner à leur frai, pour accélérer leur multiplication ; sur la nourriture qui leur est la plus convenable , et enfin sur les différens moyens de les pêcher , ce qui s'adresse aux PÊCHEURS DE PROFESSION , AUX AMATEURS DE CET EXERCICE , ainsi qu'aux riches propriétaires, et à toutes les personnes qui ont le goût et la faculté de s'y livrer.

§ I<sup>er</sup>. *Carpes , Brochets , etc.*

*Carpe.* Ce poisson d'eau douce est fort commun. Il a des écailles assez larges et jaunes , le ventre blanchâtre , et le dos brun , vit d'herbes , de limon , de larves d'insectes, et de petits insectes aquatiques. Il aime les eaux bourbeuses ; étant sans défenses, il est souvent la proie des brochets. En trois ans , il devient grand d'un pied entre *œil* et *fourche* ; c'est dans les mois de mars, mai et juin , qu'il est le meilleur. Les carpes de la Loire sont très-estimées.

— La carpe est centenaire et au-delà ; on en a acquis la preuve en lui passant au bord de la bouche un anneau d'or qui portait la date de cette opération.

## § II. *Le Brochet.*

On peut dire que ce poisson vorace est le requin des eaux douces ; comme la carpe, il vit très-long-tems : il dévore tous ses semblables ; il grandit avec beaucoup de rapidité. Il a la tête grosse et la bouche très-fendue. Il est recherché à cause de la bonté de sa chair.

## § III. *La Tanche.*

La *tanche* est un poisson très-connu , de la figure de la carpe , écailles plus petites et plus jaunes , long d'environ un demi-pied , estimé pour le goût et la fermeté de sa chair , et qui peuple beaucoup. On le trouve dans toutes les eaux douces de l'Europe. Sa couleur est noire dans les

marais , et dorée dans les eaux limpides.

#### § IV. *L'Anguille.*

On connaît l'anguille dans toutes les parties du monde ; ce poisson est long et menu , et sa peau est si glissante , qu'on peut à peine le retenir dans les mains ; il est de diverses couleurs , suivant l'âge l'animal. Il vit également dans l'eau douce et dans l'eau salée. Sa chair , gluante et visqueuse , est recherchée partout comme aliment.

Il serait inutile de décrire un plus grand nombre de poissons ; ils sont connus dans chaque localité ; nous aurons occasion d'en citer d'autres dans le paragraphe suivant : cependant ne privons pas nos lecteurs de connaître la manière extraordinaire avec laquelle se fait la pêche de la baleine et du hareng ; ce morceau ne nous paraît pas absolument étranger à notre sujet.

## CÉTACÉES.



Quel nocher n'a connu ce combat si fimeux  
 Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux ?  
 Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,  
 Le terrible espadon et l'énorme baleine ;  
 Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois,  
 L'un armé de sa scie et l'autre de son poids.  
 L'un agile et fougueux rapidement s'élance,  
 Sur son lourd ennemi fond avec violence ;  
 L'autre avec pesanteur roulant son vaste corps,  
 De sa queue effroyable arme tous les ressorts,  
 Et malheur à celui que d'un coup redoutable  
 Frapperait en fureur ce fouet épouvantable !  
 Son ennemi l'esquive, et sautant dans les airs ;  
 Tombe plus acharné sur le géant des mers,  
 Et de son arme affreuse entame la baleine.  
 Alors de l'Océan l'immense souveraine,  
 Secouant son ennemi sur son énorme dos,  
 Presse, foule, et soulève, et tourmente les flots,  
 L'horrible scie accroît ses blessures profondes ;  
 Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes ;  
 Des bords du Groënland aux rives de Thulé,  
 Il agite en mourant son empire ébranlé :  
 La mer gronde, et du sein des humides campagnes  
 Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes.

DELILLE.

§ V. *La Baleine.*

L'homme a su dompter le plus grand

des animaux : la masse et la vitesse concourent à sa force : l'océan lui a été donné pour empire ; et en le créant, la nature paraît avoir épuisé sa puissance merveilleuse . . . .

BUFFON.

La baleine franche montre sur la surface des mers son énorme volume ; elle a quelquefois 300 pieds de long , et vit, suivant les probabilités , plus de mille ans. Long-tems , ce géant des géans , a exercé sur son vaste empire une domination non combattue ; l'homme seul devait le vaincre ; mais il ne fallait pas moins qu'une flotte armée pour poursuivre ce monstrueux animal jusqu'au milieu des glaces polaires. Occupons - nous de tracer à grands traits cette pêche si intéressante. Lorsque des bâtimens l'assiègent dans une baie , la baleine n'a besoin que de plonger et de se relever avec violence , au-dessous de ces vaisseaux , pour les soulever , les culbuter, les couler à fond, disperser cette

faible barrière , et cingler en vainqueur sur le vaste océan !....

C'est dans les mers du nouveau et du vieux Groënland , de l'Islande , du détroit de Davis , du Canada , de Terre-Neuve , etc., qu'on trouve le plus de baleines. Une fois qu'un bâtiment l'a signalée avec un cornet de vaisseau , ou porte-voix ; il en instruit les chaloupes où sont les *harponneurs* , c'est-à-dire , les marins assez audacieux pour lancer le *harpon* , qui est une espèce de grosse javeline de fer de 5 à 6 pieds de longueur , très-forte et triangulaire : à ce harpon sont adaptés de longs cordages non goudronnés , pour qu'ils soient plus souples. Le signal est donné ; et la baleine qui vient par fois respirer sur la surface des ondes , et à travers les monceaux de glace , prête quelquefois elle-même le flanc : c'est alors que le harponneur , secondé par d'autres matelots , s'en étant approché obliquement le plus possi-

ble , lance le harpon dans l'endroit le plus sensible de la baleine qui , aussitôt qu'elle a senti la pointe du fer meurtrier , fuit avec un mouvement plus vif que l'éclair ; c'est en ce moment qu'il faut laisser filer le cable avec vitesse , car le moindre obstacle ferait chavirer la chaloupe. L'animal monstrueux , dans ses premiers mouvemens , va se réfugier dans les gouffres de la mer ; mais son agitation ne faisant qu'augmenter sa plaie , il souffre des douleurs inouïes , puis reparaît sur la surface des eaux , pour se soulager ; cette action connue est encore saisie habilement par le harponneur , qui lui lance de nouveaux harpons , jusqu'à ce que , après s'être débattue , avoir épuisé ses forces , la baleine vient expirer sur les eaux. Alors on la remorque , et on l'amène sur le rivage. Les Anglais ont imaginé un nouveau procédé de lancer le harpon avec une pièce d'artillerie , et à une grande distance. Ainsi , le

géant des mers, depuis 5 à 6 siècles, ne peut résister au génie meurtrier de l'homme. On prétend que la baleine, du moment qu'elle se sent blessée, revient sur les flots avec une fureur terrible, et cherche surtout à heurter la carène des vaisseaux pour les faire chavirer ; il n'est pas douteux qu'une frégate de 44 canons ne résisterait pas à un pareil choc. Rien n'est comparable, dit Buffon, au mouvement rapide, à la force de sa queue.

*Nota :* Par une des particularités du Code maritime européen, quand une baleine blessée, brisant le cable, emportant le harpon dans ses flancs, va périr sur quelque rivage ; ce harpon indiquant par ces marques le nom de la nation qui l'a tuée, la baleine lui est religieusement rendue par les autres marins qui la trouvent. C'est une propriété sacrée sur mer.



---

---

## CHAPITRE II.



### § VII. *Étangs et Viviers.*



**L'**ÉTANG est un réservoir d'eau douce, situé dans un lieu bas, et formé par une chaussée ou digue, pour y mettre du poisson, qui s'y nourrit et y multiplie. On ne doit mettre dans un étang que les poissons qui peuvent vivre et multiplier. Ainsi, l'on doit avoir égard à la nature du terrain de l'étang : par exemple, la carpe, la tanche, l'anguille, la harbotte, et autres poissons visqueux, se plaisent dans la bourbe et les eaux dormantes; la truite, la perche, la loche, le goujon, dans l'eau vive et les pierrailles; le brochet et le barbeau, et même la carpe se plaisent dans les étangs sablonneux : le poisson de ces derniers est estimé le meilleur.



### § VIII. *Manière d'empoissonner les étangs.*

On empoissonne les étangs en y jetant quantité de menu poisson de l'espèce dont on vient de parler. Quand une fois le poisson a multiplié, un étang, par exemple, de trente arpens, doit contenir au moins huit milliers d'*alevins*, et à proportion, selon que l'alevin est fort ou faible. Dans un étang de huit arpens, qui est l'étendue qu'on donne à une carpière, on met environ cent carpes mâles et femelles, ni trop grandes, ni trop petites, comme de dix à douze pouces, chacune desquelles peut jeter plus d'un millier. Mais, pour que le poisson multiplie, il faut que l'étang ne manque pas d'eau.

Il faut que les carpes puissent s'égayer sur l'herbe et sur le bord de l'étang; car, c'est là qu'elles fraient et qu'elles jettent leurs œufs, lesquels étant échauffés par le

soleil, produisent les petits poissons. On doit prendre garde surtout qu'aucun brochet n'entre dans la carpière. On appelle *alevin* ce petit poisson dont on a parlé ci-dessus, lorsqu'il a cinq pouces, en le mesurant (comme c'est la règle) depuis le dessous de l'œil jusqu'à la fourchette de la queue; et il n'est tel, ordinairement, qu'après trois étés; lorsqu'il a six à sept pouces, il est fort, et tel qu'il doit être pour peupler l'étang; c'est la disposition des ordonnances royales sur les eaux et forêts; car elle veut que pour l'empoissonnement des étangs, le carpeau ait six pouces au moins, la tanche cinq, la perche quatre, le brochet on comme on voudra, et qu'on ne puisse le jeter qu'un an après l'empoissonnement. Au reste, l'alevin d'un pays bas et marécageux sent la boue; il est noir, et n'est pas bon pour aleviner. Quoique le poisson se nourrisse, dans les étangs, d'herbes, de ver misseaux et autre

insectes, bien des personnes leur jettent diverses choses, comme des tripailles de poissons qu'on a mangés, des morceaux de pain bis, des fruits hachés, etc., afin qu'il soit en meilleur état quand on veut le vendre.

La pêche des étangs se fait à la fin de l'hiver et en automne, et de trois en trois ans, après qu'on les a alevinés. Il n'est pas nécessaire que les trois ans soient complets: il suffit que le poisson ait passé trois étés dans l'étang; on peut même les pêcher plutôt, lorsque l'alevin est d'une grandeur raisonnable.

Pour pêcher le poisson, on le prend partie à la main, partie avec des trubles. Pour cet effet, des hommes y entrent en bottines, prennent à la main tous les gros poissons, les jettent dans des paniers qu'on décharge dans des vaisseaux pleins d'eau, qu'on a placés autour de la chaussée de l'étang. A l'égard du menu poisson, on le met à part

dans quelque réservoir, et on le rejette dans l'étang lorsqu'il est de nouveau rempli. La saison la plus avantageuse pour la pêche de l'étang, à l'égard des personnes qui veulent vendre leur poisson, c'est l'automne, parce qu'on n'a pas à craindre les accidens de l'hiver. On ne doit jamais pêcher du poisson dans un étang hors du tems de la pêche générale, parce qu'on étourdit le poisson, et que c'est diminuer le profit du maître.

Les étangs sont exposés à de fâcheux accidens :

1<sup>o</sup> A la gelée, surtout lorsque l'étang a peu d'eau ; cependant, il n'y a rien à craindre pour le poisson, si l'étang a quatre pieds d'eau ; mais le faux dégel est le plus dangereux, parce que le poisson s'étant rapproché de la surface où l'eau de la pluie est tombée, se trouve pris entre deux glaces, et y périt. Le seul moyen pour prévenir ce mal, est de lever la bonde de l'étang,

dès le moment qu'on voit que l'eau peut surmonter la glace, et de la laisser ainsi jusqu'à ce que la glace soit fondue ;

2°. Aux ravages que certains animaux peuvent y faire, tels que la loutre, qui est un quadrupède amphibie, gros comme un chat, et qui dévore quantité de poisson. Il habite le long des lacs et des étangs. Il faut lui dresser des pièges avec des traquenards ou des hausse-pieds, ou bien on le tire à l'affût pendant la nuit ;

3°. Tous les oiseaux qui fréquentent les étangs, et surtout les hérons et les poules d'eau, sont pareillement pernicioeux : on doit leur faire la chasse à coups de fusil.

Le *vivier* est une petite pièce d'eau vive où l'on met du poisson pour la provision de la maison. Il doit être profond au moins de quatre pieds, revêtu de terre forte ou de terre glaise. On y fait couler la décharge de quelque bassin ou de quelque ruisseau ; car il faut que le vivier ait des sources qui

le rafraîchissent , autrement le poisson sentirait la boue. La perche , la tanche , le brocheton , y peuvent profiter , mais non la carpe , ni les autres ; car ces sortes d'endroits sont trop resserrés pour que le poisson y grossisse et se multiplie , comme il fait dans les étangs. Les viviers , ainsi que les canaux et les fossés doivent être curés tous les dix ans. Lorsqu'on a la commodité d'avoir quelques trous ou mares où l'eau ne tarit point , on peut le creuser jusqu'à ce que le fond soit de bonne tenue , et y mettre dix ou douze carpes femelles , et trois ou quatre mâles ; et l'on en peut tirer plusieurs milliers d'alevins .



---

## CHAPITRE III.



### DE LA PÊCHE.

---

Nous ne quitterons pas le chapitre des poissons, sans parler de la pêche, sous le rapport de l'agrément, autant que sous le rapport de l'utilité.

#### ARTICLE I<sup>er</sup>.

##### *Pêche de la carpe.*

La pêche la plus ordinaire de ceux qui se font un plaisir de cette paisible occupation, est celle de la ligne : c'est celle qui demande le plus de patience et le moins de peine.

Le tems le plus propre pour s'en servir à prendre des carpes, est depuis la fin de mai jusqu'à la fin d'août ; ces poissons sont

alors affamés, et prennent avidement à l'hameçon.

Les endroits profonds, dont l'eau est claire et sans embarras de bois et d'herbes, sont les plus propres pour la pêche à la ligne; il est essentiel aussi que le rivage soit uni, et que le pêcheur puisse s'y tenir sans peine, jeter et tirer sa ligne avec facilité.

Quand on a trouvé ce lieu, et que l'on est assuré qu'il y a des carpes, on y jette de l'appât préparé, pendant quatre ou cinq jours de suite, soir et matin. Il y a plusieurs sortes d'appâts, mais le plus ordinaire est celui que nous allons indiquer.

On prend des fèves que l'on fait tremper dans l'eau tiède pendant un peu plus d'une demi-journée; on les fait ensuite cuire à moitié avec de l'eau de rivière, après quoi on y mêle trois ou quatre onces de miel et deux ou trois grains de musc; on les fait

encore bouillir un peu, et avant de les retirer du feu, on y jette environ la grosseur de deux fèves d'aloës citrin en poudre, puis on leur laisse jeter encore un bouillon, et enfin on les retire du feu pour en appâter. L'effet de cet appât est de faire vider au poisson tout ce qu'il a dans le corps, ce qui le rend plus affamé que jamais. On prend les plus grosses fèves, pour mettre à l'hameçon, et l'on fait en sorte qu'il y soit tout caché, à l'exception de la pointe, qui doit un peu sortir ; puis on jette la ligne dans l'eau, gardant le silence, ne remuant point, et prenant garde quand la ligne va au fond, ce qui est un signe que le poisson a pris l'hameçon ; alors, pour l'enfermer, on tire la ligne en haut. Dès qu'il se sent pris, il s'agite, on lâche la ligne peu à peu, c'est-à-dire qu'on donne un peu de la ficelle qui est roulée autour du manche ; la carpe se promène, et perdant ses forces, il est facile de la tirer ; quand elle

est à portée, on lui met le doigt dans la bouche, et on l'amène sur terre. Pour réussir plus sûrement, et ne point la laisser échapper, on peut se servir d'une truble ou plutôt d'un trubleau, qu'on passe par dessous elle, et qui la reçoit.

## ARTICLE II.

### *De la pêche du brochet.*

Le brochet se prend aussi à l'hameçon, que l'on appâte avec un goujon ou une grenouille. Il faut que cet hameçon et la ficelle qui le soutient aient de la force, car le brochet se sentant pris, se débat beaucoup.

On emploie encore la ligne volante. C'est une longue perchette armée également d'une ficelle et d'un hameçon. On y met pour appât un petit poisson ou une grenouille. Le pêcheur promène sa ligne

de façon que le poisson paraisse aller et venir dans l'eau comme s'il était vivant. Dès qu'un brochet aperçoit cet appât, sa voracité le fait tomber dessus, et le pêcheur enlève la ligne à propos.

### ARTICLE III.

#### *Moyen singulier de prendre le brochet.*

Les pêcheurs ont trouvé le moyen de prendre assez facilement et d'une manière fort singulière ce poisson, pendant son sommeil, c'est à-dire à l'aide d'un collet de crin de cheval, fait en nœud coulant, et attaché au bout d'une perche. Quand on découvre le brochet endormi sur l'eau, on étend sa perche, on l'entoure doucement du nœud coulant, et on l'enlève rapidement. Il faut avoir encore plus de soin de ne point faire de bruit que de le toucher; on peut même le tourner favorablement avec la perche sans craindre de l'éveiller: le moindre bruit au contraire, le ferait

fuir. Cette pêche d'ailleurs est , comme on le pense bien , peu fructueuse.

#### ARTICLE IV.

##### *Manière de tuer le brochet à la chasse au fusil.*

On a trouvé aussi le moyen de prendre le brochet à la chasse au fusil. Pour cet effet, on prend un miroir qu'on expose au soleil, et on en fait aller la réflexion dans l'eau. Le brochet, que la curiosité fait aller à fleur d'eau, s'offre bientôt aux coups du chasseur. Quand il est tué, il surnage, et on l'attire avec un bâton au rivage.

##### *Observation pour la pêche du brochet à la ligne.*

Il est bon, quand on pêche le brochet à la ligne, d'avoir des hameçons à deux pointes; il est bon aussi de faire en sorte que le poisson qui sert d'appât soit vivant; le brochet accourt plus vite et mord mieux.

## ARTICLE V.

*De la pêche à l'anguille.*

C'est dans les grandes eaux et dans la bourbe que l'on pêche en abondance les anguilles ; on les trouve dans les rivières , les étangs et les ruisseaux.

La meilleure manière de les prendre est avec la nasse ( V. la PLANCHE X , n<sup>os</sup> 2 et 8 ). La nasse est une sorte de cage d'osier , où le poisson entre facilement , et d'où il ne peut sortir. Si on veut tendre cette nasse à un pertuis , on en ôte deux ou trois pieux , qui font un trou large comme l'entrée de la nasse , puis on l'applique contre les autres pieux à l'ouverture du pertuis ; on l'attache fortement pour que la rapidité du courant ne l'emporte pas. Les anguilles qui suivent le cours de l'eau , entrent , et le lendemain , en levant la nasse , on les y trouve. On tend encore la nasse à la vanne d'un mou-

lin, et c'est ordinairement l'endroit où les anguilles sont en plus grande quantité.

Si l'on ne peut tendre les nasses que dans la rivière, il faut choisir le milieu, comme l'endroit le plus rapide; là on forme une haie avec des claies soutenues par des pieux, on les place de manière qu'elles forment un triangle au bout duquel on adapte la nasse; cette haie contraint les anguilles à aller se jeter dans la nasse. On conçoit de suite que cette disposition ne peut avoir lieu que dans une rivière peu profonde.

On pêche encore les anguilles avec de petits hameçons faits exprès, qu'on amorce avec des vers *lumineux* ou phosphoriques (V. la même PLANCHE X, n° 6.) On attache huit ou dix de ces hameçons, assez près les uns des autres, au bout d'un cordeau, puis on va où l'on sait qu'il y a des anguilles; on se sert pour cela d'un bateau; on jette ensuite le cordeau, dont

on retient un bout. Aussitôt que les anguilles aperçoivent ces hameçons amorcés, elles y accourent en troupe, et il s'en prend quelquefois autant qu'il y a d'hameçons. Lorsque l'on sent que le cordeau tire un peu, on l'amène doucement à soi; et lorsqu'on est à portée, on prend ces poissons à la main, ou bien on les enlève dans le bateau même. On choisit ordinairement la fin du jour pour cette pêche, qui réussit presque toujours partout où il y a des anguilles.

Quelques pêcheurs, pour prendre ces poissons, forment de grosses bottes de sarment, qu'on lie par les deux bouts fort au large, et vont ensuite les jeter dans l'eau, où, à l'aide d'une pierre pesante, ils les laissent là une ou deux nuits. Lorsqu'ils les retirent de l'eau, ils y trouvent des anguilles entrelacées, et prises par les dents, qu'elles n'ont pu retirer du bois de sarment après l'avoir mordu. Cette pêche

convient beaucoup aux gens qui ont peu de tems à y donner.

Sil'on veut conserver des anguilles , on peut les placer dans les endroits bourbeux et ombragés ; on les y nourrit d'entrailles de toutes sortes de poissons frais et salés, de volailles et d'autres bêtes , de pelures de fruits , de glands concassés, etc.

Les lamproies ou murènes qui ont à peu près la figure de l'anguille , se pêchent de la même manière ; mais la lamproie répugne à beaucoup de personnes, parce qu'elle suce les cadavres qu'elle trouve dans l'eau ; et cette action de sucer, qui provient d'une infinité de petites ouvertures que la nature a placées vers sa bouche , va jusqu'à la consumer elle-même et la réduire à rien , lorsqu'elle vient à s'attacher à quelque corps dur , aride et sans substance.

---

## ARTICLE VI.

*Pêche du barbeau.*

Le barbeau est un poisson d'eau douce, assez semblable à une carpe. On le prend à l'hameçon dormant ; on en tend plusieurs à la fois ; ils doivent être longs chacun d'un pouce ; on attache à chaque hameçon une ficelle longue d'environ deux pieds , et on y met pour amorce ou des vers de terre ou de petits poissons. Cela fait , on attache tous les hameçons éloignés les uns des autres , à une corde qui soit environ de deux pieds ; on en lie le gros bout à un piquet , et on la jette dans l'eau le plus loin qu'on peut. On ne la retire que le lendemain.

## ARTICLE VII.

*Pêche des petits poissons.*

Le chabot , l'éperlan , le goujon , la motelle , l'ablette et le véron , sont de pe-

tits poissons qu'on prend à la nasse ou au filet. Lorsqu'il y en a dans les ruisseaux , on tâche , à l'aide de bâtardeaux , de les mettre à sec , et alors on prend à la main ces petits poissons. Dans les ruisseaux qu'on ne peut mettre à sec , et dans les petites rivières , on va deux à la pêche de ces poissons. On partage un cercle de tonneau , que l'on retient à l'aide d'une corde , dans la forme d'un arc fortement plié ; on y attache un filet , et on lie ce dernier cercle à une perche ; on met du plomb au bas du filet ; une personne prend ce filet et le pousse sous les herbages ou dans les recoins ; tandis que l'autre pêcheur qui porte un fouloir , soule l'eau dans ces herbages ou ces recoins ; le poisson qui veut fuir , tombe dans le filet.

#### ARTICLE VIII.

##### *La loche.*

La loche est encore un petit poisson

à peu près gros comme l'éperlan; on la trouve dans les ruisseaux et les petites rivières, où elle se darde avec une vivacité étonnante. Son goût délicat la fait rechercher de préférence. On connaît trois espèces de ce poisson, qui aime la bourbe et les herbes. On le pêche avec un filet à mailles étroites, en avril et en mai.

#### ARTICLE IX.

##### *Le meünier.*

Le meünier, poisson ainsi nommé, parce qu'on le trouve autour des moulins, est une espèce de barbeau très-agile, que l'on prend à la ligne amorcée d'un grillon, d'une mouche ou d'un grain de raisin; comme il va en compagnie, d'un coup de filet on en prend un grand nombre.



## ARTICLE X.

*Pêche de la plie, du carrelet et de la perche.*

La plie et le carrelet sont deux poissons de même genre. On les trouve dans quelques rivières et dans les étangs. C'est par un tems calme qu'il faut les pêcher. Pour cela, on entre dans l'eau pieds nus ou avec des bottes; on imprime fortement son pied dans le sable, puis on s'éloigne; ces poissons se rassemblent dans ces traces, et le pêcheur qui revient les prend sans peine à la main.

La perche se prend aussi assez facilement; c'est un poisson vorace comme le brochet, et qui s'empresse de venir mordre à l'hameçon qu'on a garni de soie de chèvre.

## ARTICLE XI.

*Pêche du saumon.*

Le saumon remonte de la mer dans les rivières. On le prend de différentes façons.

Dans le cours du printems , lorsqu'il a été bien tourmenté par les hirondelles de mer , et qu'il s'est fatigué à faire des sauts pour les éviter, il va se ranger autour des rivières où tour-à-tour il s'enferme dans l'eau et vient à la superficie. On peut alors le pêcher à la *fouine*, sorte de fourche armée de quatre, cinq, six ou sept pointes. ( *Voyez la planche X, n° 7.* ) Les pêcheurs se promènent le long des bords , en bateau; et aussitôt qu'ils aperçoivent sauter quelques saumons, ils s'arrêtent à l'endroit; l'un prend la fouine, la tient prête, et la lance sur le poisson dès qu'il vient à reparaitre sur la surface de l'eau. C'est à faire un appât qu'on destine ce saumon; on le lie tout vivant avec une corde, et on le tient dans l'eau jusqu'à ce qu'il en vienne un autre qui ne manque pas de le mordre, alors on tire doucement le poisson attaché, l'autre fuit, et l'homme qui tient la fouine, la lance.

On prend aussi ces poissons aux filets, lorsqu'ils se rapprochent dans le tems des amours, qui arrive vers la fin de l'hiver.

On pêche à la ligne les jeunes saumons. On prend aussi ces poissons à la nasse et de différentes autres manières.

## ARTICLE XII.

### *Pêche de la truite.*

On connaît deux sortes de truites, la truite proprement dite, et la truite saumonée, ainsi nommée parce que sa chair est rouge comme celle du saumon. Ces poissons vivent de vers, de limaçons et de petits poissons; on en peut appâter les hameçons pour les pêcher. Dans les ruisseaux où il se trouve des truites, on peut détourner l'eau par le moyen d'un bâtardeau, et ensuite on prend facilement ces poissons. Pendant les orages, et lorsque le tonnerre se fait entendre, elles se reti-

rent sous les racines des aunes et des saules; alors on peut les prendre à la main. A l'aide d'un crochet fixé au bout d'un bâton, on les prend aussi vives, en les saisissant par les ouïes. Comme sur la fin d'octobre elles font de petits fossés dans l'eau pour y déposer leurs œufs, on peut aller la nuit les surprendre et les percer avec la fouine.



## PÊCHE A LA LUMIÈRE.



Quoique rusé et défiant, le poisson est curieux; une lumière l'attire facilement. Quand on veut pêcher à l'aide de ce moyen, on jette dans des endroits peu profonds, trois ou quatre jours auparavant, de l'appât, si l'on pense qu'il y ait du poisson; on y va ensuite et l'on allume quelques morceaux de bois sur le bord, où l'on brûle quelques torches de paille.

Il faut observer que l'on a eu soin pendant le jour de placer au fond de l'eau une grande truble ou un filet qu'on lève quand le poisson s'est amassé en - dessus pour considérer l'illumination. Cette pêche réussit d'autant mieux qu'il règne plus d'obscurité. En hiver, lorsque l'eau est glacée, on fait un trou à la glace, et en approchant la torche de ce trou, on attire une grande quantité de poissons.



### PÊCHE DES ÉCREVISSES.

Ces *crustacées* se retirent dans les trous que forme les racines des arbres, sous les pierres et dans les différents trous de murs. On les pêche au *troubleau*, à la ligne et avec un fagot d'épines. Le troubleau est ce qui réussit le mieux. ( *Voyez la planche x, n° 3.* ) On l'amorce dans le fond ou au - dessus, avec de la viande, des grenouilles ou des vers.

\*

On attache ce troubleau à un bâton , ou simplement à une corde , si l'on pêche le long d'un mur , et on le descend au fond de l'eau où l'on sait qu'il y a des écrevisses ; Bientôt elles arrivent attirées par l'appât. Tous les quarts d'heure on lève ce troubleau , et il s'y trouve des écrevisses qu'on ôte, pour le replacer de nouveau. On peut avoir ainsi , à de petites distances les unes des autres , un certain nombre de troubleaux, suivant que l'endroit est abondant en écrevisses , et suivant la pêche que l'on veut en faire.



## PÊCHE A LA LIGNE

POUR L'ÉCREVISSE.



La pêche à la ligne est assez peu de chose , ou n'est qu'un amusement très-peu fructueux. L'hameçon est ici inutile ; on met en place un ver ou un autre ap-

pât, et l'on pose la ligne sur le bord, auprès des rochers, des pierres; l'écrevisse veut emporter l'appât dans son asile; on s'en aperçoit au bouchon; alors on tire la ligne doucement; l'écrevisse avec ses pinces serre l'appât encore plus fort; dès qu'on l'a amenée hors de l'eau, il faut tirer rapidement sur la terre, car elle lâcherait bientôt prise.

On prend encore des écrevisses avec un fagot d'épines liées fort lâchement, et au milieu duquel on a mis un animal un peu corrompu et à moitié rôti; on va jeter ce fagot dans l'endroit où l'on sait qu'il y a des écrevisses; on le fixe au fond à l'aide d'une pierre. C'est le soir qu'on fait cette opération; le lendemain on retire ce fagot par le moyen de la corde qu'on a eu soin d'y attacher, et l'on trouve les écrevisses embarrassées dans les branches et les épines.

---

**DES PRINCIPAUX FILETS POUR PÊCHER.**

---

**ARTICLE 1<sup>er</sup>.**

*La Senne ou Cinne, ( Figure n<sup>o</sup> 1<sup>er</sup>,  
Planche 10<sup>e</sup>.)*

C'est un fort grand filet dont on se sert avec beaucoup d'avantage.

On l'étend où l'on croit qu'il y a du poisson, en manière d'arc, du moins quand on le tire à bord, afin d'y enfermer le poisson, qui se retire dans le milieu, à mesure que l'on approche de terre, parce qu'il suit le bruit qu'il entend, et que les cordes des côtés qui battent l'eau, lui donnant de l'épouvante, l'empêchent de se sauver par les extrémités, de façon qu'on amène aisément le poisson au bord, sans qu'il se tourmente, si ce n'est lorsqu'on commence à fouler l'eau pour tirer tout-à-fait le filet sur la terre.

## ARTICLE II.

*La Louve.*

On place ordinairement ce filet dans les joncs et les herbages, mais auparavant on a fait une coulée en coupant les herbes, afin que le poisson aille et vienne librement. C'est au milieu de cette coulée, que l'on fait aussi longue que l'on peut, que l'on place la louve ; comme elle est ouverte par les deux bouts, le poisson entre de quelque côté qu'il se présente ; mais il faut qu'il demeure dans le filet, le passage empêchant la sortie, en même-tems qu'il permet l'entrée. On couvre ce filet avec des herbes, pour que le poisson ne s'en épouvante pas ; on a seulement soin de ne pas embarrasser le passage.

## ARTICLE III.

*L'Épervier.*

L'épervier exige de l'adresse pour être jeté. On passe la main gauche dans la

boucle de la corde attachée à la queue du filet ; puis de la même main empoignant tout l'épervier environ à deux pieds près de l'extrémité d'en bas , on en prend le tiers avec la main droite , qu'on jette sur l'épaule gauche ; ensuite on tient un autre tiers de ce filet , de la main droite , et on laisse pendre le reste. On le jette ensuite avec force , de manière qu'il tombe ouvert en rond. Ce filet , à cause des plombs dont il est garni , descend d'abord au fond , et enferme tout le poisson qu'il rencontre dessous. La *trouble* ou *truble* est un filet connu de tout le monde. Quand on veut bien l'amorcer , on suspend au milieu une poignée de vers ; les poissons qui les voient remuer , accourent ; on la lève rapidement , et ils sont pris.

Il y a encore nombre d'autres manières de pêcher ; mais c'est l'usage seul qui peut les enseigner , et surtout d'une manière fructueuse.

---

## CHAPITRE IV.

~~~~~

CRUSTACÉES.

L'AMATEUR de la pêche , le pêcheur de profession n'apprendront pas sans intérêt (quoique cet objet regarde un peu plus l'économie rurale) comment on peut soigner avec avantage les écrevisses.

Cet article est toujours d'ailleurs dans leurs attributions.

1° Il faut connaître la nature des eaux qui leur conviennent ;

2° La manière d'établir des ÉCREVIS-SERIES ARTIFICIELLES ;

3° La nourriture qui leur est la plus convenable ;

4° Et enfin , leur pêche et leurs usages.

Écrevisses.

On distingue deux ou trois espèces

principales dans ce genre ; les écrevisses de rivière et celles de mer. La première, la seule qui doive nous occuper ici, est estimée sur toutes les tables. Elle aime les rivières et les ruisseaux d'eau courante. Elle mue, c'est-à-dire, qu'elle change tous les ans son enveloppe écailleuse. Elle multiplie beaucoup, et la femelle porte, sous sa queue roulée, d'abord ses œufs, ensuite ses petits, jusqu'à ce qu'ils aient atteint une certaine grosseur. Ce qu'on nomme *yeux d'écrevisse*, sont des corps durs qu'on trouve dans leur estomac, et qui sont la matière destinée à la reproduction des écailles. Les endroits les plus abondants en écrevisses, et ceux qui sont les plus propres à les multiplier, sont les ruisseaux d'eau vive. Lorsqu'on met des écrevisses dans quelque réservoir pour les prendre au besoin, on doit pourvoir amplement à leur nourriture, si l'on veut qu'elles prennent de la chair et qu'elles

engraissent. Ces animaux sont très-voraces , et ne vivent que de substances animales , soit fraîches , soit en putréfaction ; ils se dévorent même entre eux, s'ils manquent d'alimens ; mais ils passent presque tout l'hiver sans manger.

Leur multiplication , leur acte de génération , et leurs organes sexuels.

La multiplication des écrevisses est très-considérable. Une singularité remarquable , c'est qu'elles ont aux pattes les organes de la génération ; une cavité profonde et remplie par une masse charnue , indique les organes du mâle à la dernière paire de pattes ; les femelles ont aux mêmes endroits une ouverture ovale. Elles pondent des œufs en grand nombre , d'un brun rougeâtre , et attachés en grappes aux filets qui garnissent le dessous de leur queue.

*Observations sur les poissons.*

On croit généralement , et c'est l'opinion vulgaire , que le poisson , ouvrant sans cesse sa bouche pour happer l'eau , en boit et en rejette alternativement ; cette idée est dénuée de fondement. D'après les naturalistes qui ont disséqué maints poissons de toute espèce , de toute grandeur , à l'exception toutefois des races amphibies , le poisson ne boit ni ne rejette l'eau ; cette action continuelle qu'on lui voit faire , est celle d'*aspirer* , de *respirer* et de rendre l'air qui se trouve englobulé dans l'eau , car au moyen des *stries* ou étamines très-fines que le poisson a près des ouïes , il dégage de l'eau toutes les particules aériennes. Il respire donc comme les autres animaux , et sans l'air il ne pourrait vivre. Cette légère vessie encore que la plupart des poissons ont dans le corps ,

leur sert merveilleusement dans leurs évolutions : veulent-ils plonger ? . . . ils la compriment , en font sortir l'air , et par ce moyen , devenant plus lourds , moins *aériens* , ils s'élancent plus rapidement au fond de l'eau : veulent-ils au contraire s'élancer sur la surface ? ils gonflent cette même vessie , étendent leurs nageoires qu'ils avaient resserrées le long du corps , lorsqu'il s'agissait de descendre , et au moyen de cette espèce de balon intestinal , plus légers que l'eau , ils atteignent promptement le dessus. Ainsi , dans la plus légère connaissance du règne animal , on ne peut qu'admirer la main secrète et souveraine , la main divine qui , dans un petit poisson à peine aperçu sous le cristal de l'onde , est nautonnier , aéronaute , pilote et physicien tout-à-la-fois.



CONCLUSION.

T ELLES sont les instructions générales qu'on peut présenter sur la CHASSE, la PÊCHE et l'OISELLERIE. Sans doute que ces instructions laissent encore beaucoup à désirer, puisqu'il faudrait de gros volumes pour donner l'explication étendue, seulement de toutes les expressions techniques de *fauconnerie* et de *vénérerie*; mais ces mêmes gros volumes ne seraient au total que le tableau d'une ÉCOLE DU CHASSEUR, purement théorique; et nous avancerons, à cet égard, que les plus longues leçons sans pratique ne feraient faire au chasseur que des progrès bien lents. Tel, cet écolier qui prétendrait apprendre à faire des armes sur son sofa, en étudiant sans cesse un livre d'escrime : c'est le fleuret à la main, c'est le front couvert de sueur,

c'est, dis-je, en faisant assaut avec maints écoliers d'une salle d'armes, qu'il acquerra cette dextérité de jeu, cette souplesse et cette vigueur de corps qui seconderont, avec la rapidité de l'éclair, la promptitude de sa pensée. Les livres ne lui enseigneront jamais tout cela. De même, LE CHASSEUR, qui s'imaginerait acquérir un *tir* habile dans son cabinet, entouré des ouvrages volumineux des meilleurs auteurs sur la chasse, se tromperait étrangement. La tête remplie de dissertations, mais dépourvu de toute expérience manuelle et pratique, il attraperait moins de gibier que le dernier paysan du hameau, qui, sans étude, sans conseils et sans modèles, sait parfaitement dénicher des merles pour sa maîtresse; tuer maintes pièces à l'effut; et sans savoir si jamais MM. *Verrier de la Conterie, Desgraviers, Chomel, Magné de Marolles, Mersan*, etc., etc., tous grands écrivains sur la chasse, ont existé, il dresse

des collets , des appeaux , des gluaux , et maintes embûches aux oiseaux , au gibier , sans se douter que des auteurs qui visent à la profondeur et à l'érudition , aient eu la vertu de composer de superbes in-8° sur l'art de tuer un lapin dans toutes les règles de la vénerie. Ainsi , nous le répétons , de l'exercice , beaucoup d'exercice ; dix , douze lieues par jour dans les premiers tems du noviciat d'un jeune chasseur ; de la neige , du beau tems , du froid , du chaud , des marais et des montagnes : voilà , je l'affirme , le plus beau livre théorique qu'on puisse parcourir pour devenir un habile chasseur. C'est sur ce grand théâtre , éclairé du soleil , qu'il apprendra à connaître les mœurs , les ruses , les allures et toutes les feintes du gibier. *Telle imitative que soit la prose d'un chapitre , l'auteur ne peut jamais parvenir à bien peindre toutes les finesses d'un loup. Mais , tontefois , si la nature ne vous a pas encore donné ces*

dispositions heureuses, cette vigueur de constitution qui vous font braver avec énergie et les dangers inséparables de la chasse des bêtes fauves, et les rigueurs de la saison, si enfin Diane n'a fait descendre en votre âme le feu sacré de la chasse avec toutes ses fureurs, quittez, quittez et gibecière et fusil ; n'allez pas, timide Actéon, troubler avec de la cendrée le gazouillage amoureux du peuple ailé des bosquets, et comme on dit, tirer votre poudre aux moineaux ; laissez la fauvette chanter ses amours, le rossignol déployer son brillant ramage, et le cerf ses jarrets d'acier et ses jambes *aériennes*... Vos coups de fusil feraient *long feu*, et le renard viendrait insulter à votre maladresse.

Vous donc qui brûlez d'une ardeur périlleuse, petits Saint-George, à l'œil de lynx, qui faites voltiger un lièvre à QUATRE-VINGT PAS, qui percez une hirondelle au vol, et qui encore, à trente pas, d'un coup

de pistolet; coupez une balle en deux sur la lame d'un couteau, c'est à vous que j'adresse et mes avis et mes éloges. Encore, partageant mes opinions, me direz-vous : « *Il faut de la pratique ! de la pratique ! ...* » Voilà le meilleur rudiment. Cependant il faut convenir qu'une lecture attentive peut seconder puissamment l' amateur de la chasse.

D'un autre côté, l'armurerie ayant suivi, comme tous les arts, les progrès des lumières du siècle, les armes ont changé de formes, de mécanisme et même de noms, ainsi qu'on l'a vu dans le cours de cet ouvrage. Le gibier ne peut plus échapper au nouvel arsenal que les *Vulcains* de Paris ont forgé contre lui; et c'est vraiment un prodige que l'habileté des armuriers de la capitale à fabriquer maintenant des pistolets ou des fusils de chasse !!! Il faut donc nécessairement lire pour connaître tous ces perfectionnemens dans les carus

qui ont trait à la vénerie , ainsi que dans toutes les machines qui ont rapport à la pêche et à l'oisellerie. Ainsi , paisibles habitants des ondes et des airs, votre existence, vos amours et vos jeux ne peuvent désormais échapper au plomb meurtrier ; une ligue formidable s'est formée de toutes parts contre vous !!!

Il nous reste, après ce discours conclusif, un vœu à former, c'est que le lecteur, ayant trouvé *rapidité, agrément, méthode et bonne théorie* dans ces feuilles, composées sur de bons ouvrages, il veuille mettre le libraire dans l'agréable nécessité de faire une seconde édition , et qu'il se sente à la fois porté à aller acheter ses armes chez ceux qui passent à juste titre pour être les premiers *Cyclopes* de la capitale.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	I
De la Pêche et de l'Oisellerie.....	19
Balles ramées.....	31
Observations sur la charge du fusil.....	35
De la quantité de poudre et de plomb pour la charge du fusil.....	41
Bourres ou tampons.....	43
Action de charger un fusil.....	45
Dragée ou plomb de chasse.....	47
Instruction particulière sur l'article du fusil.	49
De la portée du fusil.....	53
Des animaux de chasse, à poils.....	58
Du Lièvre.....	59
De l'instinct du Lièvre.....	61
Du Lapin.....	63
Du Cerf.....	65
Du Blaireau.....	69
Du Chevreuil.....	72
Du Sanglier.....	73
De la Laye.....	74
De la chasse du Sanglier.....	75

Du Loup.....	77
Du Furet.....	81
Du Renard.....	83
Ce qu'on appelle fumer un Renard.....	86
Digression intéressante sur le Chameau....	88
Particularité curieuse sur le Castor.....	91
Sur la chasse du Cerf. — Instructions supplé- mentaires sur le fusil. — Objets divers...	92
Préparations pour la chasse du Cerf.....	93
Les fumées du Cerf divisées en trois sortes..	94
Détails sur les portées.....	95
Anecdote et poésie sur le Cerf.....	100
Saison de chasse en général, pour le poil et la plume.....	104
Autre genre de chasse aux pièges ou aux fi- lets.....	106
Nouvelles observations sur le fusil de chasse, le Lapin, etc.....	108
Nouveaux détails sur le Lapin.....	110
Nature et chasse du Chevreuil.....	113
Chasse du Lièvre.....	119
Chasse du Lièvre aux Chiens courans.....	126
Manière de chasser le Lièvre à l'affût.....	130
Manière de faire la chasse du Lapin.....	131
Différence des poils.....	133
Chasse du Lapin au fusil.....	134

Nouvelles instructions sur le Lapin chassé au furet.....	135
Chasse du Lapin à l'écrevisse.....	137
Chasse du Lapin à l'appeau, au collet, à la fumée.....	139
Nouvelles notions sur la chasse du Sanglier.	142
Nouveaux détails sur le Loup.....	147
Chasse du Loup au fusil.....	150
De la chasse du Loup, au Chien courant et au Lévrier.....	151
De la Loutre.....	153
Ruses, embûches, pièges, stratagèmes, em- buscades, drogues préparées, qu'em- ployaient autrefois, et qu'emploient en- core à présent les braconniers qui se tien- nent à l'affût dans leurs chasses nocturnes.	155
Autre ruse du braconnier.....	161
Moyen très-aisé, employé par les gens de la campagne, pour attirer les Loups.....	163
Autre manière de prendre les Loups à l'ha- meçon.....	164
Chasse du Loup, au fusil.....	ib.
Nouvelles ruses du braconnier.....	16 5
Fragmens du théâtre de la Chasse, en Asie..	169
Chasse du Lion et du Tigre.....	ib.

Chasse de l'Eléphant.....	174
Observations sur les Chiens de chasse.....	178
Des Chevaux et Chiens de chasse.....	182
Des Chiens de chasse.....	186
Manière d'élever les Chiens courans.....	189
Des Chiens de plaine, autrement dits Chiens d'arrêt.....	191
Manière d'apprendre aux chiens à rapporter.	193
Description du collier de force.....	195
Moyen pour apprendre à un Chien à aller à l'eau et à rapporter; extrait de la chasse au fusil.....	197
Marques auxquelles on connaît en général l'âge des Chiens.....	199
Habillement du Chasseur.....	200
<i>Traité analytique des nouveaux fusils de chasse..</i>	203
Réflexions générales sur les armes à feu, et sur la Chasse.....	209
Apologie de la Chasse.....	214
Des premiers fusils employés à la Chasse...	219
Description du fusil à piston.....	224
De la manière de se servir du fusil à piston et à bascule mobile, et de faire les car- touches.....	232
Manière de charger et tirer le fusil.....	236
Du pistolet.....	241

De la poudre à canon.....	249
De la portée des fusils de chasse.....	253
De l'Oisellerie et de la Fauconnerie.....	263
Gibier à plumes.....	267
De la Perdrix.....	270
Des Perdrix grises.....	271
Des Perdrix rouges.....	275
Moyen de tirer sur les oiseaux sans gâter leur plumage.....	275
De l'Ortolan.....	280
Moyens de prendre les Corbeaux et autres oiseaux destructeurs.....	282
Autre Chasse aux Corneilles, fort comique.	284
Autre manière plaisante pour la même Chasse	285
De la Pie.....	288
De l'Epervier.....	ib.
Du Moineau franc.....	289
Chasse aux oiseaux.....	290
Outils que doit avoir un Oiseleur.....	ib.
Des différens nœuds à l'usage de l'Oiseleur.	292
Des appeaux.....	293
Moyen de bien piper.....	295
Voyons maintenant les appeaux à frouer...	296
De la hutte ambulante.....	298
Du réverbère pour les Canards.....	299

Epoque de faire cette chasse aux Canards..	301
Des miroirs à Alouettes.....	<i>ib.</i>
De la chasse aux Alouettes avec le miroir et les filets.....	305
Epoque et la saison la plus favorable pour cette Chasse.....	310
De la Pipée.....	312
Loge pour cacher le Pipeur.....	319
Des plians.....	321
De l'arbret ou de l'arbrot.....	324
De la Chasse aux abreuvoirs.....	327
Du rejet.....	329
Du collet pendu.....	331
Du traîneau.....	334
De la vache artificielle, autrement dite de carton.....	338
Du Faucon.....	341
<i>Traité de la Pêche</i>	344
Des Poissons.....	<i>ib.</i>
Des Carpes et Brochets.....	345
De la Tanche.....	<i>ib.</i>
De l'Anguille.....	347
Cétacées.....	348
De la Baleine.....	<i>ib.</i>
Etangs et Viviers.....	353

Manière d'empoissonner les étangs.....	354
<i>De la Pêche.....</i>	360
Pêche de la Carpe.....	<i>ib.</i>
De la pêche du Brochet.....	363
Moyen singulier de prendre le Brochet.....	364
Manière de tuer le Brochet à la chasse au fusil.....	365
Observation pour la pêche du Brochet à la ligne.....	<i>ib.</i>
De la pêche à l'Anguille.....	366
Pêche du Barbeau.....	370
Pêche des petits poissons.....	<i>ib.</i>
La Loche.....	371
Le Meûnier.....	372
Pêche de la Plie, du Carrelet et de la Per- che.....	373
Pêche du Saumon.....	<i>ib.</i>
Pêche de la Truite.....	375
Pêche à la lumière.....	376
Pêche des Ecrevisses.....	377
Pêche à la ligne, pour l'Ecrevisse.....	378
<i>Des principaux filets pour pêcher.....</i>	380
La Senne ou Cinne.....	<i>ib.</i>
La Louve.....	381
L'Epervier.....	<i>ib.</i>

Crustacées.....	383
Ecrevisses.....	<i>ib.</i>
Leur multiplication, leur acte de généra- tion, et leurs organes sexuels.....	385
CONCLUSION.....	389

FIN DE LA TABLE.